

LUCILE ET LE MARIAGE

par
PIERRE ALIETTE



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
17 Rue Cassan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
4, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salvu du BÉAL : 160. *Autour d'Yoette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illustration masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *La Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
 lempées*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Scuffrir pour
 vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur la roc*.
 Edmond COZ : 70. *La Voile déchirée*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jenn FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audaceuse Décision*.
 Zénide FLEURIOT : 111. *Margo*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Lognauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Almée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Mourir pour la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 149. *Comme une terre sans eau...*
 George GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Arcusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*
 — 110. *Les Tignes s'écrivent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Muldonna*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Ramcaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JIKRA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KPRANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Venco de KERÉVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLEQU : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
Georges de LYS : 141. *La Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miché.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les setgles.*
René MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicia PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)
Eve RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui voient.*
Précense le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Margyia.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
Jean THIÉRY : 133. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En julte.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La
Pâtote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune
fille moderne.* — 122. *Le Drait d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VEZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92688

PIERRE ALCIETTE

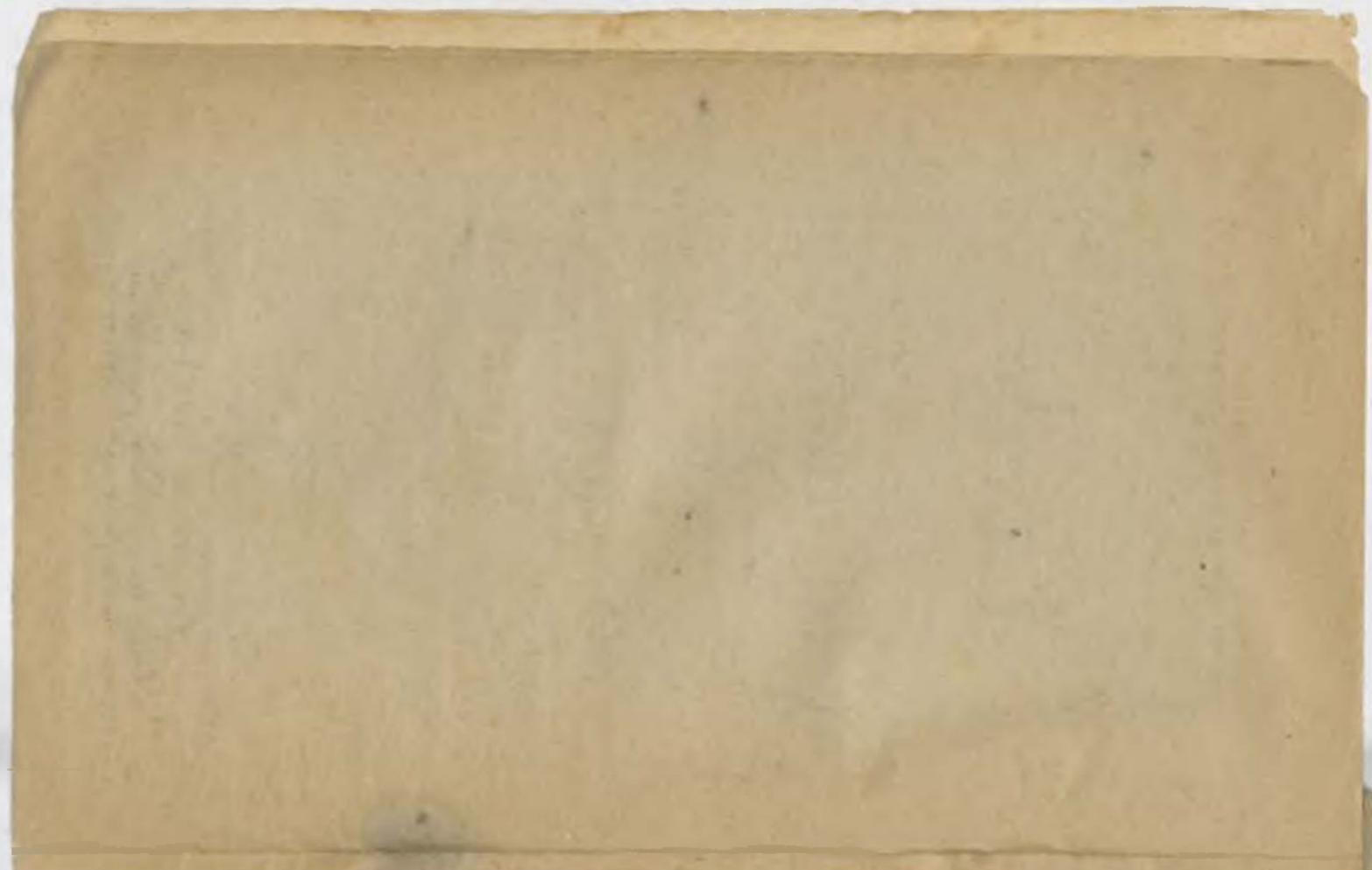
Lucile
et le mariage



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



Lucile et le mariage

I

— Lucile, ne fais pas tant de bruit, tu me fatigues... j'ai une telle migraine! murmura Huguette d'une voix dolente.

Lucile, qui s'appliquait à peindre des fleurs sur une soie moirée, ne répondit pas, mais elle leva la tête et regarda sa cousine. Celle-ci, les yeux fermés, reposait sur une chaise longue, enfouie dans un amas de coussins riches de dentelles et de broderies.

Malgré le jour très atténué qui filtrait à travers les persiennes mi-closes, on distinguait les contours arrondis de son visage, — un frais et jeune visage, d'une belle carnation, sur lequel ne se manifestait nulle contraction douloureuse, nulle marque de souffrance.

Lucile haussa les épaules, puis ayant repoussé, d'un geste silencieux, un des volets de la fenêtre près de laquelle elle était assise, devant une table encombrée de godets et de pinceaux, elle regarda avec mélancolie le parc qui s'étalait sous ses yeux. Il semblait assoupi, comme engourdi, dans la torpeur de cet après-midi d'été, tout imprégné de chaleur humide et lourde. Pas un souffle d'air n'agitait les branches du marronnier planté au milieu de la pelouse, dont le gazon vert et soigneusement

tondu, coupé çà et là de symétriques corbeilles de fleurs, descendait en pente douce jusqu'à la rivière.

La jeune fille soupira profondément : « Comme ce serait bon, songea-t-elle, de s'en aller, dans la barque, au fil de cette eau dormante, à l'ombre fraîche des saules qui bordent ses rives... Maman m'avait offert de tenir compagnie à Huguette. Pourquoi n'ai-je pas accepté? » Elle sourit, et ce sourire éclaira ses yeux, de grands yeux bleus, expressifs et francs, où se reflétaient les impressions les plus fugitives : « Pauvre maman... La priver des courts instants de solitude qu'autorise la sieste de ma tante? Je n'aurais jamais ce courage! C'est si reposant, parfois, d'être seule... » Un voile de tristesse enveloppa tout à coup le visage mutin, au nez hardiment retroussé, dont l'ovale fin s'encadrait de tresses brunes enserrant la tête comme un turban soyeux : « Être seule... Lire, rêver ou flâner selon sa fantaisie... Ah! Que n'ai-je ce loisir! Hélas! mes vacances, à moi, ne sont que des demi-vacances. Il me faut travailler, toujours. L'Œuvre réclame ce coussin. »

La jeune fille, en effet, livrait de manière régulière et ininterrompue, à des Œuvres, à des magasins ou à des particuliers qui lui en faisaient la commande, de délicats travaux de peinture, et elle gagnait ainsi de quoi augmenter sensiblement la maigre pension de veuve de fonctionnaire sans fortune que sa mère partageait avec elle.

De nouveau, Lucile avait incliné la tête, repris son pinceau entre ses doigts menus et posait, sur l'étoffe à reflets changeants, de vives taches de couleur. Le rais de lumière qui se glissait dans la pièce, entre les persiennes, allait effleurer la massive garniture de cheminée, faisant étinceler ses dorures, puis s'écrasait contre la soie d'une portière dont il mettait en relief la somptuosité riche. Tout, d'ailleurs, au château de la *Beuvrette*, propriété et demeure estivale de la famille Villeroy, située à quelques kilomètres de Blois, attestait la richesse de ses propriétaires. Cette richesse s'étalait avec complaisance dans la maison confortable et luxueuse, sans rien, toutefois, qui décelât le mauvais goût du

parvenu. La famille Villeroy était de bonne origine bourgeoise, ayant vu, de père en fils, sa fortune s'accroître dans une maison d'orfèvrerie parisienne. Devenu directeur de la maison à la mort de son père, Paul Villeroy, sur les instances de sa femme, une demoiselle de Cermeil, dépourvue de fortune mais non d'orgueil et d'ambition, avait, à cette époque, acheté *la Beuvrette*, vaste et belle habitation moderne qu'on avait coutume d'appeler « château ».

Si M. Villeroy, homme simple, peu préoccupé du « paraître », avait cédé à ce caprice sous lequel il discernait beaucoup de sottise vanité, il avait stipulé cependant que, soucieux de son repos, il s'opposerait à ce qu'il y eût, à *la Beuvrette*, des hôtes nombreux. On y recevrait seulement, en automne, quelques intimes. Les mois de juillet et d'août, très chauds en général sous ce climat, étaient réservés à M^{me} Nérel, sœur de M^{me} Villeroy, et à sa fille Lucile qui ne pouvaient se permettre des déplacements plus onéreux. Combien de fois, cependant, Lucile avait rêvé d'autres villégiatures ! Confinée de longs mois dans l'étroitesse d'un petit appartement parisien, elle laissait volontiers son imagination s'évader vers les vastes horizons de la montagne ou de la mer, les grands espaces libres des campagnes, où elle pourrait dépenser, dans une saine détente, l'exubérance de sa robuste jeunesse. Et, tout au contraire, les séjours qu'elle faisait chaque été à *la Beuvrette* n'étaient qu'une longue contrainte physique autant que morale. Par delà le grand parc qui étendait, autour de la maison, ses pelouses trop nettes, ses corbeilles rectilignes et ses allées soigneusement ratissées, il y avait, certes, la rivière miroitante où venait se désaltérer tout un monde d'insectes aux ailes diaprées, et le fouillis des bois pleins d'oiseaux, et les prés verts avec leur floraison multicolore éclore entre les herbes. Mais, au lieu de réaliser les courses vagabondes entrevues pendant les heures de travail, l'hiver, à la veillée, la jeune fille devait s'immobiliser presque tout le jour dans la compagnie de sa cousine, petite personne de vingt-quatre ans, indolente comme une

créole et trop adulée pour ne pas trouver tout naturel que chacun s'inclinât devant ses caprices.

Pourtant, si Lucile, de nature indépendante et fière, souffrait de cet esclavage dont elle n'osait s'affranchir, combien lui était plus pénible encore le silence résigné que sa mère opposait — par timidité autant que par nécessité — aux observations ou aux conseils dont M^{me} Villeroy n'était, hélas ! que trop prodigue à l'égard de sa sœur. N'aidait-elle pas cette dernière d'une petite rente indispensable, d'ailleurs fidèlement versée, et ne se croyait-elle pas, par suite, en droit, comme il advient le plus souvent, de la dominer de toute la supériorité de sa richesse et de ses bienfaits ? Ah ! ce silence maternel... Combien il trouvait d'écho au cœur de Lucile ! Quoique n'ayant pas plus de dix-neuf ans, la jeune fille s'était assez heurtée aux difficultés de la vie pour comprendre l'héroïque dignité de cette attitude. Comme elle souhaitait d'arriver, un jour, à force de travail, à libérer sa mère, à se libérer elle-même de tout souci pécuniaire, pour vivre librement de leurs propres ressources et leur épargner à toutes deux ces froissements si douloureux à leurs âmes également délicates...

Une fois de plus, elle songeait à ces choses, tout en maniant ses pinceaux, sagement appliquée à son travail par ce bel après-midi d'été rutilant de soleil, et un soupir gonflait, parfois, sous la blouse de linon, sa gorge gracile.

La voix d'Huguette, de nouveau, rompit le silence.

— Lucile, veux-tu écarter les persiennes, je te prie. Je vais lire. Tu fais tant de bruit que je ne puis me reposer.

— Oh ! protesta Lucile.

— Mais oui, tu ne te rends pas compte, tu ne cesses de remuer : c'est ton bras qui froisse un papier, ton pied qui heurte la table... C'est agaçant !

Lucile se mordit violemment les lèvres et garda le silence. Mais des larmes perlaient à ses paupières tandis qu'elle écartait les persiennes, selon le désir de sa cousine. Un flot de lumière prit tout à coup possession de la pièce et le soleil darda ses rayons

sur les cheveux très blonds et le visage très rose de M^{lle} Villeroy.

— Mais non, Lucile, pas tant de lumière, tu m'aveugles! cria-t-elle. On dirait que tu le fais exprès pour aggraver mon mal de tête.

— Voyons, mes enfants, qu'y a-t-il encore? Vous ne pourrez donc jamais vous entendre?

La porte venait de s'ouvrir, livrant passage à M^{me} Villeroy, femme d'une beauté hautaine, dont le visage aux traits réguliers, mais durs, et le timbre de voix métallique étaient totalement dépourvus de ce charme féminin fait de souriante bonté qui attire toutes les sympathies.

Sans attendre de réponse, elle continua, jetant un coup d'œil inquisiteur sur la table devant laquelle Lucile, de nouveau, avait pris place :

— Je t'avais priée, Lucile, de ne pas travailler au salon. Ce n'est pas un atelier de peinture et tout cet étalage y est parfaitement déplacé.

— Mais il me fallait tenir compagnie à Huguette qui ne sait rester seule, interrompit Lucile avec nervosité, et comme mon travail presse...

— N'importe! Fais-moi le plaisir de débarrasser tout cela et d'aller étaler ton désordre ailleurs.

Une voix mâle, forte et bien timbrée lança du dehors :

— Voyons, petite cousine, tu ne sais donc pas qu'on attend chaque jour la visite de M. de Ferlane, le beau châtelain, le gendre rêvé par maman...

— Tu es stupide, Alain, trancha M^{me} Villeroy en s'adressant à son fils, un jeune homme d'une trentaine d'années dont la tête s'encadrait dans la fenêtre ouverte.

Il riposta gaiement :

— Stupide? Pas tant que ça...

Puis, tournant vers Lucile son visage sympathique, aux yeux brillants, aux lèvres charnues sous la moustache brune, il dit à mi-voix :

— Puisqu'on te renvoie du salon, jolie Luce, viens donc me rejoindre au tennis. Cela te dérouillera les jambes.

— Laisse donc Lucile en paix. Il faut qu'elle travaille. Elle vient de le dire, intervint vivement

Huguette qui, l'oreille aux aguets, avait perçu les paroles de son frère. Et puis, tu es assommant avec ta « jolie Luce ». Tu répètes cela à satiété.

— Que veux-tu, j'ai pour habitude de dire franchement ma pensée, répondit le jeune homme très calme. Volontairement taquin, il ajouta : Car elle est jolie, notre petite cousine, et cela me fait plaisir de le lui répéter, d'autant plus que, dans sa modestie, on dirait qu'elle l'ignore.

— Alain, mon enfant, tu exagères, maugréa, mécontente, M^{me} Villeroy. Lucile, fais ce que je te dis. Range tout cela et, puisque tu es pressée de finir ce travail, va dans la bibliothèque. Là tu seras tranquille...

La pièce, pompeusement dénommée par M^{me} Villeroy « bibliothèque », justifiait plutôt cette appellation par son ameublement sérieux — chaises et fauteuils de cuir, murs tendus de toile sombre — que par ses livres qui tenaient en deux armoires de proportions fort modestes. L'ensemble constituait un cadre parfaitement banal et confortable. Un grand bureau, devant lequel personne ne s'asseyait jamais, occupait le milieu. L'atmosphère en était calme, fraîche et recueillie. Quand Lucile eut refermé la porte, elle posa ses objets de travail sur le bureau, puis se laissa choir dans un fauteuil et se mit à pleurer. La porte s'ouvrit presque au même instant :

— Que se passe-t-il, Lucile ? Tu as de la peine ? dit tout à coup une voix dont les intonations bienveillantes résonnèrent doucement aux oreilles de la jeune fille.

— La bonne surprise, oncle Paul, que je suis heureuse ! dit-elle en refoulant vivement ses pleurs et levant ses yeux ombragés de longs cils, où perlaient encore quelques larmes, vers les yeux affectueusement inquiets de M. Villeroy. Il ne se passe rien de bien sérieux, rassure-toi, ajouta-t-elle, esquissant un sourire et caressant, d'un geste tendre, la soyeuse barbe brune, tout argentée de fils blancs, qui, paternellement, se penchait sur son visage. Elle ajouta, confiante et familière : Ton bon regard, oncle Paul, ton regard si bleu, si doux, me console toujours.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, ce gros chagrin ?

— Disparu. — Et, empressée de rassurer tout à fait le brave homme, elle continua, rougissante, mais toute souriante cette fois : — C'est même honteux de s'énerver ainsi pour quelques paroles un peu vives. Il ne faut pas me dire grand'chose, tu sais, pour me faire pleurer...

M. Villeroy avait froncé les sourcils. Pourtant, il se tut, mais de nouveau il posa tendrement ses lèvres sur le front lisse de la jeune fille.

Une profonde et réciproque affection unissait l'oncle et la nièce. M. Villeroy, à la mort du père de Lucile, s'était efforcé d'apprivoiser la fillette farouche aux lèvres boudeuses qui, dès qu'on l'approchait, se blottissait contre la poitrine de sa mère, comme un oiseau apeuré, fixant ses grands yeux sur le regard qui cherchait à scruter le sien. La bonté naturelle de M. Villeroy avait eu vite raison des craintes de l'enfant et le petit cœur, alors, s'était ouvert spontanément, découvrant une nature généreuse, riche de dons naturels, très droite et très aimante.

Les deux familles habitaient Paris et, plusieurs fois par semaine, se retrouvaient dans le luxueux appartement du quartier du Luxembourg, occupé par les Villeroy, tandis que les vacances les réunissaient, de manière plus complète, à la campagne. Les années, en s'écoulant, avaient transformé la fillette farouche en une vivante jeune fille, craintive encore sous des allures désinvoltes, mais aussi toujours fidèle à l'affection respectueuse, confiante et presque filiale qu'elle avait vouée à son oncle dès son enfance.

M. Villeroy reprit doucement, après quelques minutes de silence :

— Je suis content, petite Luce, de te voir seule un instant aujourd'hui.

Il s'arrêta soudain, comme s'il hésitait à parler, et, tortillant de ses doigts l'extrémité de sa barbe, il ajouta lentement :

— J'ai quelque chose à te dire, Lucile, quelque chose de grave.

Elle s'étonna de l'émotion contenue qui perçait dans sa voix :

— Si grave que ça, oncle Paul ?

Sans répondre, il continua :

— J'aurais voulu m'adresser à ta mère, d'abord. Mais je la vois rarement seul à seule et il ne faut pas que ta tante et Huguette sachent... tout de suite, du moins... Cela susciterait des discussions inutiles... Alors, puisque te voilà et que c'est de toi qu'il s'agit...

Il s'interrompit. Elle semblait suspendue à ses lèvres et, comme elle l'interrogeait d'un regard où se lisait l'expression apeurée de son enfance, il reprit avec la brusquerie des gens indécis :

— Eh bien, voilà. On m'a écrit, ce matin, pour me demander si tu consentirais à te marier. Un de nos amis, riche, joli garçon, s'est épris de toi et...

— Par exemple ! s'exclama Lucile.

Son étonnement avait été si vif à cette nouvelle inattendue qu'elle n'avait pu s'empêcher de le manifester. Une demande en mariage ! Voilà qui était, vraiment, pour la surprendre ! Son oncle souriait, d'un bon sourire, en la regardant, sachant par expérience qu'une nouvelle de ce genre, si imprévue soit-elle, n'a jamais plongé dans le désespoir aucune jeune fille.

Lucile parut réfléchir un instant, puis demanda :

— Qui donc, oncle Paul ?

— René Mansoy.

— René Mansoy... Ce jeune homme que j'ai rencontré à vos soirées, à côté duquel j'ai dîné plusieurs fois, chez vous, cet hiver ?

— Oui... Un beau parti...

Elle resta silencieuse, soudain pensive : René Mansoy. Elle se souvenait. C'était ce jeune « snob » qui avait prononcé à côté d'elle, lors de ces dîners, des paroles si vides, émaillées de banalités complimenteruses qu'elle écoutait d'une oreille distraite. Il devait être riche, certes, à en juger par sa fatuité pleine d'aisance, sa mise impeccable et d'une élégance raffinée. On le disait d'ailleurs aussi bien renté que « joli garçon ». Elle ne pouvait qu'être flattée d'une pareille demande en mariage. Pourtant, était-

ce la surprise? Elle n'en éprouvait aucune joie.

M. Villeroy continuait de regarder la jeune fille et son sourire s'épanouissait sur son visage, — un visage resté jeune en dépit de quelques rides et des fils blancs qui argentaient ses tempes et sa barbe, adoucissant encore l'expression de la physionomie.

— Cette nouvelle te laisse rêveuse, hein? dit-il. J'avoue qu'elle m'a quelque peu étonné moi-même...

Elle répliqua avec modestie :

— Je suis surprise, en effet, qu'un jeune homme si riche songe à une jeune fille sans fortune, qui travaille même pour gagner sa vie...

— Tu interprètes mal ma pensée, interrompit M. Villeroy. Tu es, certes, assez séduisante pour qu'on s'éprenne de toi et qu'on t'épouse sans dot. Il y a encore, heureusement, des êtres désintéressés pour lesquels la droiture, les qualités du cœur et de l'esprit, jointes à la beauté physique, valent mieux que la fortune. Je m'étonne seulement un peu, je l'avoue, que René Mansoy compte parmi ces êtres-là.

— Alors, nous pensons de même, dit-elle vivement. Ce... projet n'est peut-être pas sérieux.

M. Villeroy hésita un instant, puis répondit d'une voix ferme :

— Le ton de la lettre que ce jeune homme me fait adresser, par une amie qui nous est commune, semble prouver qu'il ne s'agit pas là d'un simple caprice. Il te faut donc, mon enfant, examiner la chose comme elle mérite de l'être, interroger ton cœur... Ce mariage...

Elle plongea ses yeux clairs et francs dans les yeux de son oncle.

— Ah! fit-elle en riant, redevenue mutine, tu es donc si pressé de me marier, oncle Paul? Mon cœur se contente très bien des quelques affections qui l'emplissent. Puis... j'ai bien le temps... Je suis jeune.

Il enveloppa Lucile de son regard. Elle était debout devant lui. Sa silhouette élégante, longue et fine, se détachait sur le pan de verdure et de ciel qu'encadrait l'ouverture de la fenêtre. Elle resplendissait, en effet, de jeunesse, avec ses joues fraîches et duvetées, son teint chaud de brune, ses lèvres rouges entr'ouvertes sur des dents très blanches, ses

yeux bleus tout remplis de cette lumière intérieure qui est le reflet d'une âme pure et cette ardeur vitale qui se traduisait, malgré elle, par ses gestes vifs.

— Tu es très jeune, en effet, dit-il, mais tu es sérieuse aussi, plus qu'on ne l'est, d'ordinaire, à ton âge. Tu t'es trouvée aux prises avec les difficultés matérielles de l'existence... Cela mûrit l'âme... C'est en toute confiance, ma petite, que je te conseillerais de fonder un foyer, certain que tu remplirais loyalement et sans faiblir les grands devoirs qui sont ceux de la femme.

Elle reprit, émue, sans vouloir le paraître :

— Mon bon oncle, tu me fais de bien belles phrases aujourd'hui. Mais ce que, par délicatesse, tu ne veux pas ajouter, c'est ceci, n'est-ce pas : qu'une jeune fille pauvre — disons le mot — ne doit pas, en matière de mariage, se montrer difficile. Qui sait si cette « occasion » se représentera jamais ? Pourtant, — il faut que je te dise toute ma pensée — je préfère être « pauvre » et travailler toujours, s'il le faut, que d'accepter un mariage vers lequel me guiderait seulement le désir d'une vie facile, le goût du confort ou du luxe. — Elle ajouta sur un ton plus bas, et comme si elle hésitait à faire cet aveu : — J'ambitionne autre chose, mon oncle... tu vas peut-être me trouver bien exigeante... ou bien sotté... tant pis... Je n'épouserai jamais quelqu'un que je n'aime pas, et René Mansoy...

Elle avait croisé ses bras derrière son dos et, de la pointe du pied, traçait des ronds sur le tapis que son regard fixait obstinément. Il y eut un instant de silence. La brise apportait du dehors, avec le parfum des roses, de vagues bruits champêtres : pépiements d'oiseaux dans les arbres, murmure de la cascade minuscule au barrage du moulin proche. Lucile interrompit soudain son geste machinal et s'approcha de la fenêtre pour contempler le parc.

M. Villeroy, alors, se leva, alla vers elle et lui prit les mains d'un mouvement affectueux :

— Lucile, dit-il, — et il y avait comme une flamme d'orgueil dans son regard — tu es une vaillante petite créature. Je suis fier de toi. — Il ajouta en mettant un baiser sur sa joue : — Je te laisse.

Dans quelque temps, quand tu auras longuement réfléchi, nous reparlerons de tout cela.

Il sortit. Lucile étala sur le vaste bureau ses godets, ses pinceaux, son étoffe de soie, puis, toute songeuse, se remit au travail.

II

Quelques jours s'écoulèrent. Un matin, Lucile se leva plus tôt que de coutume, s'habilla rapidement, déjeuna non moins vite, seule dans la vaste salle à manger, et sortit de la maison, preste et sans bruit.

Il lui arrivait assez souvent de s'évader ainsi, alors que toute sa famille reposait encore, pour jouir des heures matinales en pleine liberté. Avec quelle joie elle se grisait de l'air plus subtil et des féeries ensoleillées dont la nature est prodigue au début du jour, pendant les mois d'été. Les moindres choses l'encharmaient : un rayon de soleil irisant, sur une fleur, une goutte de rosée ; une écharpe de brume traînant sur la rivière ; l'eau glissant, nonchalante, entre des nénuphars ; la grâce d'un tremble, le chant d'un oiseau, le vol furtif d'un insecte, tout éveillait en elle des enthousiasmes lyriques. Aussi ces fugues comptaient-elles parmi les meilleurs instants de son séjour à *la Beuvrette*...

Au bas du perron, elle resta une minute indécise. De quel côté diriger ses pas ? Vers la vaste forêt pleine d'odeurs troubles et de mystère ? Vers les prés noyés de soleil et dont les hautes herbes fouettaient, au passage, ses jambes de leurs tiges mouillées ?

Lucile se sentait, ce matin-là, un plus ardent besoin de solitude. Elle avait eu, la veille au soir, avec sa mère, un grave entretien au sujet de la proposition de mariage transmise par son oncle. Ce n'est pas sans surprise qu'elle avait entendu, tout d'abord, le conseil que lui donnait la respectable dame d'accepter ce mariage. Mais quoi ! Bien vite elle en avait compris la raison... Il lui fallait réflé-

«~~dir~~, maintenant, réfléchir longuement avant de donner sa réponse définitive...»

Un volet claqua contre le mur, au-dessus de sa tête. La jeune fille sursauta :

— Déjà prête, petite cousine? s'écria Alain en apercevant Lucile au milieu de l'allée.

Elle posa son index sur sa bouche, d'un geste qui implorait le silence, puis, sans mot dire, s'enfuit en courant dans la direction de la rivière. Elle traversa le parc de toute la vitesse de ses jambes et se laissa tomber, à bout de souffle, sur un banc, à l'orée du bois. De là, on apercevait, miroitant à travers l'écran des arbres, l'eau paisible du Beuvron. Une barque était amarrée à peu de distance, sous un abri de chaume.

La jeune fille aspira longuement la fraîcheur épandue autour d'elle. Le bois, peu à peu, s'éveillait. Le soleil criblait déjà de ses flèches obliques l'épaisse frondaison des chênes. Dans les feuillages, des oiseaux pépiaient ou chantaient. Un écureuil sautait gaiement de branche en branche, le museau pointant, la queue rousse en panache.

Lucile frissonna soudain. Ses épaules, toutes moites de sa course folle, se refroidissaient sous un souffle humide qui semblait l'haleine même des bois.

Elle se leva, se hâta vers le Beuvron, sauta dans la barque vide, détacha la chaîne de fer qui retomba lourdement avec bruit et, en quelques mouvements adroits des rames, dirigea l'embarcation vers le milieu de la rivière, où le soleil dardait librement ses rayons. Puis, elle se laissa glisser doucement au fil de l'eau, s'abandonnant à sa songerie, toute au souvenir qui l'obsédait.

Les paroles de sa mère hantaient sa mémoire :

— Lucile, es-tu bien sûre que tu ne regretteras pas d'avoir écarté la proposition de ton oncle?... Réfléchis bien, ma petite... René Mansoy est, comme on dit, un « beau parti », et nous sommes pauvres, hélas!... Tu le trouves « fat, superficiel »? Pourtant, il t'a choisie... Et cela n'est pas si mal, il me semble, pour un jeune homme dénué, comme tu parais croire, de profondeur... N'es-tu pas touchée de ce choix, et qu'il t'ait choisie, toi, entre tant

d'autres plus fortunées? N'est-ce pas une preuve de désintéressement qui doit le rendre plus estimable à tes yeux? N'est-ce pas aussi une preuve d'amour sincère?...

— Peut-être, maman. a répondu Lucile. Mais... mais il ne me plaît pas.

— Il ne te plaît pas...

Le regard de M^{me} Nérel, alors, — un regard de mère vraiment tendre et décidée à tout sacrifier au bonheur de sa fille, mais qui désire ce bonheur ardemment — a scruté ses yeux :

— Ma Lucile, dis-moi bien la vérité : tu n'aimes personne?

— Personne, maman. Personne... que toi.

— Tu me le jures?

— Je te le jure.

— C'est que, ma chérie, vois-tu, il s'agit là d'une chose importante, d'où peut dépendre tout ton bonheur... ou ton malheur...

— J'ai dit la vérité, maman.

M^{me} Nérel a détourné ses yeux de ceux de sa fille et, avec un soupir :

— Je te crois... Je te crois d'autant plus que tu ne m'as jamais menti.

Puis, elle a paru réfléchir un long moment. Sans doute se disait-elle qu'il n'y avait pas place pour le mensonge dans le cœur de sa Lucile qu'elle connaît si bien! D'ailleurs, cette dernière n'a pas coutume de se divertir aux petits jeux du « flirt ». Un sourire de fier dédain a vite fait d'arrêter sur les lèvres des jeunes séducteurs les mots trop audacieux. Au contraire, ne traite-t-elle pas tout de suite en francs camarades ceux que guide vers elle une sympathie sans arrière-pensée? Entre l'indifférence dédaigneuse qu'elle marque nettement aux uns et la franche amitié qu'elle témoigne aux autres, non, l'amour ne doit pas encore s'être glissé...

Voilà à quoi songeait, sans doute, sa bonne mère pendant cet instant de silence profond. Nul bruit n'arrivait jusqu'à la chambre où les deux femmes se trouvaient. Tous les hôtes du château étaient couchés. La vieille dame avait choisi à dessein cette heure nocturne pour pouvoir causer en paix. Et

une certaine grandeur planait sur cet entretien d'où résulterait peut-être — avait sûrement pensé M^{me} Nérel — l'avenir de Lucile.

Puis, de nouveau, sa mère avait parlé :

— Réfléchis encore, mon enfant, réfléchis bien, je t'en conjure. Ce n'est pas moi, tu le sais, qui te pousserai à épouser quelqu'un que tu n'aimes pas. Mais, par ailleurs, ce mariage aurait apaisé en moi de vives inquiétudes.

Tendrement, Lucile s'est mise à genoux devant sa mère et, d'un geste câlin, a blotti sa tête, que les cheveux défaits encadrent de leurs ondes sombres, sur la poitrine maternelle.

— Maman, a-t-elle supplié, ne dis plus rien. On est si bien, nous deux. Pourquoi veux-tu mettre un tiers entre nos cœurs ?

— C'est mon devoir d'insister, mon enfant, a répliqué M^{me} Nérel. Si souvent, vois-tu, mes heures d'insomnie sont hantées par la pensée qu'un jour — proche peut-être, c'est Dieu qui décide — il me faudra te quitter. Quel déchirement pour moi à l'idée de te laisser seule, sans appui.

Des larmes, alors, ont coulé des yeux de Lucile jusque sur les mains de sa mère :

— Nous sommes si peu de chose, ma chérie, et — il faut que je te le dise — je me sens bien lasse... Les chagrins, les luttés m'ont vieillie avant l'heure... Qu'importe de mourir, lorsqu'on a la foi ! Pourtant, je ne voudrais pas quitter ce monde sans avoir atteint le but vers lequel tendent toutes les forces qui me restent, le but qui me semble devoir être ma récompense ici-bas, le couronnement de ma tâche : te marier, ma Lucile. Ainsi, quand je partirais, tu aurais un protecteur, un guide... Je n'ignore pas qu'un mariage, à notre dure époque d'après-guerre, est chose bien difficile à réaliser pour une jeune fille sans fortune, que sa naissance, son éducation placent cependant à un niveau supérieur. Et lorsque tu m'as fait part de cette demande en mariage, j'ai cru reconnaître la main de la Providence. Comprends-tu, ma petite, pourquoi je te supplie de ne pas opposer à la proposition... inespérée de ce jeune homme, un refus irrésolvi ? A

ton âge, souvent, on ne voit pas les êtres et les choses sous leur vrai jour. On a tant d'illusions !...

Un silence encore. M^{me} Nérel a pris dans ses mains fines, maigres et blanches, la petite tête aux yeux gonflés de larmes et l'a embrassée, mettant dans ce baiser toute son infinie tendresse maternelle. Puis :

— Ne pleure plus, mon enfant. Il faut savoir regarder en face les possibilités heureuses ou malheureuses de l'existence... Je t'ai dit ce que je croyais devoir te dire avant que tu décides, d'un mot, peut-être de tout ton avenir... Maintenant, il faut aller te reposer. Demain, sagement, sans tristesse, tu penseras de nouveau à tout cela. Et un soir, tu viendras me faire part de ta décision. Quelle qu'elle soit, alors, ma chérie, je l'approuverai.

Un bruit de feuilles froissées tire soudain Lucile de sa rêverie. La barque abandonnée au gré du courant vient de s'échouer dans un fouillis de roseaux.

Lucile reprend ses rames et dégage l'embarcation. Mais, avant de la remettre en marche, elle jette un regard admiratif sur le cadre délicieux qui l'entoure.

Toute au songe intérieur qui l'obsédait, elle n'y a point prêté attention jusque-là. Quelle joyeuse vision ! La petite rivière, étroitement resserrée en cet endroit, coule entre des taillis de jeunes arbres vivaces, dont les branches pendantes retombent, sur les bords, comme des chevelures, jusqu'à effleurer la surface de l'eau. Leurs feuillages sont agités d'une vie frissonnante et légère. On distingue, parmi les roseaux, des fleurs de nénuphars aux pétales de neige, au cœur d'or, et aussi de grands iris jaunes au parfum subtil.

La jeune fille regarde couler l'eau luisante et moirée où se brouillent bizarrement les taches d'ombre et de lumière. Des libellules se jouent au-dessus d'elle. Plus près, un gros frelon, voluptueux, bruyant et affairé, vêtu de pourpre et de velours sombre, laboure de ses pattes le pistil clair d'un iris, puis s'envole, tout poudré de pollen. Un merle siffle, joyeux et moqueur. Au bord de la rive, sur un lit de sable que l'eau recouvre à peine, des

oiseaux s'ébattent, se désaltèrent et se baignent avec des pépiements joyeux. Là-bas, un serpent ondule, laissant un mince sillage sur l'onde d'où sa petite tête émerge, toute droite, ciselée comme un bijou. Et, parfois, un martin-pêcheur fend l'air dans un éclair bleu, si rapide que le cri d'admiration, prêt à jaillir, s'arrête aux lèvres de Lucile.

Parmi toutes les choses, tous les êtres qui se meuvent dans cet espace restreint, le soleil, l'éternel magicien, vient mettre la féerie de sa lumière. Sous ses rayons, devenus plus ardents à mesure que l'heure s'écoule, les bois sont plus verts, les ailes de l'insecte plus diaprées, les pétales des fleurs plus éclatants. Dans l'atmosphère passent des caresses plus douces et des parfums plus grisants.

L'ivresse d'être seule, sur cette barque qui flotte, au sein de la nature ensoleillée qui exalte la joie de vivre, pénètre le cœur de Lucile. De nouveau, les rames ont glissé de ses mains, un sourire erre sur ses lèvres qui balbutient une fervente prière, comme si elle attendait du Ciel une indication précise. Et, en même temps, surgit en son esprit le personnage de René Mansoy. Elle le voit nettement avec son visage banal, fade et blond, ses mains molles au bout desquelles, polis comme des coquilles de nacre, brillent les ongles roses, toute sa silhouette élégante et correcte de jeune « snob ».

Elle esquisse un geste inconscient. Sa main repousse une vision imaginaire. Et, comme si elle voulait prendre à témoin la nature tout entière de sa décision — cette fois irrévocable — elle s'écrie tout haut :

— Non. Jamais. Pas pour un million !...

Un éclat de rire répondit à cette exclamation burlesque. Lucile tressaillit, mais se rassura vite en voyant son cousin sortir d'un fourré, sur la rive, les cheveux en désordre, son costume blanc tout sali par l'écorce des arbres, et le corps secoué d'une hilarité qu'il ne parvenait pas à réprimer. Il répétait entre deux hoquets : « Pas pour un million, pas pour un million ! » Et il était si comique dans cet accès de franche gaieté que Lucile, retrouvant toute sa bonne humeur habituelle, se mit à rire elle aussi.

— Sais-tu que je t'observe depuis un moment, dit Alain qui se calmait peu à peu, et que je m'amuse follement à tes dépens... Tu faisais une mimique si drôle!... Et puis, tout à coup, cet éclat de voix... Je voudrais bien savoir à qui ou à quoi...

— Tu ne sauras rien du tout, gros curieux, interrompit Lucile, gamine. D'abord, c'est très mal de... m'espionner ainsi, ajouta-t-elle en s'efforçant d'esquisser une moue mécontente qui s'acheva dans un sourire.

La barque n'était pas loin du bord. Avec sa canne, le jeune homme l'attira tout près de lui, d'un bond sauta dedans et, sans souci de l'oscillation que ses mouvements imprimaient au bateau, il appliqua sur les joues de sa cousine deux baisers retentissants.

— Ne te fâche pas, jolie Luce, fit-il en riant, et dis vite à ton vieux cousin ce que signifiait, tout à l'heure, ta boutade.

Elle hésita une seconde :

— Oh! à toi je peux bien le dire. Tu ne me trahiras sûrement pas...

— Merci de la confiance. Un secret?

— Un secret que partagent maman et l'oncle Paul. — Elle s'embarrassa : — Tante Berthe, Huguette sauront... tu comprends... plus tard...

— Je saisis, intervint charitablement Alain.

— Figure-toi, continua-t-elle, qu'on a demandé ma main à mon oncle... Oui, ma main, pour un beau jeune homme... riche... toutes les qualités...

— Il a bon goût, ce jeune homme.

— Oh! toi, tu blagues toujours!

— Et... peut-on savoir...

— Un de tes camarades, qui ne te ressemble pas : René Mansoy. D'ailleurs, peu importe, car s'il me veut pour femme, moi, je n'en veux pas pour mari.

— Elle acheva en riant : — Pas pour un million!...

Tandis qu'elle parlait, Alain avait enlevé son veston et s'était mis à ramer vigoureusement, avec un mouvement harmonieux du torse et des bras qu'on devinait musclés, nerveux, sous la chemise légère.

— Alors... tu refuses? fit-il après un instant de silence.

— Oui. — Elle conclut avec fermeté : — Je

n'aime pas et n'aimerai jamais ce jeune homme.

Il fit « Ah ! » et parut s'absorber dans la conduite de son embarcation qui glissait rapidement du côté de la maison. Puis il reprit tout à coup avec son entrain habituel :

— Tu ne sais pas la nouvelle, la grande nouvelle ? Tout le « château » est en effervescence. Maman, ma charmante sœur sont, comme on dit vulgairement, dans leurs petits souliers.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Lucile amusée.

Il inclina la tête et, gravement comique :

— M. Guy de Ferlane et Madame — douairière — nous feront, cet après-midi, l'honneur de leur visite. Ils se sont fait précéder d'un mot qui les annonce.

— Bah ! fit Lucile en éclatant de rire.

— Comme je te le dis ! Et cette visite si attendue est, tu le devines, appréciée comme elle le mérite. Maman croit déjà tenir le gendre de ses rêves... ma sœur est... souriante. Pense ! les nobles châtelains daignent nous rendre notre visite. C'est faire, vraiment, beaucoup d'honneur aux... bourgeois que nous sommes.

— Tu es méchant tout de même, Alain, dit Lucile qui riait aux larmes. Et tu oublies notre origine mi-aristocratique.

— C'est vrai, concéda Alain avec un sourire, nos mères sont nées de Cermeil, j'allais l'oublier. — Re-devenu sérieux, il ajouta : — Tout cela ne doit pas me faire perdre de vue le motif pour lequel je suis venu te surprendre. On te cherche à la maison : personne ne s'entend comme toi à grouper artistiquement quelques fleurs dans les vases et préparer, comme il convient, une table de thé. Je crois même qu'on voudrait bien que tu ailles à Blois acheter les petits fours... Maman fait atteler le tonneau à cette intention. Hugnette, malgré sa joie évidente, ne peut sortir de sa nonchalance. Elle aura fort à faire déjà pour sa toilette, d'ailleurs.

— Mais alors, demanda Lucile inquiète, tante Berthe doit être mécontente ?

— Maman tempête un peu, en effet, répondit le jeune homme avec flegme. Mais ce qui m'a décidé,

moi qui savais à peu près où tu étais, à partir à ta recherche, c'est, je l'avoue, la seule pensée de faire plaisir à ta mère. Cette bonne tante Jeanne tremble toujours devant la mauvaise humeur de sa sœur aînée.

— Tu es gentil, Alain, fit Lucile en posant affectueusement sa main sur la main du jeune homme, et je te remercie. Débarque-moi vite, là, tiens, près de ce fourré. En quelques enjambées je serai à la maison. — Et, tandis qu'aidée de son cousin elle mettait pied à terre : — A tout à l'heure, merci encore, ajouta-t-elle avec un sourire.

— A tout à l'heure.

Elle gravit en courant la pente qui, de la rivière, menait au château. Le jeune homme la suivit d'un regard pensif. Comme elle était vive et gracieuse dans sa simple robe bleue qui flottait autour d'elle, découvrant les jambes fines.

— C'est la séduction même, cette petite Lucie, murmura-t-il... Et quelle délicieuse nature!... L'as-tu sot, René Mansoy, de la vouloir pour femme. Elle a,lichtre, mieux qu'une dot sous son bonnet!... Mais voilà : elle sait aussi ce qu'elle veut. Le candidat est trop efféminé et trop fat pour lui plaire...

Il ajouta, en manière de conclusion :

— Ma foi, tant mieux!

Et, reprenant ses rames, il continua de faire glisser la barque sur l'eau indolente du Beuvron.

III

Toute la famille s'était réunie au salon, dans l'attente.

La cloche du château, soudain, se fit entendre, annonçant des visiteurs. A ce son de cloche, M^{me} Villeroy tapota la robe de taffetas qui se raidissait sur son buste imposant et Huguette, se levant de son fauteuil, alla se mirer dans une glace. Elle essuya sur sa joue une traînée de poudre, plaqua contre son oreille un frison rebelle et re-

dressa au creux de son corsage la fleur qu'écrasait une large barrette de perles.

Alain l'observait, avec, au coin de la bouche, un sourire moqueur :

— Rassure-toi, dit-il tout à coup, rompant le silence qui planait, tu feras sûrement *sa* conquête. Tu es en beauté aujourd'hui et fraîche comme l'aurore dans ta robe rose.

Elle marmotta entre ses dents : « Tu es bête », mais dans ses yeux passa un éclair de triomphe et elle se mira encore avec complaisance.

M^{lle} Villeroy était, en effet, « en beauté » dans sa toilette de crêpe de Chine. Le souple tissu se drapait avec grâce autour du corps, en faisant valoir la ligne élégante. Sa nuance s'harmonisait avec les cheveux dorés et le teint clair de la jeune fille dont la carnation était si délicate qu'on voyait sans cesse affluer sous l'épiderme les ondes de sang. Dans cette blondeur, les yeux surprenaient, des yeux noirs, voilés de longs cils, sous des sourcils nettement tracés. Ils étaient étranges, ces yeux, emplis tour à tour de langueur ou de vivacité, de douceur ou d'arrogance, selon l'impulsion secrète qui en modifiait l'expression.

Ils se fixèrent tout à coup, brillants et durs, sur l'image, reflétée dans la glace, du groupe formé par M^{me} Nérel et sa fille, toutes deux penchées sur une revue illustrée qu'elles étaient en train de parcourir :

— Que d'élégance, Lucile, pour recevoir nos amis de Ferlane, dit Huguette, toisant sa cousine de son regard froid.

— Moi, élégante dans cette robe de voile... Eh bien, je le suis à peu de frais ! riposta vivement Lucile.

M. Villeroy intervint, conciliant :

— Vous êtes toutes deux ravissantes...

Tandis que M^{lle} Villeroy grondait :

— Je la connais, elle cherche toujours à m'éclipser.

— Du calme, je vous en prie, dit M^{me} Villeroy. On vient.

Des portes s'ouvraient, en effet, dans le hall d'entrée et, presque aussitôt, un domestique introduisit les visiteurs : M^{me} de Ferlane, affable, très simple, très déguise, toute menue dans un costume tailleur de

bonne coupe, et son fils, jeune, grand, viril, distant et réservé.

On échangea les politesses d'usage, on fit les présentations, puis, chacun s'étant assis, une conversation s'engagea, alimentée avec faconde et à propos par les dames Villeroy, visiblement soucieuses de plaire à leurs hôtes.

« Sans doute suis-je destinée à une vie toujours humble, songeait Lucile assise un peu à l'écart. Ce rôle mondain qu'ambitionnent tant de jeunes filles ne me séduirait pas du tout... »

Elle regardait sa cousine. Secouant son indolence habituelle, celle-ci s'ingéniait à se montrer sous un jour favorable. Elle avait pris une pose étudiée; un sourire entr'ouvrait, sur ses dents saines, l'écrin des lèvres. Elle se mêlait à la conversation, surveillant les intonations de sa voix, débitant avec préciosité des phrases aimables, faisant maints efforts pour conquérir M^{me} de Ferlane et plus encore son fils. Mais, tandis que la vieille dame prêtait à ses propos une attention polie, son fils laissait errer autour de lui un regard discret. Élevé dans un authentique château, parmi les portraits d'ancêtres et les reliques du passé, il considérait avec un peu de dédain ce luxe moderne qui contrastait si fort avec la sobre ornementation de son domaine ancestral de *Beauvallon*.

Un domestique venait d'entrer dans le fumoir contigu au salon. Par l'ouverture des portières, on voyait maintenant la table de thé ornée de dentelles, sur laquelle éclataient les pièces d'argenterie et les porcelaines. Huguette se leva et alla s'affairer dans la pièce voisine.

Machinalement, M. de Ferlane avait tourné la tête de ce côté et son attention, soudain, fut attirée par quelques estampes japonaises dont la réelle valeur artistique surprenait dans ce cadre si banalement bourgeois. Intrigué, il dit, s'adressant à M. Villeroy :

— Vous avez là, Monsieur, de bien curieuses estampes.

— Elles sont, en effet, très originales. Je les ai achetées, je dois l'avouer, au hasard d'une vente

où elles avaient été laissées de côté, un peu comme choses négligeables...

— Pas à Paris, je suppose?

— Non, dans une ville du Nord où je me trouvais de passage, il y a longtemps... Cela m'a plu. J'ai eu le lot pour presque rien. Depuis, on m'a dit que j'avais eu la main heureuse.

M. de Ferlane s'était levé et examinait en connaisseur les estampes en question :

— Certes, que voilà de belles épaves, Monsieur ! Je ne craindrais pas d'affirmer que ce sont d'authentiques chefs-d'œuvre d'Outamaro. Ce que vous venez de me dire de leur provenance n'a rien de surprenant. Beaucoup de fort belles estampes ont été introduites chez nous, au début, par la Hollande qui les importait d'Extrême-Orient comme images sans valeur. Bien curieux, n'est-ce pas?...

M. Villeroy approuva d'un signe de tête.

— Quel art délicieux, cet art du Japon ! Les lignes sont d'une légèreté, d'une finesse... Et quelle observation aiguë ! Quels dons prodigieux dans l'expression ! La merveille, c'est d'obtenir de pareils résultats avec des moyens si simples et si ténus !

Le jeune homme continua de s'extasier ainsi, s'adressant surtout à M. Villeroy qui s'était rapproché de lui. Lucile, attentive, l'écoutait, en fixant sur lui un regard étonné. Si souvent, elle-même avait admiré, d'instinct, ces estampes japonaises ! Mais jamais elle n'avait entendu sortir de la bouche de qui que ce fût de l'entourage des Villeroy paroles aussi sincèrement admiratives et intelligentes, lui semblait-il... M. de Ferlane s'exprimait simplement, sans fatuité, presque sans gestes, d'une voix un peu chantante. Tandis qu'il parlait, son visage glabre, balaféré sur la joue droite d'une large cicatrice — une héroïque blessure de guerre — son visage un peu sévère, aux traits accusés, s'adoucisait. Un léger sourire retroussait ses lèvres, ses yeux bruns s'animaient, toute sa physionomie prenait une expression étrangement séduisante.

« Si son vœu se réalise, Huguette aura de la chance, songea tout à coup Lucile. Ce jeune homme est très bien. »

Un instant encore, sans qu'il s'en aperçût, elle le dévisagea.

Maintenant, la conversation ayant un peu dévié, il expliquait avec une ardeur convaincue les raisons pour lesquelles il s'intéressait aux réalisations artistiques de toutes sortes...

« C'est curieux, pensa encore Lucile, voilà un homme dont la vie semble tissée de banalités mondaines. C'est, comme on dit, « un fils de famille » doublé d'un désœuvré. L'été, il vit en gentilhomme campagnard, mais l'hiver il court sans doute les salons parisiens. — Une comparaison effleura sa pensée : tout comme René Mansoy !... — Un abîme, pourtant, semble les séparer. Chez ce dernier, tout paraît superficiel et vain, les attitudes comme le langage. On ne peut le prendre au sérieux. De l'allure un peu hautaine de celui-ci se dégage, au contraire, une noble simplicité. Et ses propos dénués de recherche témoignent d'une telle sincérité, d'un goût si vif et si réel pour les choses dont il parle, qu'ils imposent autour d'eux l'attention. »

Mais M. de Ferlane avait cessé de parler, modestement gêné, tout à coup, du silence qui s'était fait autour de lui.

— Bravo, Monsieur, conclut avec amabilité M. Villeroy. Tout le monde vous écoute, voyez-vous, avec un vif intérêt.

Et, se tournant vers Lucile :

— Il y a là une petite artiste qui n'a pas perdu, je gage, une seule de vos paroles. — Il enveloppa de son bras, affectueusement, l'épaule de la jeune fille : — Ma nièce s'occupe de peinture, — avec adresse d'ailleurs — et cette dissertation artistique ne peut que lui être fort utile.

Lucile baissa les yeux et rougit légèrement, tandis que M. de Ferlane, à son tour, la dévisageait d'un air surpris. Comment ne l'avait-il pas déjà reconnue ? C'était bien la jeune fille aperçue le matin même dans les rues de Blois et dont la distinction, la grâce, l'avaient frappé. D'un coup d'œil, il avait jugé qu'elle n'était point de celles dont l'allure semble quêter l'admiration masculine. Pourtant, il s'était retourné pour la mieux voir, et même

il était revenu sur ses pas pour la croiser de nouveau. Et il avait remarqué, cette fois, sous le bonichon de paille, la jeunesse de son visage et le sourire qui errait — sans qu'elle en eût conscience — sur sa bouche fraîche.

— N'étiez-vous pas à Blois, ce matin, Mademoiselle? demanda-t-il. Dans une petite ville où chacun se connaît, une figure nouvelle ne peut passer inaperçue, surtout lorsqu'elle est jeune et sympathique, ajouta-t-il rapidement avec un sourire.

Lucile posa ses yeux bleus sur les yeux bruns qui continuaient de la regarder et répondit avec simplicité :

— Je suis allée à Blois, ce matin, en effet, pour quelques courses. — Puis, laissant déborder, malgré elle, sa gaieté coutumière, elle continua :

— J'aime beaucoup cette petite ville et cela m'amuse toujours d'y aller. Elle s'étage si joliment aux bords de la Loire avec ses rues tortueuses, toutes grimpantes d'escaliers, ses maisons paisibles où semblent sommeiller des légendes et son vieux château où grimacent des gargouilles...

Le jeune homme approuvait de la tête :

— Cela me fait plaisir, dit-il, d'entendre une Parisienne parler ainsi de ma ville natale. La plupart dédaignent nos cités provinciales dont elles se soucient peu de découvrir les charmes secrets.

Lucile se mit à rire :

— Toutes les Parisiennes ne sont pas si frivoles...

— Lucile, interrompit à ce moment, d'une voix aigre, M^{lle} Villeroy, ne pourrais-tu m'aider à servir le thé?

« Ça y est ! se dit Alain, voilà ma chère sœur qui pique sa crise de jalousie... Cela promet à cette pauvre Lucile une jolie scène tout à l'heure... »

Depuis un instant, le jeune homme, qui se balançait sur une chaise, les deux mains dans ses poches, observait Huguette dont les yeux, brillants de colère, étaient fixés sur sa cousine. Immobile, le corps raidi, elle se contraignait avec peine au silence en mordillant rageusement ses lèvres. Lorsqu'elle crut découvrir qu'une sympathie réciproque commençait de s'établir entre Lucile et M. de Ferlane, elle ne

parvint plus à se maîtriser. C'est alors que, du ton sec et impérieux qu'elle prenait si souvent avec sa cousine, elle l'avait appelée.

Un silence suivit. M^{me} Villeroy jeta à sa fille un fulgurant coup d'œil et s'efforça adroitement de reprendre avec M^{me} de Ferlane la conversation interrompue. M. de Ferlane, un instant interloqué, parut s'absorber de nouveau dans la contemplation des estampes japonaises. M^{me} Nérel disparut d'avantage dans le grand fauteuil où elle était assise, ce pendant que Lucile s'était levée, rougissante :

— Ne te fais pas de bile, jolie Luce, murmura Alain, tandis qu'elle passait devant lui pour aller au fumoir.

Mais déjà M^{lle} Villeroy s'était ressaisie et ce fut avec grâce qu'elle servit le thé, secondée par sa cousine qui s'effaçait devant elle.

Lorsque chacun se fut rassasié de petits fours, M^{me} Villeroy, soucieuse de faire briller sa fille, proposa à M^{me} de Ferlane :

— Voulez-vous permettre qu'Huguette récite quelque chose? Elle prend à Paris des leçons de diction et dit fort joliment les vers.

M^{me} de Ferlane acquiesça poliment. Après s'être fait un peu prier, M^{lle} Villeroy récita, en minaudant beaucoup, des choses profondes et poétiques qu'elle interprétait sans émotion et sans art.

M. de Ferlane la regardait, et elle, visiblement, s'épanouissait sous ce regard qu'elle croyait admiratif. Le jeune homme, pourtant, réfléchissait. Il n'ignorait pas le but des avances que la propriétaire de *la Beuvrette* avait prodiguées aux châtelains de *Beauvallon*. Il était trop habitué aux petits manèges auxquels s'adonne, dans le monde, avec une telle aisance, la rouerie féminine, pour ne pas avoir compris tout de suite que M^{me} Villeroy ambitionnait pour sa fille, bien plus que les restes d'une grande fortune dissipée par un père prodigue, son nom, son hôtel de la rue de Varenne et son château historique du Blésois. Et il avait compris, également, que l'idée de devenir M^{me} de Ferlane ne déplaisait pas à Huguette Villeroy.

« Après tout, lui avait dit sa vieille mère con-

sultée à cet égard, cette jeune fille est fort jolie, de bonne origine; ses ancêtres, du côté maternel, n'étaient-ils pas nobles? De plus, elle est pourvue d'une dot qui n'est pas à dédaigner. Tu sais combien notre fortune est réduite. Si ce mariage pouvait se réaliser... sans que cela te déplaise... les grosses dots, actuellement, sont rares... »

Il n'avait rien objecté, bien décidé, toutefois, à ne jamais sacrifier son cœur à des questions d'argent...

« Oui, songeait-il, tandis qu'Huguette récitait avec mièvrerie des vers pleins de lyrisme, cette jeune fille est jolie, séduisante, mais cela suffit-il pour assurer le bonheur, même lorsque cette séduction s'accompagne d'une dot fort ronde? M^{lle} Villeroy me paraît assez prétentieuse, et ce défaut, en général, n'est pas le fait d'une haute intelligence. Je parierais qu'elle ne comprend pas grand'chose aux vers qu'elle récite. N'est-elle pas, en outre, pourvue d'un mauvais caractère, et mesquine, et jalouse, et vaniteuse, à en juger par la façon autoritaire dont elle a éloigné de moi, tout à l'heure, sa charmante cousine... » Car il ne s'était pas mépris sur le mobile qui avait déclenché le bref rappel d'Huguette à Lucile, de même qu'il avait parfaitement vu la flamme méchante qui avait alors passé dans les prunelles de M^{lle} Villeroy : « Allons, conclut-il, je suis peut-être un peu sévère, mais je ne dois pas me tromper beaucoup... Quel dommage que tant de charmes physiques soient gâtés par tant de défauts !... » Pendant qu'il réfléchissait ainsi, M. Villeroy regardait sa nièce et voyait avec peine sa figure riieuse toute voilée de mélancolie. Il devina que l'apostrophe d'Huguette avait dû blesser son amour-propre, car il la savait fière et sensible. Désireux de lui faire oublier cet incident, il s'approcha d'elle lorsque sa fille eut fini de « réciter » et lui demanda doucement :

— Lucile, tu vas maintenant nous chanter quelque chose. Tu as une jolie voix. Il faut la faire valoir.

La jeune fille protesta :

— Non, mon oncle, non, je t'en supplie, implorait-elle.

Mais Alain, qui avait entendu, insista, sans se

soucier du froncement de sourcils de sa mère :

— Oui, chante, Lucile. Tu feras plaisir à tout le monde.

— Mademoiselle est également musicienne? demanda M. de Ferlane.

— Elle a une voix délicieuse, affirma Alain, et elle s'accompagne elle-même à ravir.

Lucile était contrariée, gênée. Elle sentait peser sur elle les regards hostiles de sa tante et de sa cousine et elle croyait lire sur le visage de sa mère une muette désapprobation. Mais M^{me} de Ferlane, maintenant, insistait à son tour.

— Mademoiselle, disait-elle, vous me ferez si grand plaisir... Je chantais aussi, autrefois, et ce me sera très agréable de vous entendre.

Sans se faire prier davantage, avec le naturel et la bonne grâce qu'elle mettait en toutes choses, Lucile s'approcha du piano.

Et, presque aussitôt, sa voix s'éleva dans le grand salon. Elle chantait, sur une mélodie plaintive de Duparc, les vers de Leconte de Lisle :

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers...

Son visage était caché aux yeux des auditeurs par une plante verte trop opulente. A l'encontre de beaucoup de jeunes filles qui eussent été navrées de ne point montrer leur figure, Lucile était ravie. Cet écran lui permettait de vaincre sa timidité. Sa voix, légèrement contrainte au début, recouvrait peu à peu ses qualités habituelles. Elle était souple, vibrante. On y sentait une réelle compréhension musicale, un don d'expression véritable. Et le charme qui en émanait s'insinuait peu à peu dans l'auditoire comme s'insinue dans l'âme la fraîcheur immatérielle d'un matin pur et léger. M. de Ferlane, Alain avaient clos leurs paupières. Ils écoutaient avec un respect quasi religieux. M^{me} de Ferlane prêtait une attention grave et recueillie. M. Villeroy avait sur les lèvres un sourire de juvénile admiration. La mère de Lucile exultait intérieurement, mais sa joie n'était pas exempte d'inquiétude. Du fond de son fauteuil, elle jetait de temps à autre un coup d'œil furtif sur M^{me} Vil-

leroy et sa fille. Ce rapide examen lui laissait prévoir, avant qu'il fût longtemps, une scène orageuse. Et la pauvre vieille dame n'aimait pas les scènes...

Quelques instants plus tard, dans le buggy que conduisait M. de Ferlane et qui les ramenait, sa mère et lui, à *Beauvallon*, tous deux échangeaient leurs impressions :

— Peut-être, en effet, disait la mère, M^{lle} Villeroy n'a-t-elle pas ce qu'on appelle un bon caractère. Mais il ne faut pas attacher trop d'importance à ces sautes d'humeur, fréquentes chez des « enfants gâtés ». Avec l'âge, le changement de milieu aidant, les caractères, très souvent, se modifient. Il suffit, parfois, d'une bonne influence, d'une ferme domination exercée avec tact.

— C'est égal, répondait le fils, je n'ai nulle envie de me marier à la légère. Et j'avoue qu'à première vue, M^{lle} Villeroy ne m'est pas très sympathique. Je lui préférerais de beaucoup sa cousine...

— Je t'accorde volontiers que M^{lle} Nérel est charmante, interrompit vivement M^{me} de Ferlane, mais, de ce côté-là, il ne saurait être question de mariage. D'après ce que m'a dit sa tante, cette jeune fille a peu de chances de trouver un prétendant. Elle n'a pas l'ombre de dot et lutte pour gagner son pain et le pain nécessaire à sa vieille mère...

— Mais... je trouve cela très beau.

— Oui, certes, Guy. M^{lle} Nérel me paraît digne du plus haut intérêt. Pourtant, il vaut mieux pour elle, je crois, songer à se créer un avenir par le travail que de rêver d'un bonheur improbable...

Le jeune homme, attentif à guider son cheval sur la route tachée de lumière, ne répondit rien. Le soleil dardait sur la campagne des rayons obliques et, là-bas, au sommet d'une colline, le château de *Beauvallon* érigé ses murs sombres sur le ciel lumineux.

Guy de Ferlane songea que le soleil luisait sur la terre pour le pauvre comme pour le riche et qu'il ne devait point être dans la pensée de Dieu de retrancher aux êtres de condition moins fortunée leur part de bonheur humain. Toutefois, il garda pour lui cette réflexion qu'il sentait ne pas devoir

être très bien accueillie par sa mère. Leur entretien tourna court, et, bientôt, ce fut en silence, au pas allongé du vieux cheval rouan, qu'ils gravirent le chemin montant conduisant au château.

IV

Selon le pressentiment de M^{me} Nérel, une scène avait éclaté à la *Beuvrette* dès le départ de M^{me} de Ferlane et de son fils. M^{lle} Villeroy, n'étant plus retenue par la crainte de se montrer telle qu'elle pouvait être en ses heures mauvaises, avait lâché la bride à sa colère. D'une voix aiguë et en termes mordants, elle avait reproché à sa cousine ce qu'elle appelait ses « coquetteries » à l'égard de M. de Ferlane. En silence, la pauvre Lucile avait laissé couler ce flot amer. La vue du visage maternel, inquiet et douloureux, arrêtait sur ses lèvres les ripostes prêtes à jaillir.

M. Villeroy écoutait, indécis, taquinant sa barbe dans un geste familier, mais plus nerveux que de coutume. Et, soudain, il était intervenu.

— Je t'engage à parler ! avait tranché aussitôt sa femme. Au fond, tout cela est de ta faute. Mais oui... car si tu n'avais pas insisté auprès de M. de Ferlane pour qu'il remarque Lucile...

— Moi ? Par exemple !...

— Parfaitement. Dire que tu ne t'en es même pas aperçu ! Tu es d'une inconscience, vraiment, parfois !... C'est toi, pourtant, qui as attiré, le premier, l'attention de notre invité sur cette petite. Comme elle se pique d'être artiste, elle l'écoutait, bouche bée, dissertar sur ces estampes...

M. Villeroy s'était croisé les bras et avait froncé les sourcils :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? avait-il demandé, interrompant le verbiage et sentant peu à peu sa patience habituelle lui échapper.

— Ce que cela signifie ! s'était écriée M^{me} Villeroy. Tu ne réfléchis donc à rien ? Crois-tu qu'il soit

adroit de faire ainsi briller ta nièce quand un monsieur est là qui recherche la main de ta fille!...

— A moins que ce ne soit ma fille...

— Ma parole, avait continué M^{me} Villeroy hors d'elle-même, on pourrait croire que tu as mis Lucile ainsi en avant dans le seul but d'éclipser Hugnette! N'as-tu pas également suggéré à ta nièce l'idée de chanter, idée dont Alain, d'ailleurs, s'est emparé aussitôt, trop heureux de contrarier sa sœur...

Éssouffée et rouge, M^{me} Villeroy s'était tue brusquement, se laissant choir dans un fauteuil et attendant de son fils la repartie qu'elle prévoyait. Mais le jeune homme, furtivement, dès le début de la scène, s'était esquivé. Il savait trop bien qu'il ne resterait pas impassible devant les reproches immérités et les mots, peut-être cinglants, qu'on décocherait à sa cousine. Là il avait craint d'envenimer les choses par sa présence, par la chaleur même qu'il apporterait à défendre la jeune fille.

Un silence avait suivi, pendant lequel M^{me} Villeroy et Hugnette, M^{me} Nérel et Lucile, en deux groupes différents d'attitude mais également hostiles, s'étaient absorbées, les unes dans leur colère méchante, les autres dans la peine dont saignaient leurs êtres sensibles. M. Villeroy, lui, les mains dans ses poches, la tête basse et le front barré, avait arpenté fébrilement la pièce. Puis, tout à coup, se plantant droit devant sa femme et sa fille, il les avait regardées l'une et l'autre; rompant le silence, d'une voix forte, il avait dit :

— La vérité, dans tout cela, c'est que vous faites preuve toutes deux d'une mesquinerie dont rien n'approche! Que voilà bien les femmes quand l'ambition ou la crainte d'une rivalité les possède! Elles ne peuvent souffrir qu'un autre visage, un autre talent se fassent valoir à côté du visage ou du talent qu'elles veulent à tout prix voir « briller ». Tout ce qui peut donner lieu à la moindre comparaison les exaspère! Une seule a le droit d'ouvrir la bouche et de montrer ses dents blanches. Une seule a le droit d'être regardée, écoutée, admirée. Les autres n'ont qu'à se taire et s'effacer... Eh bien,

non ! Les hommes ne sont pas si bêtes. Ils savent fort bien discerner ce qu'ils préfèrent et ce n'est pas toujours parmi les jeunes filles qui sont mises le plus en valeur qu'ils font leur choix... Je t'assure, Huguette, avait continué M. Villeroy, s'adressant, cette fois, directement à sa fille, je t'assure que la vraie supériorité, celle qui conquiert le mieux un cœur d'homme, est faite surtout de simplicité et de bonté. Ce sont là, crois-moi, les « hameçons » les plus sûrs pour « accrocher » un fiancé, j'entends un fiancé qui vaille qu'on l'épouse. N'ais ton profit de ce conseil si tu veux qu'on s'éprenne de toi pour autre chose que pour ta dot. Et sois certaine que M. de Ferlane, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est un jeune homme trop fin, trop avisé et trop droit pour s'emballer sur des qualités vaines ou des avantages purement matériels.

Ayant ainsi parlé, M. Villeroy était sorti en faisant claquer la porte, laissant sa femme et sa fille tellement interdites que leur colère, soudain, s'était trouvée réduite à néant. Mais ce petit discours, prononcé d'un ton ferme autant qu'inhabituel, les avait quelque peu humiliées. Faute d'y pouvoir rien répondre, elles s'étaient levées à leur tour et avaient quitté la pièce dans un silence plein de dignité...

Peu à peu, après cette scène, la vie, pour les hôtes de la *Beuvrette*, avait repris son cours normal, tout au moins en apparence, et dans leurs relations journalières ne paraissait subsister aucun motif de jalousie ou de rancune.

Huguette, cependant, alors qu'elle semblait sommeiller parmi les coussins, regardait fréquemment Lucile à la dérobée : « Qu'a-t-elle donc, cette petite, qui la différencie des autres ? se demandait-elle, tandis qu'un sentiment bizarre, dont elle n'essayait pas de se défendre, la mordait au cœur. Elle est bien capable, même sans dot, d'accrocher un mari, selon l'expression de papa. » Et M^{lle} Villeroy, omettant de se rappeler les autres paroles de son père, qui l'eussent pourtant éclairée, continuait de fixer sa jeune cousine, cherchant à découvrir d'où lui venaient ces moyens de séduction, ne se rendant

pas compte qu'ils étaient en elle aussi naturellement que le parfum est dans la fleur.

Parfois, Lucile, sentant peser ce regard sur elle, levait les yeux. Le visage d'Huguette lui apparaissait alors avec cette expression de dureté qu'elle connaissait bien et qui l'effarouchait toujours un peu : il semblait avoir perdu soudain son éclat jeune et frais, les traits en étaient contractés, deux plis se creusaient aux coins de la bouche et les yeux brillaient d'un éclat métallique sous les longs cils : « Qu'ai-je donc fait à Huguette ? songeait Lucile à son tour. Elle semble parfois me haïr sans que j'en sache la raison. Cependant, elle n'est pas méchante... Je l'ai vue sourire au malheureux, compatir à la détresse du pauvre, et sa main laisse volontiers tomber l'obole qui soulage la misère. Elle fut, pendant la guerre, la « marraine » dévouée de plusieurs « poilus ». Avec quelle activité, elle, si nonchalante de nature, préparait pour les soldats délaissés des paquets remplis de mille douceurs ! Elle est bonne... Pourtant, je ne me trompe pas. Souvent, elle paraît me haïr et sa haine semble dictée par un sentiment d'envie. M'envier ? Que peut-elle m'envier ? Comme moi, elle est jeune... on nous dit jolies toutes deux... mais, tandis que ma vie se partage entre le travail et la gêne, la Providence s'est montrée prodigue envers elle de toutes les faveurs de la fortune... Vraiment, que pourrait-elle m'envier ? »

C'est en vain que Lucile cherchait une réponse à sa question. Sa cousine demeurait pour elle un problème, problème douloureux par surcroît, car elle était peignée de cette antipathie.

Un matin, le facteur apporta une lettre qui mit M^{lle} Villeroy de belle humeur. Cette lettre portait le cachet de *Beauvallon*. Elle était adressée par M^{me} de Ferlane à M^{me} Villeroy :

Nous avons gardé, écrivait la vieille dame, si bon souvenir de votre aimable réception que nous serions heureux, mon fils et moi, de voir nos relations devenir plus amicales. Voulez-vous donc nous faire le plaisir de venir, ainsi que tous les vôtres, goûter un de ces jours à *Beauvallon* ?...

M^{lle} Villeroy, fébrile, les joues colorées, les yeux brillants, parcourait la lettre par-dessus l'épaule de sa mère. Lorsqu'elle en eut achevé la lecture, elle dit, avec une joie non dissimulée :

— C'est clair, maman, j'ai fait la conquête du beau Guy et de M^{me} de Ferlane. Pourquoi, en effet, s'ils n'avaient une arrière-pensée de mariage, se soucieraient-ils de nous revoir si vite, eux qui, jusqu'ici, il faut bien l'avouer, s'étaient tenus assez à l'écart, malgré toutes nos avances...

— M^{me} de Ferlane a dû prendre bonne note du chiffre de ta dot que je lui ai chuchoté à l'oreille — oh ! très discrètement — l'autre jour, fit M^{me} Villeroy triomphante. Ton père a beau dire : le cœur des hommes se laisse guider par l'appât d'un gros sac beaucoup plus que par toute autre considération...

— D'où je dois conclure, dit Huguette un peu vexée, que M. de Ferlane est épris de ma dot...

Mais elle se ravisa aussitôt, joyeuse malgré tout, et reprit avec un sourire :

— Tous les hommes, pourtant, ne sont pas intéressés et papa lui-même a fait preuve, je crois...

— Oui, interrompit M^{me} Villeroy, peu soucieuse de précisions, lorsque ton père m'a épousée, je n'avais aucune fortune. Mais conviens que c'était là du désintéressement bien facile : épouser une jolie femme lorsqu'on est soi-même fort riche... D'ailleurs, acheva-t-elle avec un geste de la main qui chassait en bloc tous ses souvenirs, cela est du passé lointain... Pensons plutôt à ton avenir : M. de Ferlane te plaît, tu parais lui plaire ; on nous invite à *Beauvallon*, je vais annoncer notre visite à M^{me} de Ferlane...

Les dames Villeroy parlèrent longuement, ce jour-là, de la visite projetée et il fut convenu que M^{me} Nérel et sa fille ne se rendraient pas à l'invitation de la vieille châtelaine. M^{me} Villeroy se chargeait d'excuser, d'un mot, lors de l'arrivée à *Beauvallon*, leur absence.

— Et moi ? fit malicieusement M. Villeroy à sa femme, tu voudras bien m'excuser également ? Il faut que j'aie passer quarante-huit heures à Paris

pour mes affaires et comme, paraît-il, je ne suis bon, dans un salon, qu'à faire des gaffes...

Ce fut Huguette, cette fois, qui concilia avec un sourire :

— Tu arrangeras ton voyage, papa, de manière à revenir ici à temps pour nous accompagner dans notre visite. Cela nous fera plaisir.

— Bigre, murmura Alain qui était présent à l'entretien, ce projet crée une atmosphère de bonne humeur qui ne manque pas de charme...

Grâce à la « bonne humeur » dont continuèrent de faire preuve les dames Villeroy, Lucile obtint sans difficulté, quelques jours après, de délaissier sa cousine pour aller à Blois, dans l'automobile, chercher son oncle à la gare.

L'atmosphère était pénible, toute saturée de cette humidité chaude qui donne parfois, au cœur de l'été, dans ce coin riant du Blésois, des impressions de chaleur tropicale :

— Nous allons nous rafraîchir chez le pâtissier, dit M. Villeroy à la jeune fille, lorsqu'ils furent installés tous deux dans la voiture qui démarrait sous la conduite du chauffeur. Et, comme tu es très gourmande, tu mangeras une avalanche de gâteaux. Cela te récompensera d'avoir bravé pareille température pour venir à la rencontre de ton vieil oncle.

— J'accepte de bon cœur, remercia Lucile en riant, quoique, vraiment, je ne mérite nulle récompense. Traverser la forêt en auto n'est ni désagréable, ni pénible. J'étais si contente, d'ailleurs, à la pensée de te revoir ! C'est long, vois-tu, deux jours sans toi à la *Beuvrette*... Puis, j'étais peinée de te savoir à Paris, dans une atmosphère de fournaise... Tu dois être très fatigué ?

— Cela me fait plaisir, fit-il avec une sorte d'attendrissement, de t'entendre me dire de si gentilles choses... — Il continua d'une voix où pointait un peu de mélancolie : — En dehors de toi, petite Luce, qui se soucie de mon absence à la *Beuvrette* ? Et lorsque je reviens, qui donc, sauf toi, se dérange pour me revoir quelques instants plus tôt?... Il est convenu à la maison, termina-t-il très bas, comme pour lui-même, que le vieux papa doit, coûte que

coûte, fournir l'argent que l'on aime à dépenser sans compter... Qu'importe s'il dépasse parfois la mesure de ses forces, que le temps a usées?...

Lucile ne souriait plus. Elle regardait avec attention la figure amincie de M. Villeroy, son front creusé de rides et ses tempes où les cheveux semblaient s'être argentés davantage depuis quelque temps. Elle se pencha sur lui dans un geste d'affectueuse sollicitude :

— Tu ne te sens pas malade, oncle Paul?

— Non, non, fit-il vivement en redressant son buste un instant affaissé, je suis seulement accablé par deux journées de fatigue et il suffit parfois à un homme sensé d'être déprimé pour qu'il déraisonne.

Elle ne releva pas la phrase, mais d'un mouvement spontané, comme lorsqu'elle était petite fille, — sans souci des cahots de l'automobile qui roulait sur les pavés — elle embrassa M. Villeroy avec effusion.

— Lucile, gronda-t-il doucement en jetant un coup d'œil sur les trottoirs avoisinants, que vont penser les personnes qui peuvent te voir?

La jeune fille se mit à rire :

— Les passants sont rares aujourd'hui. Et puis, ils penseront ce qu'ils voudront...

— Tu seras toujours la même, reprit-il en l'enveloppant d'un sourire. C'est très heureux, du reste... Le contact de ta jeunesse est si frais à mon vieux cœur.

Arrivés chez le pâtissier, on les installa dans une pièce d'arrière-boutique devant une table garnie de gâteaux et on leur prépara de l'orangeade.

— Petite Luce, dit soudain M. Villeroy, quand ils se trouvèrent seuls, j'ai eu l'occasion de voir hier ma vieille amie, celle qui m'avait écrit au nom de René Mansoy. Je lui ai fait part de ta décision. Elle a été plutôt surprise et... assez déçue pour son candidat.

— Ah! fit seulement la jeune fille en mordant un gâteau.

— Lucile, continua M. Villeroy, tu m'as toujours témoigné beaucoup de confiance... Veux-tu me dire, bien franchement, ce qui te déplaisait si fort dans la personne de René Mansoy?

Elle cessa de manger, appuya sa tête sur sa main gauche. De la droite, elle se mit à remuer, avec une paille, la glace qui oscillait dans le liquide et parut très appliquée à cette occupation. Puis, se décidant tout à coup :

— Eh bien, voilà, dit-elle; seuls me plaisent les hommes qui ont du caractère, sur le visage desquels se reflète une âme énergique. Je n'éprouve nulle sympathie pour ceux qui paraissent efféminés. Je ne pourrais pas... aimer... d'amour... un de ces êtres-là, un être que je ne sentirais pas de force à vaincre les difficultés de la vie, si celles-ci viennent à surgir. Et... je ne me marierai pas sans amour... Je te l'ai déjà dit: la lutte, le travail ne me font pas peur. Je préfère vivre toujours seule et indépendante que de subir une chaîne dont le poids me serait pénible...

— Je ne te vois pas « vieille fille », pourtant, interrompit M. Villeroy. Et j'ajoute même qu'il serait vraiment dommage que ce soit là ta destinée...

Elle aspira longuement, à travers le tube de paille, une gorgée de boisson et reprit d'une voix moins assurée :

— Tu vas peut-être me juger encore prétentieuse, oncle Paul... Crois-le bien, ce n'est pas que je vise à l'originalité, mais il me semble que j'envisage le mariage, la vie dans le mariage, de manière assez différente de ce qu'elle me paraît être, dans la réalité.

— Qu'entends-tu par là ?

— Eh bien, il me semble que, la plupart du temps, on ne s'aime pas assez... on ne se comprend pas assez, surtout... Et alors il en résulte à tout bout de champ des discussions, des querelles qui finissent par rendre l'existence triste... et ennuyeuse. Tout cela ne provient-il pas d'une erreur à l'origine ? Si, dans le mariage, les intéressés étaient plus souvent mieux assortis, s'ils étaient davantage faits l'un pour l'autre...

— Hélas, hélas !... Ce que tu dis là n'est que trop vrai, et j'admire que, si jeune, pareille observation soit déjà venue se nicher dans ta cervelle... Mais vois-tu, Lucile, bien souvent, on croit avoir trouvé l'époux ou l'épouse dont on rêvait... Et puis, pour des causes très complexes et très diverses... on

s'aperçoit... avec le temps... qu'on s'était leurré...

— Eh bien, conclut Lucile en retrouvant, avec sa gaieté, sa crânerie habituelle, puisque c'est ainsi, je me résigne, d'avance, au célibat.

— On dit cela, joyeusement, à ton âge, petite Luce, fit en souriant M. Villeroy. On est si fort de sa jeunesse... Ce n'est que plus tard qu'on éprouve le besoin de se créer un foyer, quel qu'il soit, une famille...

Le coucou, captif dans l'horloge suspendue au mur de la pièce, sortit soudain de sa prison de bois et fit entendre son cri :

— Six heures... Il nous faut rentrer à la *Bucurte*, dit M. Villeroy en se levant...

Un instant après, laissant derrière eux la petite ville de Blois tout incendiée de soleil, ils franchissaient le pont sous lequel la Loire, paresseusement, s'étire entre ses sables gris. Assis sur les coussins, à l'arrière de la torpédo, un vent chaud leur fouettant le visage, ils regardaient sans mot dire le vaste horizon baigné de clarté blonde. L'auto roulait à vive allure sur la route poussiéreuse. Tout alentour, c'était la fuite des champs ou des prés jaunis, accablés de chaleur. Puis ce fut la forêt de Russy, avec sa lumière atténuée par la verdure épaisse et son atmosphère plus reposante. Des bouffées de fraîcheur leur venaient au visage. A droite, à gauche, les arbres qui dressaient vers le ciel couleur d'indigo leurs feuillages poussiéreux semblaient précipités dans une course vertigineuse.

L'automobile ayant un peu ralenti son allure pour traverser un carrefour, M. Villeroy aperçut soudain, dans une allée transversale, toute proche et gisant sur le flanc, contre le fossé, une voiture légère. A côté, un cheval à l'attache se régalaient d'herbe verte.

— Un accident ? interrogea M. Villeroy en donnant au chauffeur l'ordre de stopper.

— Il m'a semblé reconnaître le buggy et le cheval de M. de Ferlane, dit Lucile tandis qu'elle sautait de la voiture, suivie de son oncle. Mais..., s'exclama-t-elle aussitôt en se retournant, je ne me trompe pas, c'est M^{me} de Ferlane qui est assise là, contre un arbre... Mon Dieu, que s'est-il passé ?

— Rassurez-vous, Mademoiselle, fit la vieille dame qui avait reconnu les arrivants.

Et, hachant ses phrases :

— Rien de grave... bien que nous ayons versé... J'étais seule avec mon domestique. Il sait conduire. Mais ce cheval est nerveux. Les taons le torturaient... Il a fait un écart. La voiture a culbuté... Par miracle, nous nous sommes relevés indemnes. Mon domestique est parti chercher du secours pour me permettre de rentrer à *Beauvallon*.

Lucile, pourtant, s'était accroupie auprès de M^{me} de Ferlane et, voyant la pâleur de son visage, s'inquiétait des soins à lui donner. D'un geste vif, elle avait pris dans son sac à main un flacon de sels et le faisait respirer à la vieille dame. Puis elle avait dégrafé la jupe qui comprimait la taille, entr'ouvert le col montant du corsage et appuyé la nuque sur un des coussins tombés à terre. Elle procédait avec adresse, de manière délicate, et l'on voyait M^{me} de Ferlane reprendre peu à peu quelques couleurs.

— Grâce à votre gentillesse, Mademoiselle, me voilà beaucoup mieux, dit-elle au bout d'un instant, en posant sur Lucile un regard plein de gratitude.

— Mais vous ne pouvez rester là indéfiniment, observa M. Villeroy. Voulez-vous permettre, Madame, que nous vous déposions chez vous? Le roulement de ma voiture est assez doux et vous pourrez ainsi plus vite vous reposer.

La vieille châtelaine ayant accepté avec simplicité, on l'aide à monter dans l'auto et on l'étendit sur les coussins le plus douillettement possible. Lucile prit place à ses côtés, M. Villeroy monta près du chauffeur et, aussitôt, on se mit en marche.

Le soleil déclinait lentement et l'ombre, peu à peu, s'étendait sur la forêt. Bientôt ce fut la clairière, la vaste échancrure sur le ciel embrasé, l'horizon illimité des champs, des vignes. Et, tout à coup, à un tournant de route, s'élevant au sommet de sa colline, parmi un fouillis de verdure qu'irradiaient les derniers rayons du soleil, surgit la masse sombre du château de *Beauvallon*, flanqué de sa tour enguirlandée de lierre.

Dans l'automobile, M^{me} de Ferlane, bercée par la trépidation, somnolait. Penchée vers elle, Lucile veillait, attentive à soutenir les coussins sur lesquels reposait la tête de la vieille dame et à ramener sur ses jambes la couverture...

— Je n'ose vous retenir, il est déjà tard, disait peu de temps après M^{me} de Ferlane lorsque, l'ayant ramenée jusque dans son salon, M. Villeroy et Lucile voulurent prendre congé. Mon fils, pourtant, aurait été très heureux de vous remercier ce soir même et il ne tardera pas à rentrer.

— Excusez-nous, Madame, fit M. Villeroy. Il nous faut partir sans plus tarder. On s'inquiéterait à la *Beuvrette*...

— Alors, je vous dis : à demain, Monsieur, et à vous aussi, Mademoiselle, puisque nous aurons le plaisir de vous recevoir.

— Je ne sais si je pourrai me rendre à votre aimable invitation, Madame..., répondit Lucile avec gêne en mettant sa main dans celle que M^{me} de Ferlane lui tendait.

— Pourquoi donc? Votre maman est en bonne santé... Je n'admets alors aucune excuse, interrompit vivement la vieille dame. Et, retenant la main de la jeune fille dans la sienne, elle ajouta : — Je compte absolument sur M^{me} Nérel et sur vous comme sur toute votre famille.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls dans l'auto qui les ramenait en hâte vers la *Beuvrette*, M. Villeroy et Lucile restèrent un moment silencieux, absorbés, semblait-il, dans la contemplation du paysage. Les lignes de l'horizon s'estompaient dans la brume. Le ciel s'illuminait peu à peu, au couchant, de lueurs d'incendie. La nature se recueillait dans le silence et la paix du soir.

Cependant une commune pensée hantait l'esprit de l'oncle et de la nièce, une pensée à laquelle l'un et l'autre n'avaient guère envie de faire allusion. Cette hantise devenait plus forte à mesure que s'effaçait la distance qui sépare *Beuvallon* de la *Beuvrette*. Et Lucile, soudain, se décida à parler :

— Oncle Paul, que va dire tante Berthe?... Elle

désirait tant, pour satisfaire au caprice d'Huguette, que je n'aille pas demain à *Beauvallon*... Ne pourrait-on inventer un prétexte pour nous excuser, maman et moi?...

M. Villeroy tortilla sa barbe un moment avant de répondre. De toute évidence, il était partagé entre l'appréhension d'une nouvelle scène et le désir de ne pas éliminer injustement sa belle-sœur et sa nièce d'une invitation si courtoise.

— Que veux-tu... ma petite..., finit-il par dire, nous n'avons rien à nous reprocher, je pense... Si Huguette et sa mère ne sont pas contentes, ce sera tant pis... Il n'y a vraiment aucune raison valable, aucune, pour que vous vous absteniez de nous accompagner... Je n'aime pas, quant à moi, inventer des mensonges. On n'a rien à redouter, dans la vie, quand on a sa conscience pour soi.

Ce disant, il avait pris dans sa main la petite main de Lucile et il regardait la jeune fille, droit dans les yeux, avec un doux et bon sourire.

V

— Alors, Lucile, c'est décidé, tu nous quittes?

La jeune fille répondit avec émotion :

— Oui, nous partons demain dès la première heure. La malle est prête.

Alain soupira profondément. Une tristesse dont il n'essayait pas de se défendre s'emparait de lui, l'envahissait. Il était assis sur un banc du jardin, seul à côté de sa cousine. La nuit les enveloppait tous deux de sa grande ombre sereine. L'atmosphère était tiède, pleine d'odeurs suaves, le parc silencieux. Le clair de lune coulait à travers les branches d'un marronnier proche sur le gazon de la pelouse et plaquait sur la rivière une trainée d'argent. La nature semblait dormir sous le regard protecteur des astres.

Mais Alain et Lucile, préoccupés, n'étaient guère attentifs à la beauté nocturne.

— Cette décision est... irrévocable? demanda encore le jeune homme.

— Irrévocable. Mon oncle a tenté tout à l'heure une réconciliation. Ta mère se refuse à nous voir. Et Huguette, à la porte de laquelle je suis allée frapper, n'a pas voulu m'entendre. Tu le vois : il nous faut quitter *la Beauvrette*...

— J'ai du chagrin, dit-il seulement.

Elle répondit, sincère et triste :

— Moi aussi. Nos deux familles sont désunies. Nous ne nous verrons plus comme autrefois, Alain, maintenant. Et cette pensée me fait de la peine. Nous étions, toi et moi, si bons amis! Et j'aime tant mon oncle aussi. Il est si affectueux, si juste. Ah! la rancune de ma tante sera tenace, j'en ai peur. Longtemps, elle gardera le souvenir des paroles que maman — dans un sursaut de révolte — a osé lui dire. Puis, j'ai blessé Huguette. J'ai eu tort. On ne doit ni juger les autres, ni leur causer de la peine. Mais aussi, ajouta Lucile en manière d'excuse, pourquoi m'a-t-elle fait tant de mal?

Elle se tut. Un instant, ils restèrent silencieux. Ce qui s'était passé dans la soirée les obsédait : c'était au salon, après le repas, — un repas morne pendant lequel Huguette, d'humeur sombre, le regard mauvais, s'était repliée sur elle-même, semblable à une tigresse aux aguets, prête à bondir. Depuis la veille, d'ailleurs, depuis le retour tardif en automobile, dont M. Villeroy avait donné l'explication, ni M^r Villeroy, ni Huguette n'avaient adressé la parole à Lucile, sauf peut-être pendant les quelques instants que la famille avait passés à *Beauvallon*.

Comme Lucile avait souffert, pendant cette visite, de l'hostilité qu'elle devinait dans les yeux de sa cousine fixés sur elle! Rien de saillant ne s'était produit durant les trois heures presque tout entières employées, après le goûter, à connaître en détail le vieux château, à se promener dans les belles allées ombreuses du parc. On n'avait pas prié, ce jour-là, Lucile de chanter, mais il avait suffi que M^{me} de Ferlane lui renouvelât ses remerciements de la veille et que son fils lui adressât, à diverses

reprises, quelques paroles aimables, empreintes de sympathie, pour que le front de sa cousine, aussitôt, se rembrunit. Le retour avait été glacial.

Et soudain, dans la soirée, sans motif apparent, Huguette avait dirigé contre Lucile ses flèches acérées, perfides et remplies de venin.

Lucile avait senti tout de suite qu'elle aurait peine à maîtriser la révolte qui grondait en elle : Quoi ! on l'accusait, de nouveau, de rechercher les bonnes grâces de M^{me} de Ferlane, de susciter l'admiration de son fils par *ses allures*, de vouloir supplanter Huguette dans ce projet de mariage qui excitait si fort la convoitise de cette dernière... Elle avait parlé, elle s'était défendue avec toute l'énergie d'une conscience droite. Qu'avait-elle dit ? Elle ne savait au juste. Comme une houle longtemps endiguée qui déborde, les mots étaient montés de son cœur à ses lèvres. Si souvent elle avait été blessée, dans sa fierté, de la protection méprisante ou de la mesquine jalousie dont Huguette, tour à tour, faisait preuve à son égard... En vain, sa mère la suppliait-elle de se taire. En vain, M. Villeroy, Alain, la regardaient-ils avec une tristesse étonnée. Ne lisait-elle pas sur leurs visages également francs et bons une muette compréhension ? Elle s'était arrêtée, tout à coup, à bout de souffle. Et M^{me} Villeroy, alors, avait pris la parole : Huguette venait de dire la « vérité ». Qu'était Lucile, en réalité, sinon « une intrigante, doublée d'une révoltée, dont l'apparente modestie, la timidité, la douceur, le désintéressement même n'étaient que feinte, hypocrisie... »

Lucile s'était écroulée sur un siège en sanglotant. Tout près d'elle, son oncle, d'un geste doux, lui tapotait l'épaule. Un sourire se dessinait sur les lèvres d'Huguette. Alain mordillait sa moustache avec rage. M^{me} Nèrel, blanche, d'une pâleur de morte, avait essayé, sans parvenir à se faire entendre, d'interrompre sa sœur. Elle dut écouter jusqu'au bout les paroles insultantes, si douloureuses à son cœur maternel. Mais ensuite, elle s'était mise debout et, d'une voix émue autant qu'indignée, elle avait pris le parti de sa fille, déjouant les insinuations sournoises d'Huguette, se

révoltant — sans éclat comme sans faiblesse — contre les accusations de M^{me} Villeroy. Puis, de la même voix monotone, sans gestes, émouvante par sa sincérité. — toutes les humiliations subies, tous les sacrifices acceptés ayant surgi en cet instant du fond de sa mémoire — M^{me} Nérel avait déroulé le long tableau des souffrances consenties au cours de ces années de misère où elle avait dû, pour vivre, quêter l'aide matérielle de sa sœur et s'effacer dans son ombre.

Et lorsque, frappée du silence qui avait suivi, prête déjà à regretter ses paroles et à s'excuser comme à pardonner, elle s'était avancée vers M^{me} Villeroy, M^{me} Nérel avait vu celle-ci lui montrer la porte dans un geste sur lequel elle ne pouvait se méprendre. Les deux familles devaient se séparer et rien n'aurait pu faire revenir M^{me} Villeroy sur sa décision. Elle n'avait pas l'âme assez noble pour scruter les profondeurs de sa conscience et s'avouer à elle-même que les paroles sévères de M^{me} Nérel étaient motivées, que lorsqu'on fait le bien, on doit le faire selon les préceptes admirables de l'Évangile, sans ostentation, avec simplicité, avec tact, avec bonté, en souriant...

Dans le pare silencieux, le hululement d'un oiseau nocturne se fit entendre. Lucile tressaillit :

— Je suis impressionnable, ce soir, j'ai eu peur, dit-elle en esquissant un sourire. Pourtant, j'aime ce cri plaintif, ce chevrottement très doux qui s'élève dans la nuit... — Elle termina avec une nuance de regret : — Demain, à Paris, je ne l'entendrai plus — et s'absorba de nouveau dans sa rêverie.

Alain avait tourné la tête et regardait sa cousine. La clarté lunaire caressait ses cheveux, projetait une pâleur bleue sur l'ovale délicat de son visage, idéalisant sa jeunesse et sa beauté. Telle qu'elle lui apparaissait ainsi avec sa grâce virginale, la limpidité de ses yeux où se reflétait une âme candide, il songea qu'elle incarnait la vraie jeune fille, celle pour laquelle lui — déjà un peu sceptique et blasé sur la fausse candeur des jeunes filles côtoyées dans les salons — se sentirait capable d'amour, de confiance... Car Alain Villeroy,

sous des dehors légers, volontiers railleurs, était susceptible d'éprouver un sentiment profond.

Jamais encore, pourtant, il n'avait éprouvé ce sentiment qui le torturait à la pensée que, le lendemain, sa cousine ne serait plus là. Il lui semblait qu'un peu de lui-même allait partir avec elle. La jeune fille serait-elle devenue tout à coup indispensable à son existence?

— Lucile, murmura-t-il d'une voix étouffée, dis-moi que lorsque je viendrai frapper à votre porte, à Paris... bientôt... ton accueil sera le même qu'autrefois? Dis-moi que je te verrai encore... souvent... toujours?...

— Bien sûr, répondit-elle en tournant vers le jeune homme son regard clair. Mais... c'est tout naturel, pourquoi me demandes-tu cela? fit-elle, soudain gênée de sentir fixés sur les siens — ardents et troublés comme s'ils cachaient dans leur mystère un aveu d'amour — les yeux sombres de son cousin.

Il lut sur le visage de la jeune fille l'anxiété qui venait de naître en elle. Et, se ressaisissant, il reprit avec un sourire :

— Tu as été si intimement liée à notre existence, petite Luce, que je ne puis me faire à la pensée que je te verrai moins. Rappelle-toi : il n'y a pas un de mes plus chers souvenirs auquel tu ne sois mêlée...

— C'est vrai, fit-elle, rassurée. Nous sommes presque frère et sœur.

— Frère et sœur..., répéta-t-il tout bas.

— Mais oui, insista-t-elle avec gentillesse, je t'aime comme un frère, comme le grand frère que j'aurais voulu trouver en ce monde dès ma naissance...

— Tu as raison... nous sommes presque frère et sœur, reprit-il, ému. Quand tu es arrivée à Paris, tu avais deux ans à peine et moi, je portais, depuis longtemps déjà, un uniforme de collégien. Un jour on m'a mené vers toi : une toute petite fille... je te dédaignais un peu... Mais, lorsque j'ai vu ta jolie figure encadrée de boucles brunes, ta bouche mutine, tes yeux étonnés et ricurs, j'ai été conquis. Oh! tu t'es vite montrée tyrannique, comme une femme... Et j'étais, moi, docile à tes caprices...

C'était mon rôle... Que de jours de congé passés à m'occuper de toi!

— J'étais si fière de me promener en te tenant par la main dans les jardins du Luxembourg!

— Vers l'âge de cinq ans, ta petite silhouette s'est amincie dans une robe noire. Tu avais perdu ton père. Tu étais grave et tu pleurais souvent. Alors je te consolais de mon mieux.

— Tu as toujours été bon pour moi, Alain. Quand on me grondait, tu me défendais, et tu t'irritais contre les taquineries d'Huguette.

— Et les vacances? Te souviens-tu des vacances... de notre « Robinson » construit, là-bas, dans le bois? Huguette se jugeait trop grande pour s'amuser avec une petite fille comme toi. Moi, je redevenais enfant à ton contact. J'avais près de vingt ans, tu en avais dix à peine.

— Mais, une année — de cela j'ai gardé bonne mémoire — tu n'étais pas là aux vacances. Tu faisais ton service militaire et, cette année-là, les vacances me semblèrent moins gaies.

— Et je me souviens ensuite — oh! c'est mon plus vivant souvenir — du jour où je t'ai revue, après la guerre, à mon retour de Salonique. Je t'avais quittée fillette avec tes longs cheveux flottant sur tes épaules, tes jambes nues. Et tu m'es apparue, après trois ans de séparation, auréolée de ta natte sombre, avec un visage affiné, une grâce de jeune fille...

— Dame! J'avais quinze ans...

— Et tes yeux, ce jour-là, m'ont paru si bleus, si limpides, si apaisants, qu'ils m'ont fait oublier, en une seconde, tout ce que je venais d'endurer.

Ils se turent. Le silence de la nuit, un silence plein de mystère, plana de nouveau sur le parc. La lune versait toujours sa clarté calme et sereine sur les arbres, sur le gazon, sur la rivière. Des vapeurs, maintenant, s'élevaient de la surface liquide et s'étendaient sur les prés en bordure de l'eau, aériennes et légères comme des voiles de féerie. Était-ce aussi l'effet du clair de lune, de cette nuit troublante à la fois par la sérénité et le charme ensorceleur qui en émanaient? Un sentiment neuf,

imprécis, très doux et très impérieux tout ensemble, s'emparait de l'âme d'Alain et se fondait peu à peu avec sa tristesse. L'affection fraternelle qui l'avait rapproché jusqu'ici de sa cousine s'était-elle, sans qu'il en eût conscience, insensiblement modifiée? Il eut soudain l'impression qu'il l'aimait... d'amour. Déjà il sentait sur ses lèvres l'avenue prêt à jaillir et il lui semblait qu'une force étrangère toute-puissante le faisait se pencher vers elle...

Mais, de nouveau, elle lui apparut comme idéalisée, presque immatérielle sous les rayons de la lune. Une crainte, tout à coup, l'envahit : s'il allait, par des paroles trop ardentes, par un geste inaccoutumé, troubler cette âme pure et porter atteinte à leur tendre camaraderie? Elle était si jeune, avec sa fraîcheur de fleur à peine éclosée, son regard candide, son corps gracieux, et elle paraissait si peu songer à l'amour... « Plus tard... peut-être... », songea-t-il en étouffant un soupir.

Alors, ayant posé sa main qui tremblait un peu sur le bras de la jeune fille, il dit seulement :

— Petite Luce, il faut rentrer, c'est l'heure. Les lumières sont éteintes à la maison.

Tous deux, quittant le banc où ils étaient assis, gravirent lentement l'allée bordée d'héliotropes qui contournaient la pelouse et aboutissait au perron du château.

Alain se sentait le cœur lourd de choses inavouées et Lucile était toute mélancolique à l'idée qu'elle quitterait le lendemain — peut-être à tout jamais — ce beau parc peuplé de ses rêveries...

VI

Lucile habitait avec sa mère, à Paris, un appartement vicillot, à proximité de l'église Saint-Sulpice : quatre pièces petites, groupées autour d'une minuscule antichambre. La salle à manger avait ses portes ouvertes en permanence sur le salon, le même poêle chauffant les deux pièces. Elles étaient

garnies de meubles vieux, mais point anciens. Le canapé et les fauteuils capitonnés du salon avaient eu, cinquante ans plus tôt, leur élégance douillette. Il n'en restait plus que le témoignage suranné.

Ce salon, où les dames Nérel se tenaient habituellement, ne manquait pas, d'ailleurs, d'un certain charme intime. On n'y découvrait nul objet de grande valeur, mais les bibelots étaient choisis et dispersés avec goût. Un fort beau châle de cachemire, souvenir de l'aïeule défunte, était drapé au dos du piano droit; des broderies ocrées ou des tissus soyeux masquaient adroitement la flétrissure des fauteuils; une étoffe orientale aux chauds hariolages recouvrait le divan qui, le soir venu, servait de lit à Lucile. Quelques pochades ensoleillées, croquées par la jeune fille au cours des vacances, égayaient le papier terni des murs, parmi les portraits de famille. Le visage d'une jeune femme riait entre des boucles brunes, dans un cadre doré. Elle avait un buste fin, des épaules tombantes, une grâce aristocratique. M^{me} Nérel disait à ses amis : « C'est ma mère. » N'eût été la coiffure désuète, on aurait pu croire que c'était le portrait de Lucile, tant il y avait de ressemblance entre elle et son aïeule.

La jeune fille était occupée à peindre, un après-midi, dans ce petit salon qui était en même temps son studio et sa chambre à coucher, quand sa meilleure amie, Thérèse Lefortin, prévenue de son retour, vint sonner de bonne heure à la porte du petit logis.

Cette visite était ardemment attendue par Lucile. Après les événements pénibles qui avaient hâté son retour à Paris, elle éprouvait le besoin de s'épancher auprès d'une amie apte à la comprendre et à soutenir son courage. Thérèse était cette amie.

Elles s'étaient connues au cours de dessin où elles travaillaient sous la direction du même professeur. Une sympathie instinctive les avait, tout de suite, rapprochées. Et, quoique timides et réservées toutes deux, elles s'étaient liées peu à peu d'une profonde amitié. Leurs caractères, pourtant, non plus que leurs visages, ne se ressemblaient.

A la vivacité prime-sautière de Lucile, Thérèse

opposait sa grâce calme et réfléchie, presque grave. Elle était sensiblement plus âgée, d'ailleurs. Il y avait de la pâleur sur ses traits et comme une tristesse vague enclose dans ses yeux gris. De son enfance orpheline, Thérèse avait gardé une âme nostalgique, avide de tendresse. Lucile était sa seule amie véritable. Par contraste, peut-être, elle aimait sa franche gaieté, son exubérance de plante vivace, la volonté joyeuse qui commandait tous ses actes. Elle avait acquis sans effort sa confiance, elle exerçait sur elle une influence apaisante. Il semblait toujours à Lucile, lorsque Thérèse parlait, de sa voix pondérée, qu'une force se dégageait de cette voix, une force communicative qui pénétrait en elle et l'encourageait. Aussi, certaine de recueillir de ses confidences un conseil favorable, Lucile se laissait-elle aller volontiers à dire à son amie ses lutes, ses déboires ou ses tentatives.

Dès l'arrivée de Thérèse, et profitant de l'absence momentanée de M^{me} Nérel, elle s'était mise à lui conter, à mots discrets, les raisons qui avaient motivé leur départ de *la Beuvrette*. Un jour sombre régnait dans la pièce. La pluie crépitait sur les vitres. L'atmosphère ambiante semblait vouloir se mettre à l'unisson des propos attristés de la jeune fille.

— Pourtant, conclut-elle sur un ton plus joyeux, nous n'avons rien à nous reprocher en tout ceci. On nous a poussées à bout... Et la Providence semble bien m'avoir donné raison, car, depuis mon retour ici, tout me réussit étonnamment. Les commandes affluent. C'est à peine si je peux y suffire. J'étais revenue très anxieuse... Songe donc : en pleine « morte-saison »... Nul secours à espérer de ma tante... nous risquions de bien mauvaises heures... Pour moi, cela importait peu. Mais ma pauvre maman est si fragile... les tourments la minent...

— Ne pense plus à cela, interrompit Thérèse avec douceur. M^{me} Nérel est rassurée, puisque tes gains, maintenant, égalent, dépassent même les subsides qu'envoyait M^{me} Villeroy. Grâce à Dieu, tu jouis d'une belle santé. Le courage ne te manque pas. Peu à peu, tu te feras une situation. Tu verras alors quelle satisfaction sera ta récompense ! On est si

fort quand on se crée une vie libre par ses propres moyens. Et c'est très bon d'avoir, au fond de soi-même, conscience de sa valeur, de se dire, chaque soir, qu'on a accompli sa tâche, sans défaillance...

— Oh! toi! fit Lucile, sincère, tu es admirable : le grand pivot de ta vie est le travail. Pourtant, ajouta-t-elle en hésitant un peu, tu as vingt-six ans, tu es d'âge à songer au mariage... Ta situation de professeur de dessin, tes dons de peintre aussi — ne m'as-tu pas dit que tu espérais pouvoir faire bientôt une exposition de tes œuvres? — tout cela te permettrait, si tu le voulais, d'épouser un homme sérieux, intelligent, qui serait fier de s'unir à une femme telle que toi... Ne penses-tu donc jamais à te marier?

Le visage de M^{lle} Lefortin s'éclaira d'un sourire un peu mélancolique. Elle regarda son amie dans les yeux, avec curiosité.

— Pourquoi me demandes-tu cela? C'est sans doute que tu y songes toi-même?...

— Oh! non, interrompit vivement Lucile. En tout cas, pas d'une manière précise... Si j'y pense... quelquefois... c'est comme à une chose lointaine, un événement que j'entrevois comme possible, dans l'avenir... Mais je me dis que j'ai le temps...

— Bah! le temps... l'âge... qu'importe! Les unes se marient tôt, les autres tard... Cela dépend des personnes, des circonstances... Il est fort naturel que tu songes au mariage, puisque, comme tu me l'as dit tout à l'heure, on a déjà demandé ta main... Quant à moi, ajouta-t-elle avec un geste vague, moi... je n'ai aucune raison d'y songer, pour le moment du moins. Ma vie est réglée un peu comme celle d'une écolière. Au lieu d'apprendre, j'enseigne; au lieu d'être l'élève, je suis la maîtresse. C'est toute la différence. Quant au succès de ma peinture, il est bien aléatoire encore...

Ici, Thérèse s'arrêta un instant. Elle semblait hésiter à parler d'elle davantage, à dévoiler si peu que ce fût de sa personnalité. Puis, elle reprit sur un ton qui n'était pas exempt d'aupertume :

— Tu connais ma vie. Je n'ai pas été gâtée dans mon enfance. Si le hasard m'a un peu mieux servie

par la suite, je le dois, sans doute, pour une bonne part, à mon travail, à la persistance dans mes efforts, j'ai réussi à me faire une situation, il est vrai...

— Une situation indépendante! Je t'envie, Thérèse...

— Oh! indépendante... Il n'y a pas de mot plus inexact. On dépend toujours de quelqu'un, souvent de plusieurs, ou d'un tas de choses... Ne m'envie pas trop, Lucile. En somme... en somme, ma vie est morose et terne et... c'est moi qui t'envie de songer au mariage.

Ces derniers mots étaient en contradiction bien vive avec les paroles d'encouragement prononcées tout à l'heure. Lucile en fut frappée :

— C'est vrai, c'est vrai, Thérèse, ce que tu me dis là? s'écria-t-elle en saisissant les mains de son amie. Je ne te reconnais plus... Toi si vaillante... Toi qui mettais le travail au-dessus de tout dans la vie... Tu n'es donc pas heureuse?

— Heureuse..., répéta Thérèse en sourdine.

Elle parut lutter un instant contre des pensées qui assiégeaient son esprit en nuées adverses. Puis, se ressaisissant tout à coup et se contraignant à sourire :

— Écoute, Lucile, le travail est la plus belle chose qui soit au monde, parce que c'est de lui qu'on tire les satisfactions les plus saines et les plus pures. Mais il y a aussi le métier, l'ingrat métier, qui vous éceure souvent par sa monotonie, quand il ne vous met pas le cerveau à plat et les nerfs en déroute. A ces moments-là, l'être tout entier se révolte et volontiers l'on maudirait ce que l'on a tant adoré. Ce sont de mauvais moments. Quiconque exerce une profession les connaît. Et tu les connaîtras aussi, peut-être... Mais cela passe... c'est comme les tempêtes d'équinoxe : après l'ouragan, le soleil... D'ailleurs, j'ai tort de te dire ces choses. Je n'ai pas le droit de me plaindre. Tout va bien. Ne parlons plus de moi.

Son regard indécis alla se fixer sur de blancs chrysanthèmes qui penchaient leurs bouppes ébouriffées au bord d'un vase. Elle se leva, s'approcha des fleurs, les caressa du doigt.

— Ils sont beaux, n'est-ce pas? fit Lucile qui observait son amie, un peu étonnée de ses paroles inaccoutumées. C'est l'espèce que je préfère : des japonais.

— Oui, dit Thérèse, leurs pétales ont une grâce neigeuse échevelée qui me plaît aussi beaucoup.

— C'est mon cousin Alain qui nous les a apportés hier.

— Alain, répéta Thérèse.

Et, revenant s'asseoir près de son amie :

— Il a beaucoup de sympathie pour sa cousine Lucile, n'est-ce pas? dit-elle en la dévisageant.

— De la sympathie pour moi, Alain? Mais oui, naturellement. Sympathie réciproque, d'ailleurs. Nous nous entendons très bien.

— Voyons, n'est-ce pas un peu à cause de lui que tu as refusé le mariage qu'on t'offrait? Tu peux bien le dire à ta vieille amie Thérèse.

— Alain? Tu plaisantes!

— L'amour est, dit-on, si capricieux... Longtemps on est camarades, puis un jour, brusquement...

Elle n'acheva pas sa phrase. Lucile, à son tour, venait de quitter le divan et, s'étant approchée de la fenêtre, avait posé son front contre la vitre. La pluie tombait toujours. On percevait, mêlé aux vagues rumeurs du dehors, le bruit monotone des gouttes d'eau, sur le rebord métallique de la fenêtre. La jeune fille parut absorbée un instant dans la contemplation du ciel sombre. En réalité, la remarque de son amie venait de mettre soudain en elle une gêne inexplicquée. Depuis quelques jours la pensée de son cousin l'obsédait, Alain... La veille encore il était venu, comme il le faisait souvent depuis leur retour, sonner à la porte des dames Nérel. Il avait apporté une brassée de chrysanthèmes, choisis dans la serre parmi les plus beaux, et un panier où s'étalait, en grappes somptueuses, du raisin doré. Pourquoi, maintenant, lorsque M^{me} Nérel les laissait seuls, Alain ne trouvait-il presque rien à lui dire? Son regard s'obstinait, caressant et doux, sur Lucile, et ce regard troublait étrangement la jeune fille. N'était-il plus seulement, pour elle, le camarade, l'ami? En vain s'interrogeait-

elle... Aucune réponse ne venait la satisfaire. L'allusion de Thérèse avait fait surgir, à nouveau, la question, tenace, obsédante...

— Te voilà toute songeuse, fit M^{lle} Lefortin. Est-ce que, par hasard...

Lucile, répondant à sa propre pensée, dit à mi-voix :

— Non, non... je ne crois pas.

— Hum... tu n'as pas l'air bien sûre... Et, s'obstina Thérèse, ce jeune châtelain dont tu me faisais l'éloge dans tes lettres, et dont tu oubliais, volontairement peut-être, de me dire le nom?...

— Quelle drôle d'idée! s'exclama Lucile en se retournant soudain du côté de son amie. Pourquoi veux-tu absolument que je sois amoureuse? Rassure-toi, ajouta-t-elle en riant, ni Alain, ni M. de Ferlane...

— M. de Ferlane? Tu connais un M. de Ferlane?... fit Thérèse, sursautant tout à coup.

— Mais oui... M. Guy de Ferlane, pour être tout à fait précise. C'est ainsi que se nomme le beau châtelain, affirma Lucile en esquissant une révérence. Quelle étourderie de ma part de ne pas t'avoir dit son nom! Tu le connais aussi?

Une subite rougeur avait envahi les joues de Thérèse. Elle parut, un instant, hésiter sur sa réponse. Puis :

— Je le connais. C'est le fervent admirateur de ma vieille amie M^{me} de Luze et je l'ai rencontré souvent dans son salon.

Elle ajouta :

— Comment le trouves-tu?

— Mais... fort bien..., répondit Lucile qui n'avait pas remarqué le trouble soudain de son amie, et je crois que, moi-même, je ne lui suis pas antipathique. Mais, termina-t-elle avec une moue comique, rien à faire... Je n'avais pas voulu être indiscreète et te conter les ambitions de ma cousine. Puisque tu insistes... voici : Huguette rêve de se fiancer à M. de Ferlane et met tout en œuvre, aidée de tante Berthe, pour y parvenir. Ceci t'explique mieux les sentiments d'Huguette à notre égard...

— Je comprends, je comprends..., fit Thérèse.

En même temps son visage prit une expression énigmatique et elle soupira profondément, comme dominée par une contrariété soudaine. Lucile n'y prêta point attention.

Un silence suivit. Les deux amies réfléchissaient. Et leurs réflexions, pour n'être point tout à fait semblables, avaient pourtant, sans aucun doute, comme point de départ, cette commune pensée que la vie est parfois plus compliquée qu'on ne voudrait...

Thérèse s'efforçait de réagir contre l'obscurer jalousie qui venait de naître en elle et qui la faisait tout à coup souffrir. Car, ce qu'elle n'avait pas dit à Lucile, ce qu'un instinct bien féminin lui conseillait de tenir caché au plus profond d'elle-même, c'est qu'elle connaissait Guy de Ferlane plus qu'elle ne voulait l'avouer, qu'il était devenu peu à peu son ami et qu'elle avait bâti déjà, sur cette amitié, bien des rêves.

Ils s'étaient connus, en effet, chez M^{me} de Luze. Dès les premiers propos échangés, Guy avait éprouvé pour la jeune fille une vive sympathie. Il s'était senti attiré vers elle par ses manières douces, réservées, silencieuses. Le jeune homme avait vite deviné ce que ses yeux cachaient d'ardeur passionnée sous leur voile de mélancolie. Pour essayer de percer leur mystère, il avait eu, avec Thérèse, de longs entretiens qui lui avaient fait découvrir une intelligence d'exception, une fine nature d'artiste. De là était née leur amitié. Volontiers elle lui demandait conseil pour son art; elle faisait grand cas de ses jugements éclairés, et, à maintes reprises, il était venu dans son atelier. Son attitude toujours pleine de correction avait encouragé Thérèse à l'y recevoir; lui, paraissait, d'autre part, estimer à son prix la vie sérieuse et même un peu austère de la jeune fille.

De cette intimité pleine d'agrément, Guy de Ferlane ne songeait sans doute pas à tirer autre chose qu'un délicat plaisir de dilettante intellectuel. Il n'en avait pas été de même de Thérèse dont l'âme ardente, aux aspirations d'autant plus vives qu'elles étaient plus secrètes, ne pouvait pas répondre à demi à la sympathie qu'on lui témoignait. Incons-

ciemment avait germé en elle l'espoir qu'un jour cette sympathie se transformerait en un sentiment plus fort. Et, quoique sans se l'avouer, sans l'avouer aux autres surtout, même à sa meilleure amie, elle caressait doucement ce rêve, parfois...

La pendule résonna brusquement. Thérèse Lefortin se leva, comme mue par un ressort. L'heure était venue de se rendre à son cours de dessin. Elle mit son manteau, son chapeau, prit rendez-vous avec son amie pour un jour proche et, reconduite par elle jusqu'à la porte, disparut dans l'escalier.

Demeurée seule, Lucile se remit au travail. Ainsi qu'elle l'avait dit à Thérèse, elle suffisait à peine aux commandes qui lui étaient faites : peintures au pochoir sur bandes de raphia, colorations minutieuses de fleurs en coquillages, décoration de coussins ou de bibelots. Elle se prêtait avec une ardeur joyeuse à toutes les fantaisies en vogue. Souvent, même, un refrain emplissait la pièce tandis que la jeune fille se courbait sur sa tâche quotidienne.

Le buste penché sur la table, Lucile, maintenant, songeait à son amie. Pourquoi ces paroles d'amertume? D'ordinaire, l'enseignement du dessin auquel elle se consacrait toute paraissait être un dérivatif puisant à sa solitude. Elle acceptait bravement, avec une sérénité souriante, l'existence austère et laborieuse qui était sienne. Elle répétait volontiers à Lucile, de sa voix douce et légèrement voilée, — si persuasive — qu'il faut se suffire à soi-même, se libérer de toute faiblesse et que les satisfactions matérielles, les joies artistiques et intellectuelles peuvent combler tous les désirs du cœur... Comme le ton résolu de ces propos différait de la douloureuse amertume que Thérèse avait laissée apparaître tout à l'heure, lorsque, dans un moment d'abandon, elle avait livré le secret de son âme désolée de vivre sans espoir!

Un instant, le pinceau de Lucile resta immobile entre ses doigts. Puis, soudain, ayant jeté un regard autour d'elle, la jeune fille frissonna de se sentir seule dans la pièce silencieuse en cet après-midi pluvieux d'automne où le jour gris était si proche de la nuit.

Décidément, se dit-elle, la solitude est une mauvaise compagne et je comprends la tristesse qui envahit parfois, malgré elle, le cœur de ma grande amie... Mon oncle doit avoir raison. Sans doute un jour arrive-t-il fatalement où « l'on éprouve le besoin de se créer un foyer, quel qu'il soit, une famille... »

La porte donnant sur le vestibule s'ouvrit doucement. Tout à sa songerie, la jeune fille ne détourna pas la tête, pressentant, d'instinct, le retour de sa mère.

— C'est toi, maman? fit-elle distraitemment.

— C'est moi.

M^{me} Nérel n'était point seule. Son beau-frère, M. Villeroy, entraît derrière elle. Heureux de surprendre sa nièce en flagrant délit de distraction, il s'avança sur la pointe des pieds, posa sa main sur son épaule et, d'un ton d'amicale gronderie :

— C'est ainsi que l'on rêve au lieu de travailler, Mademoiselle?

La jeune fille sursauta :

— Oh! la bonne surprise! fit-elle. En même temps, elle se levait, renversait dans son empressement le tabouret sur lequel elle était juchée et se précipitait au cou de son oncle.

M^{me} Nérel avait suivi d'un regard attendri cette petite scène. Plusieurs fois, depuis que les deux femmes étaient parties de *la Beuvrette*, M. Villeroy lui avait écrit pour s'assurer que, grâce aux travaux de Lucile, elles parvenaient à se suffire sans être aidées comme par le passé. Et aujourd'hui, il leur faisait la bonne surprise de sa visite. Tout à l'heure, en le rencontrant dans l'escalier, la vieille dame n'avait pas dissimulé sa joie. La bonté de son beau-frère n'était pas illusoire. L'affection paternelle qu'il témoignait à Lucile depuis son enfance continuait de s'affirmer. Comme elle lui en était reconnaissante! « Au moins, se dit-elle, quoi qu'il m'arrive — car sa santé chancelante l'inquiétait chaque jour davantage — je n'ai plus à me tourmenter. Mon enfant trouvera toujours, auprès de son oncle, un conseil, une protection... »

Maintenant, M. Villeroy, assis sur le divan, entre

la mère et la fille, les interrogeait tour à tour avec une affectueuse sollicitude. Il disait aussi son regret de n'avoir pu venir plus tôt, retenu à la *Benyrette* par quelques travaux nécessaires à la propriété et dont il lui avait fallu surveiller l'exécution :

— Alain, affirma-t-il en souriant, se désintéresse de tout cela. Il ne m'est d'aucun secours. Seul, en ce moment, Paris l'attire. Il y vient fréquemment...

Lucile détourna la tête d'un mouvement involontaire, se sentant rougir sous le regard malicieux dont l'enveloppait M. Villeroy.

— Et... Berthe? M'en veut-elle toujours? interrogea timidement M^{me} Nérel, qui ne comprenait pas les rancunes tenaces.

— Tout s'arrangera, rassurez-vous, ma bonne Jeanne, fit M. Villeroy en se tournant du côté de sa belle-sœur et en prenant d'un geste amical sa main dans la sienne.

Il ajouta avec une pointe de mélancolie :

— Pour le moment, il n'est question à la maison que du projet de mariage entre Huguette et M. de Ferlane. Ma femme et ma fille ne pensent qu'à cela.

— Ce projet semble-t-il en bonne voie? demanda encore M^{me} Nérel.

— A vrai dire, je ne sais trop... M^{me} de Ferlane paraît répondre avec empressement aux avances de ma femme. Mais... cela ne suffit pas. Son fils reste si... réservé en présence d'Huguette que je ne saurais, franchement, me faire une opinion!...

— Je vais préparer le thé, murmura Lucile à l'oreille de sa mère tandis que la vieille dame continuait de causer avec M. Villeroy.

Tout en parlant, celui-ci observait M^{me} Nérel avec attention. Était-ce le triste jour finissant qui jetait ainsi de l'ombre sur son visage? Les yeux étaient cernés et caves, le nez se pinçait. Sur les joues amaigries s'étendait une pâleur terreuse. Comme elle avait changé en l'espace de quelques semaines! On devinait, sous la robe noire, le corps osseux. Les mains fuselées, couleur de cire, étaient si transparentes qu'on voyait courir, sous la peau nue, le réseau bleu des veines...

— Vous ne me dissimulez vraiment aucun souci,

Jeanne? interrogea M. Villeroy, maîtrisant à grand-peine l'émotion qui venait de s'emparer de lui.

— Aucun, non, Paul, affirma M^{me} Nérel. Lucile est le soutien et la joie de mes vieilles années. Elle suffit à tout, assure notre existence, s'occupe de notre intérieur, de notre modeste cuisine. Tout cela, elle le fait simplement, avec du rire dans ses yeux bleus, une chanson aux lèvres. Le présent m'est doux... — Elle écrasa brusquement une larme sur sa joue pâle : — Paul, ajouta-t-elle, laissant deviner, malgré elle, son tourment intérieur, elle vous aime tendrement. Ne l'abandonnez pas, si je venais à disparaître.

— Pourquoi me dire semblable chose? Vous ne vous sentez pas... souffrante? interrogea anxieusement M. Villeroy.

Mais Lucile venait d'entrer dans la salle à manger. On la voyait s'affairer autour de la table, gracieuse, souriante :

— Il ne faut pas troubler avant l'heure cette jeune insouciance, fit M^{me} Nérel à voix basse, en la désignant du doigt. Elle ajouta, s'adressant à sa fille :

— C'est prêt, ma chérie?

— Oui, oui, vous pouvez venir. La dinette est servie, répondit gaiement Lucile.

M. Villeroy hésita une seconde avant de se lever, comme accablé soudain par de lourds pressentiments :

— Allons, Paul, fit M^{me} Nérel sur un ton de reproche en l'entraînant doucement vers la salle à manger...

Lucile ne put reprendre son travail que le soir, à la veillée. Son oncle s'était attardé assez longtemps et il avait fallu que la jeune fille s'occupât des humbles travaux du ménage.

Après le dîner, elle avait insisté pour que sa mère allât, sans l'attendre, prendre du repos. L'air de lassitude répandu sur ses traits ne lui avait pas échappé.

— Va, maman, va dormir, lui dit-elle. Moi, j'ai à travailler encore un peu. Il me faut livrer ces ouvrages au plus tôt.

M^{me} Nérel ne se fit pas prier. Elle se sentait mal à son aise : une étrange faiblesse l'envahissait, ses membres étaient courbaturés et, par instants, elle frissonnait. De peur d'impressionner sa fille, elle n'osait se plaindre, cherchant au contraire à réagir en silence, à se rassurer elle-même : « J'ai marché aujourd'hui plus que de coutume, se disait-elle ; l'air était tout imprégné d'humidité froide : le repos, la chaleur vont me remettre. »

Tandis que la vieille dame cherchait vainement, dans son lit, un peu de bien-être, Lucile achevait de vaquer aux soins du ménage. Et l'heure était déjà tardive lorsqu'elle se dirigea vers sa table de travail.

La lumière de la lampe que la jeune fille venait d'allumer dans le salon éclaira soudain, placée bien en évidence, une enveloppe toute blanche. Intriguée, la jeune fille la prit, la retourna en tous sens d'un geste machinal, la souleva, l'ouvrit : une feuille de papier sur laquelle M. Villeroy avait simplement écrit : « Pour ma chère petite nièce » entourait un billet de cinq cents francs.

La joie de Lucile fut si vive qu'il lui vint immédiatement à la pensée de la faire partager à sa mère. Peut-être celle-ci, sujette à de fréquentes insomnies, ne dormait-elle pas encore ? Comme elle serait touchée, elle aussi, de cet acte généreux et de la délicatesse que M. Villeroy avait mise à l'accomplir !

— Lucile, articula faiblement M^{me} Nérel, lorsque celle-ci eut entr'ouvert la porte de sa chambre, je suis malade, j'ai si froid...

La joie de la jeune fille s'évanouit tout à coup. Une seconde, elle resta immobile sur le seuil de la pièce, sentant confusément une menace mystérieuse planer au dessus d'elle. Faisant appel à toute son énergie, elle s'efforça de combattre son angoisse et s'approcha du lit de sa mère. Secouée par un violent accès de fièvre, la pauvre femme grelottait sous les couvertures ; ses dents s'entre-choquaient avec un bruit macabre ; sa main, qui pendait hors des draps, était couverte d'une sueur glacée.

— Maman..., implora Lucile, ne réussissant pas à dissimuler son émoi.

— Ce n'est rien..., ma chérie..., murmura la vieille

dame à mots entrecoupés, n'aie pas peur... j'ai dû prendre froid...

La jeune fille fit un suprême effort pour se ressaisir :

— Je vais courir chercher un docteur, dit-elle d'une voix plus ferme.

— Non..., murmura encore M^{me} Nérel, demain... Il faut... avant tout... tâcher de me réchauffer...

Lucile comprit alors en quel sens il fallait agir. Avec une adresse et une intuition toutes féminines, elle fit ce que d'autres, plus expérimentées, eussent fait à sa place, prodiguant les boissons chaudes, enveloppant de tiédeur le corps secoué de frissons. En même temps, elle sentait renaître son courage, comme renaît celui du soldat dans l'action. Elle se disait qu'à force de soins, elle viendrait bien à bout de ce malaise. Il ne lui fallut pourtant pas moins de deux grandes heures pour ramener le calme et la chaleur en ce corps refroidi, usé et fatigué. La vieille dame finit par s'assoupir.

Alors, Lucile s'éroula dans un fauteuil. Jamais ses forces n'avaient été mises à pareille épreuve. Il lui arrivait, certes, fréquemment, de donner des soins à sa mère. Nulle crise encore ne lui avait valu pareille émotion. Ses nerfs venaient de subir un si rude assaut qu'elle se mit à pleurer. Des larmes pressées coulèrent le long de ses joues. Elle sentait qu'une heure grave pouvait sonner pour elle qui la plongerait à son tour dans l'isolement et la tristesse. Les années radieuses de sa jeunesse lui semblaient s'évanouir dans une brume opaque; le présent lui apparaissait hostile et redoutable; elle n'osait songer à l'avenir. Dans le silence oppressant de la nuit que troublaient seuls la respiration hâlante de la malade, le tic tac d'une pendule, le bruit persistant de la pluie, elle s'abandonnait à son désespoir.

Peu à peu, cependant, le chagrin de la jeune fille s'atténua; ses pensées se firent moins précises; son esprit s'engourdit dans une douloureuse somnolence. Un instant encore, des rêves sombres la frôlèrent, cauchemars ou réalités, elle ne savait. Vaincue par la fatigue, Lucile s'était endormie.

VII

Le docteur, un médecin de quartier à cheveux blancs, appelé le lendemain, ne voulut pas se prononcer de manière précise :

— C'est probablement de la grippe, dit-il en se grattant le front, à Lucile qui l'interrogeait d'une voix anxieuse, après sa visite.

— Mais... ce n'est pas... grave?

Le vieil homme endossait dans l'antichambre son pardessus. Il regarda la jeune fille à travers ses lunettes, vit deux prunelles humides attachées sur lui, implorantes.

— Je ne crois pas, mon enfant, affirma-t-il, bonhomme. Pourtant, beaucoup de prudence est nécessaire. Votre maman n'est plus jeune et sa santé me paraît assez ébranlée...

Il se gratta le front de nouveau, puis :

— Dites-moi, vous vivez seule avec votre mère? Oui... et vous n'avez, dans votre famille, personne qui puisse venir près de vous?

— Ma famille est absente, répondit simplement Lucile.

Il esquissa un geste vague et conclut d'un ton paternel :

— Allons, petite, ne vous tourmentez pas. Suivez minutieusement mes prescriptions, tout ira bien. Je reviendrai demain.

Quelques jours s'écoulèrent. A la phase fort inquiétante du début, succéda un état moins aigu, moins fébrile, mais la respiration devint laborieuse.

Abattue par une petite fièvre persistante, les yeux brillants, les mains sèches et chaudes, M^{me} Nérel restait prostrée dans son lit, comme absente.

Lorsque Lucile interrogeait le docteur sur la nature ou la durée possible de la maladie, il répondait en hésitant :

— Je ne sais... je ne sais... Il faut surveiller les poumons... D'ici peu, nous serons fixés.

Ces paroles n'étaient pas rassurantes. Elles permettaient, toutefois, de ne pas désespérer non plus, et la jeune fille fit appel à toute son énergie pour dominer son angoisse.

Tout le jour, elle trouvait la force de sourire auprès du lit de sa mère. Ne fallait-il pas écarter de l'esprit de la pauvre femme tous motifs d'inquiétude, aux rares moments où elle paraissait sortir de l'état demi-inconscient où elle était plongée?

Thérèse, avertie par Lucile dès le début de la maladie, passait auprès des deux femmes tous les instants de liberté que lui laissaient ses cours de dessin. Elle soutenait le courage de son amie et ne manquait pas une occasion de lui rendre service. Parfois, même, elle s'installait à ses côtés devant la table où s'accumulaient les travaux inachevés et l'aidait à venir à bout de sa tâche en même temps qu'elle la reconfortait par sa présence et ses conseils.

— Tu devrais, lui dit-elle un après-midi, frappée de la pâleur de la malade, prévenir M. Villeroy. Il te faudrait quelqu'un, en ce moment, pour t'aider à soigner ta mère.

Lucile secoua la tête :

— Non, fit-elle d'un ton décidé, ma tante aurait certainement connaissance de ma lettre et croirait peut-être que je veux implorer sa pitié. Qui sait si elle ne dirait pas encore que je joue la comédie... Alain viendra, sans doute, un de ces jours. Il préviendra mon oncle.

Pourtant, la jeune fille n'était pas sans angoisses et le soir les augmentait encore. Lorsqu'elle se retrouvait seule dans l'appartement silencieux, les bruits du dehors s'étant apaisés, elle se sentait submergée sous les sombres pensées comme sous un flot débordant. Elle croyait sentir rôder autour d'elle une présence mystérieuse et redoutable. Elle avait beau implorer le Ciel, se confier à la Providence, les idées noires l'assaillaient en foule et ne lui laissaient de repos que lorsque, accablée de lassitude, elle s'endormait d'un lourd sommeil.

Malgré l'aide et les encouragements de son amie, ses travaux de peinture se ressentaient de l'épreuve qui lui était imposée. Elle y revenait pourtant,

chaque fois que cela lui était possible, avec obstination. En ces heures de difficultés matérielles autant que de peine morale, n'était-ce pas là, pour elle, une impérieuse nécessité? Où trouver les ressources indispensables si le produit de ces travaux venait à lui manquer? Ce terrible souci l'obsédait sans arrêt. Les frais d'existence quotidienne s'augmentaient des dépenses de pharmacie, auxquelles viendrait s'ajouter bientôt, sans doute, la note du docteur. Comment y suffire? Et Lucile se rendait compte avec terreur qu'en regard du chiffre croissant des débours, le chiffre de ses gains diminuait presque d'autant. Comment résoudre cet effrayant problème? Travailler davantage? Certes elle l'eût voulu. Mais il est des limites aux plus belles énergies...

Aux instants de plus grande défaillance, la pensée lui venait d'écrire à son oncle. De ce côté, le secours viendrait, elle n'en doutait pas. Mais, puisque Alain, par une fâcheuse coïncidence, se faisait attendre, seule une lettre pouvait être sa messagère auprès de M. Villeroy. Or, si souvent elle avait vu, à la *Benurette*, sa tante s'emparer du courrier et le décacheter! Avec quelle hâte curieuse elle parcourrait la lettre dans laquelle la jeune fille exhalerait le secret de ses angoisses. Sans doute, M^{me} Villeroy éprouverait quelque peine de savoir sa sœur aux prises avec la maladie, mais de quel sourire d'inconsciente satisfaction aussi n'accueillerait-elle pas l'aveu du désarroi de Lucile! Celle-ci ne s'était-elle pas crue assez forte pour lutter, seule, contre les exigences de la vie? N'avait-elle pas fièrement affirmé sa confiance en elle-même? Elle avait compté sans la destinée qui se rit de nos prétentions, nous tient dans sa main puissante et se joue de nous avec indifférence. Allait-il falloir, maintenant, abaisser son orgueil, faire appel à la générosité de la riche parente si imprudemment dédaignée?

La jeune fille ne pouvait se résoudre à cette humiliation. A maintes reprises déjà, elle avait saisi la plume pour écrire, se répétant qu'il n'y avait là nul déshonneur, qu'elle avait eu tort de se montrer présomptueuse, que sa tante, après tout, lui saurait gré de la voir revenir à elle dans une attitude im-

plorante, et qu'il fallait savoir parfois, en bonne chrétienne, mettre sous les pieds son orgueil. Mais chaque fois elle avait rejeté la plume et repris ses pinceaux, murmurant : « J'écrirai demain. »

Un matin, par bonheur, à son réveil, M^{me} Nérel crut ressentir un bien-être inaccoutumé. Elle le dit à Lucile qui, doucement, s'approchait du lit après avoir écarté les rideaux de reps rouge fermés pour la nuit. Puis, l'ayant attirée contre sa poitrine :

— Pauvre petite, ajouta-t-elle tristement, comme tu as dû être malheureuse !

La jeune fille se pencha sur le corps de sa mère, l'enlaçant à travers les couvertures. Elles restèrent ainsi, quelques minutes, toutes proches l'une de l'autre, silencieuses. Soudain, Lucile se redressa et son regard enveloppa le visage maternel. Il reposait sur l'oreiller, exsangue, auréolé de ses cheveux blancs, affiné par la maladie, mais les yeux, au fond des orbites profondément creusées, l'éclairaient d'un sourire si tendre que la jeune fille en fut toute pénétrée.

— Qu'importe, maman, dit-elle, puisque je lis la guérison dans tes yeux.

Elle embrassa la vieille dame une fois encore, puis s'éloigna, soucieuse de ne pas la fatiguer.

Il lui sembla, ce matin-là, que tout, autour d'elle, prenait un air de fête. Le pâle soleil d'arrière-saison mettait des lueurs sur les vieux meubles. Par la fenêtre entr'ouverte, on voyait des nuages légers, aériens, flotter dans le ciel laiteux, couleur d'opale. Des oiseaux pépiaient sur un balcon, en quête de miettes de pain; deux pigeons roucoulaient au bord d'une gouttière; les cris des marchands ambulants montaient de la rue, sonores et gais.

Lucile rangeait toutes choses avec une ardeur minutieuse, s'attardait, de temps à autre, à respirer d'odorantes violettes apportées la veille par Thérèse, s'intéressait à une revue d'art encore sous sa bande et qu'elle s'impatientait de ne pouvoir parcourir. Elle retrouvait, jusque dans les plus infimes occupations, cette joie de vivre qui, aux jours heureux, émanait d'elle, débordante.

Peu après son repas de midi, qu'elle avalait en quelques bouchées, son amie Thérèse arriva.

— Eh bien, comment va ta maman ?

— Beaucoup mieux, beaucoup mieux... Si tu savais comme je suis heureuse !

M^{lle} Lefortin examina la malade. Elle paraissait calme et son regard avait conservé la même douceur lucide. Mais la respiration était toujours difficile. Elle tendit avec effort sa main décharnée dont les longs doigts pâles semblaient des doigts de morte.

— Ça va mieux, fit-elle en s'efforçant de sourire.

Thérèse eut l'impression que ce mieux était trompeur, mais elle se garda d'en laisser rien voir. Elle s'assit près du lit et prononça de banales paroles de réconfort. Lucile l'imita. Toutes deux bavardèrent assez longtemps. M^{lle} Lefortin s'appliquait à baisser le ton pour ne pas fatiguer la malade.

— Tu devrais sortir, dit soudain celle-ci, s'adressant à sa fille. Va prendre l'air, puisqu'il fait beau. Tu en as besoin. Thérèse me tiendra compagnie jusqu'à ton retour. N'est-ce pas, Thérèse ?

— Mais certainement... Ta mère a raison, Lucile. Va respirer au dehors. Il fait très doux... Et puis, ajouta-t-elle à mi-voix, il serait sage, je crois, de livrer sans plus attendre les quelques ouvrages que tu as pu achever...

Lucile céda sans difficulté. Deux minutes plus tard, elle s'étonnait presque de se retrouver, apaisée, l'esprit délivré en partie de son cauchemar quotidien, dans les rues du quartier Saint-Sulpice qu'elle parcourait les jours précédents avec une hâte enfiévrée.

Elle les connaissait depuis son enfance, ces rues calmes, vieillottes, un peu provinciales. Pourtant, elle leur découvrait, en cet après-midi de novembre, exceptionnellement tiède et serein, un charme inusité. Toutes ces vitrines, emplies pour la plupart d'objets de piété, lui étaient familières. Ces hautes maisons, ces portes cochères beantes, toutes ces façades de pierre grise derrière lesquelles se cache tant de mystère, elle les avait côtoyées si souvent qu'elles lui semblaient presque des amies...

Elle allait, se remémorant les heures sombres qu'elle venait de vivre et qui ne tarderaient pas à s'effacer. N'avait-elle pas toutes raisons d'espérer ?

Des passants admiraient la jeune fille, la trouvant séduisante dans sa mise simple, avec son allure aisée et gracieuse, son visage mutin que rosissait l'air léger.

Elle traversa la place Saint-Germain-des-Prés, jeta un regard vers l'antique église qui dresse sur le ciel parisien son clocher villageois et descendit la rue Bonaparte jusqu'au quai. Un instant, elle s'attarda à contempler la Seine dont l'eau s'engouffrait sous les arches du pont en masse épaisse et lourde. Volontiers elle eût aimé la flânerie. Mais ses loisirs, hélas ! étaient si rares !... Et soudain, comme si une voix impérieuse la rappelait à l'ordre, elle se hâta de pénétrer dans un immeuble voisin.

Au deuxième étage de cette maison dont elle venait de gravir le large escalier de pierre, Lucile s'arrêta. Son cœur battait toujours un peu plus vite avant de sonner à cette porte.

C'est là que siégeait l'Œuvre de l'*Aide féminine*, pareille à tant d'autres Œuvres et dont le nom indiquait assez qu'elle avait pour but d'aider, comme on dit, « à joindre les deux bouts » les femmes dans le besoin.

Pas plus ici que dans les Œuvres similaires, les adhérentes n'étaient recrutées au petit bonheur. Il fallait, pour pouvoir bénéficier de ses avantages, montrer patte blanche, c'est-à-dire être sérieusement recommandée par l'une des dames patronnesses. L'Œuvre entendait ainsi n'« aider » qu'à bon escient. Scrupule des plus louable en soi, mais qui n'établit pas toujours, hélas ! une sélection au profit des plus méritantes.

S'il n'est pas niable, d'autre part, que la charité, tout comme la politique, réserve à quelques-uns ses privilèges, on doit reconnaître aussi qu'elle atteint souvent son but. C'était le cas pour Lucile qui se trouvait recommandée à l'*Aide féminine* par sa vice-présidente et comptait parmi les adhérentes les plus favorisées. Pour elle, les commandes étaient nombreuses et continues, commandes de petits travaux de peinture ou de décoration, la plupart du temps. On appréciait les qualités d'adresse et de goût dont elle faisait preuve dans leur exécution,

comme on appréciait sa ponctualité habituelle à s'acquitter de ces travaux.

D'ordinaire, une employée affable — une dame âgée, « comme il faut », qui avait pour mission de recevoir les visiteurs ou les adeptes de l'Œuvre — l'accueillait avec amabilité lorsqu'elle venait déposer ses ouvrages. Lucile ne pouvait se défendre, néanmoins, d'un sentiment complexe, chaque fois qu'en échange on lui remettait la somme convenue pour son travail. A sa joie véritable d'avoir gagné un peu d'argent s'opposait la contrariété de recevoir ce salaire. Parfois, des personnes élégantes — hommes ou femmes — celles-là même qui venaient faire emplette de quelques objets, soucieuses d'encourager l'Œuvre, se trouvaient par hasard dans la salle et la dévisageaient, avec la curiosité banale des gens du monde. Cette curiosité, dans ce lieu, agissait sur elle comme l'eût fait une pointe de raillerie et la mettait au supplice. Jamais on n'est plus susceptible et fier que dans l'extrême jeunesse, jamais on ne s'effraye autant du ridicule, et c'est peut-être ce qui explique le mieux tout ce que renferme ce mot : timidité. Ce jour-là, ce sentiment habituel mêlé de gêne se compliquait d'une certaine appréhension. Elle savait qu'on attendait la livraison de ses ouvrages, destinés à une vente de charité toute proche, et elle craignait qu'on ne fût mécontent du retard qu'elle mettait à les achever...

Cette appréhension s'accentua lorsque, s'étant avancée vers l'extrémité de la grande pièce, elle découvrit, assise devant la petite table-bureau où se trouvait la préposée habituelle, une figure inconnue, une figure de femme sans âge défini, plutôt laide qu'agréable, avec des cheveux tirés en arrière, des pommettes saillantes, revêche et sans grâce, pour laquelle, tout de suite, elle éprouva de l'antipathie.

— M^{lle} Nérel, parfaitement, dit cette personne en consultant un registre, lorsque Lucile se fut nommée. Vous demandez M^{me} Noiron? Elle est absente et je la remplace momentanément. Je suis M^{lle} Lévêque. Vous êtes inscrite, je vois, pour une longue liste de travaux destinés à la prochaine vente de charité.

— Je vous apporte ceux que j'ai pu terminer, interrompit timidement Lucile, soucieuse d'en finir au plus vite, car elle venait d'entendre, derrière elle, des pas indiquant des visiteurs. Ma mère vient d'être très malade.

— Voyons, notre vente a lieu... lundi, reprit M^{lle} Lévêque en se penchant de nouveau vers le registre placé sous ses yeux.

— Lundi? s'effara Lucile. Lundi prochain?...

— Mais... oui, Mademoiselle. Or, nous sommes aujourd'hui vendredi. Il me faut la livraison totale demain.

— Cela m'est impossible..., balbutia la jeune fille. Je ne pourrais y arriver, même en veillant toute la nuit.

— Il ne peut être question d'impossibilité, reprit durement M^{lle} Lévêque.

— Ma mère a été très malade, supplia Lucile. Je n'ai pu travailler... Vous voudrez bien m'excuser auprès de la directrice de l'Œuvre...

— Savez-vous, Mademoiselle, affirma l'employée en élevant la voix et sans se laisser fléchir par le désarroi qui se lisait sur le visage expressif de Lucile, que nous rayons impitoyablement de la liste de nos protégées les personnes qui n'ont pu faire face, pour une raison ou pour une autre, à leurs engagements? Nous en avons reçu l'ordre formel. Ah! conclut-elle, méprisante, s'il fallait se soucier des raisons bonnes ou mauvaises que chacune invoque en ce cas!...

— L'ardon, pouvez-vous m'expliquer ce dont il s'agit? interrompit à ce moment, toute proche derrière Lucile, une voix féminine, s'adressant à l'employée dont les joues couperosées s'avivèrent subitement jusqu'à l'incarnat.

Lucile sursauta, mais n'osa se retourner. Cette voix ne lui était pas inconnue. Ses souvenirs se précisèrent; non, elle ne se trompait pas: ce timbre doux, plein d'aménité... mais c'était celui de M^{me} de Ferlane...

Le cœur de la jeune fille se mit à battre avec violence. Comme elle aurait voulu fuir, se résorber tout entière dans l'ombre où elle se dissimulait un

peu, afin d'échapper à cette enquête. Tous les soucis matériels dont, par un sentiment d'orgueil, elle gardait le secret avec une pudeur farouche, allaient être divulgués devant M^{me} de Ferlane, l'amie de M^{me} Villeroy, celle dont le fils épouserait Huguette, sans doute, et qui, plus tard, lui ferait avec elle l'aumône de sa pitié dédaigneuse...

Vainement Lucile essayait de dissimuler ses traits sous le feutre protecteur de son chapeau. Déjà M^{me} de Ferlane s'était approchée d'elle :

— Oh ! c'est vous, mademoiselle Nérel, dit-elle en tendant la main à la jeune fille d'un geste spontané. J'ai si mauvaise vue... je ne vous avais pas reconnue...

Et, se tournant aussitôt vers l'employée :

— Je fais mon affaire de tout ceci, ajouta-t-elle d'un ton de douce autorité. Veuillez laisser inscrites au nom de M^{lle} Nérel toutes les commandes précédentes en biffant seulement la date de leur livraison.

Lucile s'efforça de prendre une contenance, de remercier la vieille châtelaine ainsi qu'il convenait. Mais les mots s'arrêtaient au bord de ses lèvres...

M^{me} de Ferlane, avec beaucoup de tact, comprit la gêne de la jeune fille. Alors, d'un ton bienveillant et détaché, elle s'enquit de la santé de M^{me} Nérel, des inquiétudes qui en résultaient pour Lucile et s'offrit à rendre service aux deux femmes si cela lui était possible :

— Oh ! mais, ajouta-t-elle, je suis sûre que votre mère doit être bien soignée. Je ne puis oublier la gentillesse avec laquelle vous m'avez tirée d'embarras, cet été, dans la forêt de Russy. Je serais trop heureuse si l'occasion m'était donnée de pouvoir vous être utile à mon tour.

Peu à peu, cependant, la jeune fille reprenait possession d'elle-même, conquise par la franche simplicité de M^{me} de Ferlane. Retrouvant à peu près son aisance coutumière, elle sut exprimer, tant bien que mal, sa gratitude. « Cette jeune fille paraît vraiment charmante, songeait en même temps la vieille dame. Je ne puis croire qu'elle ait, en réalité, les sentiments que veulent bien lui prêter les dames Villeroy. » Car celles-ci avaient naturellement ex-

pliqué à leur manière le brusque départ de leurs parentes et il va sans dire que Lucile, dans la scène imaginée à son intention, ne remplissait pas le beau rôle. Mais ces médisances étaient allées à l'encontre du but qu'on se proposait. Elles n'avaient fait qu'accroître la sympathie de M. de Ferlane pour la jeune fille, sans diminuer celle que lui avait vouée la vieille dame, à la suite de son accident de voiture.

— Je ne veux pas vous retenir davantage, fit M^{me} de Ferlane aimablement en lui tendant la main. Vous devez avoir hâte de retourner auprès de votre chère maman. Veuillez me rappeler à son souvenir... Et ne vous inquiétez de rien en ce qui concerne votre collaboration à notre Œuvre. Tout ira pour le mieux... Je suis charmée du hasard qui m'a mise sur votre chemin et j'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir bientôt.

Elles se séparèrent. Lucile se retrouva seule sur le quai, tout émue de la rencontre qui lui valait à la fois un bonheur et une contrariété. Un bonheur, car l'intervention de M^{me} de Ferlane lui avait été précieuse et le serait davantage encore, peut-être, par la suite. Mais quel ennui que ce fût elle, précisément, — elle, l'amie de sa tante et la mère de Guy — à qui Lucile, désormais, serait redevable de cette faveur.

Le crépuscule descendait, mélancolique et doux. Des lumières brillaient déjà aux vitrines des magasins ou des boutiques; des flammes s'allumaient aux réverbères. La jeune fille hâta le pas.

Sa contrariété persistait, à mesure que se prolongeait sa réflexion. Elle se rendait bien compte de la piqure que venait de subir son amour-propre et elle s'en voulait en même temps d'y être sensible. Elle se morigénait : « Qu'y a-t-il donc là, après tout, qui me soit à ce point désagréable?... M^{me} de Ferlane et son fils connaissent bien notre situation... et il n'y a nul déshonneur, je pense, à gagner sa vie honnêtement, quand on n'a pas de fortune... » A cela, une voix secrète répondait : « On dira de toi, Lucile : « Cette jeune fille a bien de la vertu... Elle passe ses jours et ses nuits à travailler pour subvenir à ses besoins et soigner sa mère malade... » On

dira cela du bout des lèvres, avec gravité, mais on éprouvera pour toi plus de pitié que d'admiration, peut-être même un vague mépris. On ajoutera : « Pauvre petite !... »

La jeune fille eut un geste rageur : « Je ne veux pas de leur pitié ! » murmura-t-elle. Mais elle se souvint presque aussitôt que sa mère, à diverses reprises, l'avait mise en garde contre l'orgueil en lui montrant les joies moralisatrices de l'humilité. « Pauvre maman », fit-elle. Et sa pensée se reporta au chevet de la malade. Une inquiétude, tout à coup, traversa son esprit : « Si j'allais la trouver moins bien !... »

Elle se hâta davantage, courut presque vers leur logis.

VIII

M^{me} de Ferlane ne s'attardait pas volontiers au dehors après le crépuscule. Comme la plupart des vieilles dames, elle n'aimait ni la solitude, ni l'obscurité et elle redoutait de se trouver seule, aux heures nocturnes, dans les rues désertes de son quartier. Aussi se hâtait-elle, en la mauvaise saison, sa promenade ou ses visites quotidiennes terminées, de regagner son domicile. Ses amies savaient qu'on la trouvait toujours, dès l'approche du soir, dans le petit salon de son hôtel de la rue de Varenne, assise au fond d'une bergère, près de la cheminée, devant un joyeux feu de bois.

En rentrant, ce soir-là, elle vit son fils assis au coin du feu, dans un fauteuil voisin de sa bergère. Il tenait un livre sur ses jambes croisées et paraissait plongé dans la lecture. A l'entrée de M^{me} de Ferlane, il jeta sur elle un regard distrait :

— Déjà de retour, mère ?

— Comment, déjà ! Mais il est cinq heures passées, et c'est fort tard pour moi... J'ai été retenue assez longtemps à notre Œuvre... Mais toi ? Tu n'es donc pas sorti ? Je te retrouve à la même place où je t'ai quitté... avec le même livre entre les mains,

sans doute, ajouta-t-elle d'un ton de reproche.

Un sourire éclaira le visage de Guy :

— Oui, mère, je l'avoue : le temps a passé si vite pour moi que je ne m'en suis pas aperçu. Je voyageais avec Loti, en compagnie de Rarahu, sous le beau ciel de Tahiti...

— Mais, mon enfant, tu m'avais promis de faire une visite ! interrompit la vieille dame en levant les bras au ciel.

Il se mit à rire :

— Une visite, mère... En effet, je vous avais promis de faire une visite... Mais c'est si ennuyeux, les visites ! Et l'on est si bien ici...

Le petit salon où se trouvaient M^{me} de Ferlane et son fils et où ils se tenaient habituellement était, il est vrai, un endroit fort attrayant. Nul bruit du dehors n'y parvenait, le vieil hôtel se trouvant situé entre deux jardins paisibles. De moelleux tapis d'Orient s'épalaient sous les pieds, feutrant les pas, accentuant le silence. La clarté du feu dansait sur de vertes tapisseries disposées en panneaux sur les murs et se mariait avec celle — très douce sous son voile de mousseline — qui tombait d'une potiche japonaise. Peu de meubles, mais de choix : quelques fauteuils de style, de petites tables de chevet, si luisantes de patine que les bibelots s'y miraient. Tout près d'une bergère, un guéridon ancien disparaissait sous des revues d'art. Dans la pénombre d'un angle, un clavecin dont le bois s'ornait de peintures délicatement ternies, craquelées par places comme un émail, voisinait avec une harpe ancienne. On s'attendait presque à voir de gracieuses silhouettes de femmes, en costumes de l'époque, esfleurer de leurs doigts ces instruments vieillots.

Au-dessus d'un canapé bas, confortable, des livres aux fines reliures s'offraient à portée de la main, sur les rayons d'un vieux vaisselier transformé en bibliothèque.

— Ah ! j'aurais bien dû, depuis longtemps, faire disparaître tout cela ! s'écria M^{me} de Ferlane en les désignant du doigt.

— Ne parlez pas contre votre pensée, mère, ce n'est pas bien, fit le jeune homme en riant. Quittez

cet air fâché et venez vous asseoir là, près de moi, dans votre bergère.

Presque toujours, la mère et le fils s'entendaient à merveille. Aussi, le visage de M^{me} de Ferlane ne tarda-t-il pas à changer d'expression. Un bon sourire l'éclaira tout entier, redonnant un éclat jeune à ses yeux bruns, vifs et intelligents. Elle avait enlevé son manteau et son chapeau que la femme de chambre vint prendre. Quand celle-ci eut refermé la porte :

— Tu es incorrigible, Guy, dit-elle en s'asseyant près de son fils, et je crains que tu n'aies jamais la notion des choses positives. Tu connais notre situation. Tu n'ignores pas que, nos ressources ayant diminué par suite de la guerre, nous ne pouvons qu'avec peine faire face à nos dépenses. Un château en province, un hôtel à Paris sont de lourdes charges. Tu as trente-deux ans, nulle situation — un peu par ma faute, il est vrai, car tu rêvais d'être marin et j'ai voulu te garder près de moi... Je n'avais pas prévu la guerre... — Enfin, cela n'augmente pas nos ressources. Par bonheur, un riche mariage t'est, pour ainsi dire, offert, avec une jeune fille très digne de t'épouser. Non seulement tu ne fais, à cette jeune fille, nulle avance, mais encore tu sembles dédaigner celles qui te sont faites... Voyons, ajouta-t-elle, insinuante, tu sais bien que les Villeroy sont de retour depuis deux jours et qu'on attend ta visite rue Guynemer. Tu m'avais promis, Guy, d'y aller aujourd'hui...

Le jeune homme écoutait sa mère avec un sourire d'affectueuse moquerie :

— Mère, je vous adore ! Vous me reprochez de n'avoir pas le sens des choses positives... Comment l'aurais-je, possédant pour mère la femme si délicieusement peu pratique que vous avez toujours été...

M^{me} de Ferlane eut un geste évasif de protestation.

— Ne protestez pas, c'est précisément pour cela que je vous adore ! Mais j'admire comme vous êtes tout à coup devenue le contraire depuis que vous avez résolu de me marier richement...

— Voyons, Guy...

— Je sais, je sais, il faut être raisonnable... Écoutez, mère, — ici la voix du jeune homme prit un ton plus grave — je me demande s'il est... bien loyal de continuer avec cette famille des relations aussi suivies? M^{lle} Villeroy est séduisante, j'en conviens. Pourtant, j'ai quelque peine à répondre à... la sympathie qu'elle me témoigne. Je l'ai beaucoup étudiée cet été et je me demande si je me sentirai jamais assez... en communion d'idées avec elle pour l'épouser.

M^{me} de Ferlane répondit, très douce :

— Je n'ai la prétention de rien t'imposer, tu le sais. Mais je suis sûre que cette jeune fille, sous des dehors qui ne sont pas toujours à son avantage, dissimule un cœur sensible. Elle a été trop gâtée. Sans doute arrivera-t-elle, d'instinct, à se rapprocher de ta nature un peu... exceptionnelle. Ét, si elle t'aimait...

Le jeune homme secoua la tête :

— M^{lle} Villeroy est une sorte de petite idole. Elle m'effraie. J'ignore l'adulation. Et puis, croyez-vous qu'on arrive ainsi à modifier sa nature? Les sentiments de cette jeune fille, ses goûts même diffèrent totalement des miens. Je crois qu'il lui suffit de penser blanc pour que je pense noir. Or, je suis peut-être, comme vous le dites vous-même en d'autres termes, un original. J'aime éperdument l'indépendance, ce qui n'est pas si rare, mais je hais le monde, les mesquineries et les obligations mondaines. M^{lle} Villeroy ne partage pas précisément cette aversion. J'adore les voyages, le rêve, la flânerie. J'ai aussi le culte des arts et M^{lle} Villeroy, je suis sûr, n'y comprend goutte. Alors...

Il s'interrompit brusquement. Une hûche croula dans le foyer, faisant jaillir une gerbe d'étincelles. M. de Ferlane prit les pincettes et la redressa. Un instant, il resta le buste penché, le regard perdu sur les flammes, vives comme des feux follets, qui dansaient de nouveau dans la cheminée. Sa mère parut s'absorber dans la même contemplation.

— J'ai souvent pensé, reprit soudain le jeune homme comme s'il prolongeait à voix haute sa rêverie, que je rencontrerais plus facilement la femme

que je cherche parmi celles que le sort oblige à travailler pour vivre.

— Quelle idée bizarre ! s'exclama la vieille dame avec un sursaut d'inquiétude. En même temps surgit devant elle la vision toujours redoutée d'une de ces mésalliances possibles, comme on en voit souvent dans les familles les plus attachées à leurs traditions, à leurs mœurs : une petite ouvrière qui sort de l'atelier, une quelconque jeune fille qui passe, avec du printemps dans les yeux, de la gaieté plein la voix, et c'est l'emballement irrésolû, puis le cœur qui s'éprend... L'obstination des tendres qui s'affermît d'autant plus qu'on la contrarie, un peu de rouerie de la part de celle qui en est l'objet : la bêtise irrémédiable est consommée — du moins ce que M^{me} de Ferlane et ses pareilles considèrent comme une bêtise, et il faut convenir qu'elles ont souvent raison. Mais M^{me} de Ferlane connaissait son Guy. Elle le savait sérieux et respectueux des usages, malgré une tendance à la rêverie, malgré certain parti pris d'afficher son indépendance.

Elle le regarda dans les yeux. Comme s'il devenait la pensée de sa mère :

— Ne vous effrayez pas inutilement, mère, lui dit-elle, je n'ai aucun projet, et, en tout cas, si une jeune fille me plaisait assez pour que je songe à l'épouser, soyez certaine que ce serait une jeune fille de notre classe, une de ces jeunes filles qui ont reçu une éducation telle que nous la comprenons et dont on n'aît pas à rougir quand on l'a installée à côté de soi dans la vie. J'ai toujours approuvé certain article du Code d'Amour du douzième siècle, que vous connaissez aussi bien que moi, et qui dit : *Il ne convient pas d'aimer celle qu'on aurait honte de désirer en mariage*. Si c'est un préjugé, il faut s'en faire honneur. Nos aïeux pensaient sainement.

— A la bonne heure ! mon enfant, je commençais à m'inquiéter. Mais... tu connais beaucoup de ces jeunes filles qui gagnent leur vie ?

En même temps surgissait, devant les yeux de M^{me} de Ferlane, la silhouette de M^{lle} Nérel rencontrée un instant plus tôt. Elle allait prononcer son

nom, mais elle jugea prudent de le taire. Cependant, son fils répondait à sa question :

— J'en ai côtoyé plusieurs aux réunions de M^{me} de Luze. Notre vieille amie se plaît à les favoriser. Elle le fait sincèrement, sans ostentation. Elle est intelligente et charitable. Elle admet que le travail, chez la femme, n'est pas une tare, mais un honneur. Puis, elle aime les arts, et beaucoup, parmi ses protégées, sont des artistes. Les réunions que donne M^{me} de Luze ne manquent pas de charme, mère, je vous assure...

— Ah ! fit M^{me} de Ferlane à demi rassurée. Elle s'enfonça mollement dans son vaste fauteuil, tendit ses pieds à la flamme.

— Oui, continua le jeune homme, parmi les jeunes filles qu'on rencontre là, il en est de fort intéressantes, vraiment. Celles qui cultivent les arts font preuve, souvent, d'une certaine élévation de pensée. Elles enferment toujours un peu, en leur âme, du reflet des belles choses dont elles aiment à s'occuper... Je n'ai remarqué que rarement, chez elles, cette sottise vaniteuse qui est l'apanage de tant de jeunes filles du monde en mal de prétentions artistiques. Il semble que le fait d'être presque des professionnelles, de tirer parti de leur savoir ou de leur talent pour vivre, leur confère une véritable modestie et cette qualité charmante qu'est la simplicité. Les autres, celles qui ont seulement le souci d'assurer, par des travaux plus effacés, leur existence, sont intéressantes aussi par l'énergie qu'elles mettent à remplir une tâche ingrate. Pour les unes comme pour les autres, le monde n'a que peu d'attraits. Ne les accueille-t-on pas — quand elles ont le loisir de le fréquenter — avec une sorte de condescendance ? Ce seront, j'imagine, des épouses fidèles autant qu'agréables.

— Ma parole ! s'écria M^{me} de Ferlane, on dirait que tu as déjà fait un choix !

Il répondit : « Non » d'une voix ferme. Mais il ajouta aussitôt :

— Pas encore. Pourtant, si j'ai quelque hésitation à poursuivre le but qui vous est cher, c'est parce que je me dis qu'un jour il se pourrait —

tout est possible — que j'aime une de ces jeunes filles vers lesquelles je me sens, d'instinct, attiré. Alors, entre cette jeune fille-là, même dépourvue de dot, et une M^{lle} Villeroy, riche, frivole, vaniteuse, je n'hésiterais certes pas. Et vous, mère, ajouta-t-il en tournant son visage franc vers le visage maternel, vous qui êtes intelligente et bonne, vous qui avez l'esprit large et le cœur généreux, ne me donneriez-vous pas raison?

La vieille dame, à cette question, demeura perplexe. N'avait-elle pas, dans sa pensée, décidé le mariage de son unique enfant avec M^{lle} Villeroy, afin de rehausser l'éclat d'une fortune compromise par la guerre? Car elle en était arrivée peu à peu à désirer ce mariage, autant par souci du bonheur de son fils que pour la satisfaction de son amour-propre. Prise entre sa tendresse maternelle et son ambition — deux sentiments également vifs — elle s'effrayait à la pensée d'avoir à sacrifier l'un d'eux. Elle murmura, pourtant, d'une voix douce :

— Tu sais bien, mon enfant, qu'un mariage de ce genre est, pour toi, impossible.

— Pourquoi? fit-il très calme. Pour des raisons pécuniaires? Vous savez combien elles sont peu de chose à mes yeux. Je ne suis pas dans la misère.

M^{me} de Ferlane, sans s'irriter, continua :

— Un riche mariage est bien à désirer pour toi, dans notre situation. Puisque tu es en droit d'y prétendre...

— Si nous ne pouvons faire face à nos dépenses, il nous est facile de les restreindre, reprit-il d'un ton bref. Qui vous empêche de céder à votre neveu — un *Ferlane* — cet hôtel qu'il ne demande qu'à acquérir? La maison familiale passera en d'autres mains, c'est vrai, mais non en des mains étrangères. Ce seront toujours des *Ferlane* qui habiteront sous son toit. Je vous l'ai déjà dit, je ne sacrifierai jamais mon cœur à des questions d'argent.

Elle objecta finement :

— Si nous vendions cet hôtel, nous serions obligés de nous retirer à *Beauvallon*. Or, pour un homme qui aime suivre le mouvement artistique, comme toi, Paris s'impose.

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Un pied-à-terre me serait, à Paris, bien suffisant, affirma-t-il.

— Cela n'est pas si facile à trouver, à l'heure qu'il est, répliqua M^{me} de Ferlane. — Et, prenant dans sa main menue la main virile du jeune homme : — Nous reparlerons de tout cela un autre jour, mon enfant, dit-elle. Mais tu n'ignores pas la peine que j'aurais de vendre ce vieil hôtel et la joie que j'éprouverais, au contraire, à te voir le conserver, pour y vivre heureux... avec une femme, une famille... M^{lle} Villeroy n'a peut-être pas tous les défauts que tu lui prêtes. Cherche encore, sans parti pris, à la mieux connaître...

— Vous tenez beaucoup à ce mariage, mère?

— J'y tiens à condition qu'il réalise pour toi le bonheur. Veux-tu me faire plaisir? Tout en te promenant, va prendre des nouvelles des Villeroy.

Il hésita une seconde, puis avec un geste évasif :

— Si cela doit vous être agréable... Mais, ajouta-t-il en souriant, je ne promets rien, quant au résultat...

Guy de Ferlane, lorsqu'il se trouva dans la rue, alluma une cigarette. Il ne se sentait pas tout à fait maître de lui-même. Son trouble se manifestait en gestes brusques, saccadés. Mais bientôt, l'air frais du soir, la marche régulière, la fumée dont il s'enveloppait calmèrent sa nervosité. Il se demanda tout à coup à quelle impulsion il avait obéi, en émettant devant sa mère, sans plus de raisons que de coutume, des idées qu'il savait ne pas devoir lui plaire. En général, il n'aimait point à la contrarier. Le mariage, d'ailleurs, ne hantait guère sa pensée. Il considérait l'amour, non comme un caprice de dilettante, mais comme un état nouveau de corps et d'âme qui nouait peu à peu deux êtres l'un à l'autre par mille liens mystérieux et puissants. Et cet amour-là, il le jugeait indispensable au bonheur dans la vie conjugale.

Pourtant, persuadé par sa mère, il s'était laissé guider — en vue d'un mariage possible — vers M^{lle} Villeroy. Tout d'abord, elle l'avait séduit. Mais, à mesure qu'il connaissait davantage la jeune fille,

crainait de ne jamais pouvoir l'aimer. Il ne rencontra pas, chez elle, cette beauté de la pensée, de l'âme, qui seule eût conquis pleinement son amour.

Il s'arrêta lentement, tout à sa songerie, se dirigeant comme à regret vers la demeure des Villeroy. Rue de la Recherche-Midi, la boutique d'un marchand de plâtre attira son attention. On voyait, derrière la vitrine, toutes sortes de moulages destinés surtout aux artistes en herbe désireux d'étudier d'après la bosse. Quelques-uns, pourtant, étaient assez finement reproduits et n'insultaient pas trop à l'œuvre d'origine. Le regard de Guy tomba sur une *Rieuse* de Carpeaux, si bien ocrée et polie qu'on eût dit d'un ivoire ancien. Il la connaissait déjà, cette petite tête, pour l'avoir vue en maintes reproductions. Pourquoi lui sembla-t-elle, tout à coup, plus séduisante que de coutume? Et pourquoi le désir lui vint-il, impérieux, d'en devenir possesseur? « Je suis stupide, pensa-t-il en détournant les yeux, cela n'a aucune valeur. » Pourtant, le jeune visage aux yeux rieurs, pommettes arrondies, nez retroussé, menton fin, lèvres mutines, attirait de nouveau son regard. « Où donc ai-je déjà vu un visage qui ressemblait à celui-ci? » se demanda-t-il. Il réfléchit un instant et, soudain, le souvenir de Lucile Nérel surgit en sa mémoire. C'était cela : le visage de la jeune fille avait cette même fraîcheur d'expression, cet ovale délicat, cette grâce printanière. Il n'avait passé, avec elle, que quelques rares moments. Pourtant, il ne l'avait point oubliée. Une seconde, il évoqua sa mince et vivante silhouette, l'éclat intelligent de ses yeux bleus, sa physionomie ouverte et souriante. Il demeurait hésitant, au seuil de la boutique. « Bah! fit-il tout à coup, je peux bien m'offrir cette folie. Je l'accrocherai au mur de ma chambre. Elle me sourira à mon réveil. » Et, brusquement, il entra, acheta la petite tête de plâtre et l'emporta, joyeux, sous son bras.

Par distraction, il s'était remis à marcher en sens inverse, comme s'il devait tout de suite rapporter chez lui son emplette, lorsqu'il se souvint de la promesse faite à sa mère : « Il faut aller chez les Villeroy, se dit-il, je l'ai promis. Cela ne m'engage

en rien... » Il rebroussa chemin et se dirigea en hâte vers la rue Guynemer.

Comme il tournait à l'angle de cette rue, il vit devant lui une femme qui marchait d'un pas jeune et rapide. Enveloppée dans un manteau gris qui la recouvrait tout entière, mince et menue, elle avait une allure glissante de chatte. M. de Ferlane, que le charme féminin ne laissait jamais indifférent, s'amusait à la suivre du regard. Mais il n'arrivait à découvrir d'elle autre chose qu'une jolie silhouette, deux jambes nerveuses, deux petits pieds finement chaussés. Il la vit soudain s'arrêter, se placer de profil et regarder en l'air pour découvrir le numéro de l'immeuble devant lequel elle se trouvait. Le jeune homme reconnut aussitôt Thérèse Lefortin. En quelques pas, il fut près d'elle :

— Le hasard fait bien les choses, Mademoiselle, fit-il en la saluant. Je suis ravi de vous rencontrer.

Thérèse étouffa un cri de surprise. Une vive rougeur couvrit ses joues pâles. Sans mot dire, elle tendit au jeune homme sa main gantée.

— Voilà bien des mois que je n'ai eu le plaisir de vous voir, continua-t-il sans remarquer le trouble de la jeune fille. Avez-vous passé de bonnes vacances? Vous deviez aller en Bretagne. Avez-vous « croqué » beaucoup de ciels bretons?

— Oui, j'ai travaillé, fit-elle en essayant de se dominer.

— Me permettez-vous, alors, d'aller voir, dans votre atelier, vos dernières toiles? Vous savez combien j'apprécie votre talent.

Thérèse ne répondit pas.

— Était notre amie M^{me} de Luze. Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue?

Même silence.

M. de Ferlane s'étonna tout à coup et, se penchant vers le visage de la jeune fille, il vit, dans ses yeux gris, miroiter des larmes qu'elle retenait avec peine.

Surpris, il demanda :

— Un chagrin? Pardonnez-moi... je vous parle sottement, tout au plaisir de vous revoir...

Elle fit un nouvel effort pour se dominer :

— Excusez-moi. Je suis bouleversée... J'ai tort de m'attarder... Je vais prévenir une famille... La mère d'une de mes amies se meurt... Mon amie est seule... Adieu, Monsieur...

Il s'empessa :

— Que me dites-vous là ! Mais ne puis-je vous aider d'une manière quelconque, vous offrir... une voiture ?

— Merci, fit-elle. C'est ici, tout à côté. — Elle hésita une seconde : — Je vais chez les Villeroy. Vous les connaissez, ce sont vos amis, ajouta-t-elle avec aigreur.

— En effet, dit-il, interloqué.

Mais déjà, mécontente d'elle-même, elle se ravisa :

— Je vais les prévenir que leur parente, M^{me} Nérel, est à l'agonie.

— M^{me} Nérel à l'agonie... Vous la connaissez ?

— Sa fille Lucile est ma meilleure amie. Je vous expliquerai.

Le jeune homme restait ébahi de surprise. En même temps, il sentait confusément toute la profondeur du drame. Mais Thérèse, reprenant conscience de son devoir, lui tendait la main :

— Je vous laisse... Il me faut agir tout de suite. Venez me voir... un de ces jours.

Elle se sauva en courant. Quelques pas plus loin, elle s'engouffrait sous une porte cochère.

Lui l'avait regardée disparaître. Il se disait, machinalement, que sa visite aux Villeroy, après celle de M^{lle} Lefortin, ne pouvait avoir lieu et qu'il n'avait plus rien à faire en cet endroit. Mais il ne se pressait pas de partir. Une foule de pensées l'assaillaient.

Un mouvement nerveux fit glisser la petite tête de plâtre qu'il tenait sous son bras. Elle tomba et s'éparpilla sur le sol en mille débris informes. Il resta un moment à les contempler. Puis, s'avisant enfin qu'il était ridicule, il s'éloigna, tout pensif, vers sa demeure.

IX

Thérèse n'avait pas exagéré : M^{me} Nérel allait mourir. Le mieux senti n'avait duré que quelques heures après lesquelles la vieille dame, brusquement, avait sombré dans un état proche de l'agonie.

Cela était survenu un peu avant le crépuscule. La jeune fille, qui se trouvait seule, à cet instant, auprès de la malade, n'avait pu se méprendre aux signes avertisseurs. Elle s'étonna seulement de la rapide évolution du mal. Peut-être M^{me} Nérel avait-elle hâté, par de trop grands efforts de pensée et de parole, le dénouement ?

En effet, dès que la porte s'était refermée sur Lucile, elle était sortie de la somnolence où elle paraissait plongée, et, faisant signe à Thérèse :

— Venez là, tout près. Je voudrais causer... cœur à cœur, avec vous.

La jeune fille avait tressailli au son de cette voix, tout empreinte d'une solennelle gravité. Soucieuse de ne pas trahir son émotion, elle s'était approchée et, d'un ton doucement autoritaire :

— Vous allez mieux aujourd'hui. Reposez-vous encore. Nous causerons demain.

Puis, adroite et vive, elle avait redressé les oreillers sous la tête de la malade.

Mais celle-ci avait pris au passage une des mains de la jeune fille, l'avait serrée dans la sienne et la caressait d'un geste lent :

— Asseyez-vous là, Thérèse, au bord du lit. Cet instant est probablement le dernier que je passe seule avec vous. Mes jours, — qui sait — mes heures, peut-être, sont comptées.

Thérèse esquissa un geste de protestation. Mais M^{me} Nérel hocha la tête :

— Il y a des intuitions qui ne trompent pas, mon enfant... Depuis longtemps, sentant mes forces décliner, je pressentais la fin... La mort n'a rien, en elle-même, qui doive nous effrayer. C'est pour cha-

en le terme inévitable de la vie. C'est le repos après la lutte...

Elle s'interrompit. Son souffle devenait plus court. Elle faisait un effort si visible pour parler que Thérèse, de nouveau, s'effraya. Craignant que la malade épuisât ainsi ses faibles forces, elle essaya de lui imposer silence.

Mais, quand elle eut repris haleine, M^{me} Nérel s'obstina :

— Il est plus difficile de bien vivre que de bien mourir. Ce que je voulais vous dire, Thérèse, c'est ceci : ma Lucile va rester seule, sans appui, sans guide dans la vie. Je sais que son oncle l'aime sincèrement. Mais il n'est pas libre dans ses affections. Lucile est presque une enfant ; son âme ne s'est pas encore formée dans la douleur. Je lui ai inculqué la notion du devoir. Son cœur est sain. Pourtant, l'être humain est faible...

M^{me} Nérel eut une légère suffocation. Elle ferma les yeux. Sur son visage passèrent, comme des ondes, quelques contractions douloureuses. Elle resta un instant sans parler, retenant dans sa main crispée la main de Thérèse. De minute en minute, son souffle se faisait plus court.

Cette aggravation évidente était de plus en plus pénible à la jeune fille. Elle désirait le retour de Lucile et elle l'appréhendait à la fois, songeant au choc douloureux qu'allait recevoir son amie... Pourtant, il fallait au plus vite aller quérir le médecin. Dans sa pensée, elle calcula le temps que devait durer l'absence de Lucile et conclut : « Elle ne sera pas ici avant une heure... Une heure ! C'est long... » Que faire ? Elle ne pouvait laisser la malade seule en cet état : « Peut-être n'est-ce qu'une crise », se dit-elle pour se rassurer.

Le visage de M^{me} Nérel avait repris en partie sa sérénité. Il semblait s'idéaliser dans une majesté calme. Ses paupières s'étaient abaissées. « Elle s'est endormie », songea la jeune fille en reprenant espoir. Avec d'innombrables précautions, elle dégagait ses doigts de l'étreinte qui les retenait et demeura près du lit, immobile et silencieuse, l'œil en éveil, l'oreille aux aguets, attentive au moindre mouvement de la

malade comme au moindre bruit venant du palier.

Une demi-heure passa. Soudain, M^{me} Nérel entr'ouvrit les yeux et Thérèse fut douloureusement frappée du regard qui la fixait, lointain et triste.

— Lucile, murmura M^{me} Nérel d'une voix presque sans timbre.

— Elle n'est pas encore rentrée. Elle va venir tout de suite.

— C'est vous... Thérèse?...

— Oui. Lucile va venir.

La vieille dame sembla tenter un suprême effort. Se redressant un peu sur sa couche, elle dit, raffermissant sa voix :

— Thérèse, je vous confie Lucile... En toutes choses — jurez-le-moi — vous la conseillerez... selon votre conscience... qui est droite.

— Je le jure devant Dieu, répondit la jeune fille avec gravité, en étendant la main vers le crucifix d'ébène accroché au mur.

Alors, M^{me} Nérel retomba sur le lit où elle s'immobilisa, les traits détendus. Quelques minutes, son œil hagard fixa obstinément devant elle une présence invisible. Deux ou trois fois, sa bouche s'entr'ouvrit, essaya de prononcer un nom : Lucile. Puis elle s'abîma, apaisée, semblait-il, dans un obscur sommeil.

Le jour déclinait, annonçant le crépuscule. Thérèse, dominée par l'angoisse, appelait de tous ses vœux le retour de son amie. Après un long instant qui lui parut interminable, un grincement se fit entendre dans la serrure : « Lucile... » C'était elle, en effet. Dans la pénombre du vestibule, Lucile devina, plutôt qu'elle ne vit, la silhouette de Thérèse, en même temps qu'elle percevait le bruit rauque de la respiration de sa mère.

— Thérèse! cria-t-elle, dans un sursaut, l'esprit en déroute, le cœur défaillant de tout l'inconnu qu'elle pressentait.

Sans mot dire, son amie l'enserra dans ses bras, posant sur ses joues des baisers presque maternels. Lucile, avertie par son instinct, se mit à pleurer; des sanglots convulsifs la secouèrent. Puis, soudain, elle se redressa et, séchant nerveusement ses larmes :

— Mais qu'y a-t-il, voyons? Maman était si bien, tout à l'heure... Pourquoi respire-t-elle ainsi?

Avec des gestes délicats, Thérèse avait enlevé le chapeau, le manteau de son amie :

— Viens, dit-elle, la guidant et la soutenant d'un bras passé autour de sa taille, viens... allons près d'elle...

L'approche de la nuit, maintenant, noyait d'ombre la chambre de l'agonisante. Lucile ne vit de sa mère que la bouche grande ouverte, par où s'échappait l'horrible souffle. Elle semblait vouloir aspirer de toutes ses forces une vie qui s'enfuyait peu à peu.

La jeune fille s'abattit au bord du lit avec un sanglot déchirant.

— Maman ! gémit-elle.

Alors la mourante, réveillée au seuil de l'éternité par cet appel jailli des lèvres de celle qu'elle aimait plus que tout au monde, soulevant péniblement une de ses mains crispées sur le drap, la posa sur la chevelure soyeuse de sa fille. Elle l'y laissa une seconde. Une seconde, sa respiration se calma. Puis la main retomba et, de nouveau, le sifflement lugubre se fit entendre.

Thérèse, par un effort subit de volonté, avait repris le calme apparent qui lui était habituel. Avec des gestes silencieux et doux, elle avait tiré les rideaux de reps rouge et mis une lampe sur la table.

Puis, à voix basse, posant la main sur l'épaule de la jeune fille toujours agenouillée et qui sanglotait :

— Ma chérie, il faut demander le docteur... tout de suite, puis... le prêtre. Déjà nous n'avons que trop attendu. Nous sommes seules ici. L'une de nous doit se hâter de sortir...

— Je ne veux pas quitter maman ! fit Lucile avec âpreté.

— Reste près d'elle. C'est moi qui irai. — Elle ajouta : — Sais-tu si ton oncle est de retour?

Sur un geste d'ignorance de Lucile :

— Je vais aller me renseigner rue Guynemer, veux-tu? C'est tout près. Je ne serai pas longtemps absente.

Et, voyant le calme renaître sur le visage de son amie, elle s'était hâtée de sortir...

Seule, dans la chambre close où agonisait sa mère, la jeune fille ne pleurait plus. Elle restait affaissée sur une chaise, sans pensée, inerte devant la fatalité qui s'abattait sur elle. Ses yeux se détournèrent involontairement du visage maternel, ce cher visage, si doux, si souriant d'ordinaire et devenu maintenant si tragique. Elle eût voulu s'anéantir tout entière pour ne plus voir, ne plus entendre — oh ! ne plus entendre surtout !... Mais quoi ! N'était-ce pas seulement un affreux cauchemar ?... Toutes les choses éparses ne gardaient-elles pas leur aspect familier ?... Ici, près de la fenêtre, le vieux fauteuil portait, sur son dossier fané, l'empreinte du corps maternel et semblait s'offrir aux méditations ou aux songeries de la pauvre femme. Le chapelet de corail, suspendu à la tête du lit, restait brillant du frottement des doigts qui, si longtemps, l'avaient égrené chaque jour. Et, de la toile où les avait fixés le pinceau de Thérèse, les yeux de M^{me} Nérel se posaient sur Lucile, comme ils se poseraient tout à l'heure, appelant le baiser filial du soir...

Un coup de sonnette retentit soudain. La jeune fille se leva en sursaut : « Le docteur », se dit-elle, rappelée à la réalité et heureuse, instantanément, à la pensée de voir l'homme qui, peut-être, possédait le secret de rappeler à la vie la moribonde.

Ce n'était pas le docteur, mais Alain Villeroy qui, la joie et l'espoir au cœur, venait voir sa cousine.

Pendant quelque temps, soucieux d'éprouver la sincérité du sentiment qu'il sentait croître en lui pour la jeune fille, le jeune homme s'était condamné à l'éloignement. Faisant violence à sa nature impulsive, il s'était astreint à de longues heures de réflexion dans la solitude. Il avait même essayé de lutter contre cet amour qu'un soir de tête-à-tête plus intime et plus troublant lui avait révélé. Désormais, Lucile n'était plus seulement à ses yeux la petite cousine, la camarade pour laquelle, longtemps, il n'avait ressenti qu'une affection fraternelle. Elle s'était transformée. Un papillon était sorti, brillant, de la chrysalide. La fillette était devenue jeune fille. Et il l'aimait...

— Oh! toi, fit-elle, à la fois heureuse et déçue en reconnaissant son cousin.

Il ne voyait pas son visage dissimulé dans la pénombre. Tout à sa joie, il la prit par les épaules pour poser sur ses joues, selon son habitude, des baisers d'autant plus craintifs qu'ils eussent voulu être plus tendres. Il sentit le jeune corps qui s'abandonnait.

— Lucile? interrogea-t-il, étrangement troublé.

Il ajouta aussitôt :

— Mais quoi, tu pleures? Il venait, en l'embrassant, de sentir ses joues humides de larmes.

— Écoute, murmura-t-elle d'une voix brisée, écoute...

Dans le silence, il perçut le râle de la mourante. Et un sombre pressentiment l'envahit soudain. Tant de fois déjà, pendant la guerre, il avait entendu le râle des agonisants!

— Mon Dieu! dit-il, hésitant, ta mère est... malade?

Elle fit « oui » de la tête et, se cachant le visage dans ses mains, de nouveau, elle se mit à sangloter.

— Ma petite Luce, murmura-t-il, ma petite Luce.

En même temps, il enveloppait son corps de son bras, comme pour la protéger, et l'embrassait avec effusion. Elle sentit tout à coup le bienfait de cette présence virile, de cette chaude tendresse.

Alors, à voix basse, comme on prie, elle raconta, avec des mots entrecoupés de sanglots, la maladie de sa mère, les alternatives d'espoirs et d'angoisses qu'elle avait traversées, la guérison entrevue à l'aube de cette même journée qui se terminait si tragiquement.

— Lucile, ma Lucile, pourquoi ne m'as-tu pas appelé?

— Je t'espérais chaque jour et tu ne venais pas. Tu m'abandonnais, toi aussi, comme tout m'abandonne.

Il sursauta :

— Moi, t'abandonner, moi qui t'aime... qui t'aime tant! fit-il avec une énergie farouche.

Sa voix était pleine d'émotion contenue, ses yeux s'humectaient de larmes. Elle lui pressa la main,

compréhant qu'il était sincère. Elle n'imaginait pas, toutefois, qu'il eût voulu mettre autre chose, dans cette protestation passionnée, qu'un témoignage d'affection purement fraternelle.

Lui, pourtant, ressentait un étrange émoi. Une contrainte pénible le retenait de ne pouvoir lui dire tous les mots qui étaient sur ses lèvres pour tâcher de la consoler. Comme il l'eût voulue sienne, déjà ! afin de lui prodiguer les paroles d'amour et les baisers qui sont comme un baume sur les blessures de l'âme... Malgré son visage enfantin, boursoufflé par les pleurs, malgré ses yeux, puérils sous le voile des larmes, elle lui semblait plus femme déjà, soudain grandie dans l'initiation du malheur ! Des pensées l'assaillaient dont il se défendait comme si elles eussent été coupables à cette heure, en ce lieu. Pourtant ? N'est-ce pas une des banalités de la vie que le bonheur surgisse à côté du malheur ? Deux cœurs qui s'aiment ne sont-ils pas aussi plus proches l'un de l'autre dans le voisinage de la mort ? Oui. Mais, s'il ne doutait pas de son amour à lui, il ne savait rien, en vérité, du cœur de Lucile. Et une sorte d'effroi respectueux le retenait de parler.

— Maman va mourir, Alain, je le sens. C'est horrible ! dit-elle en se blottissant, apeurée, contre l'épaule de son cousin. Ah ! si l'on pouvait la sauver. Mon Dieu ! Comment la sauver ?...

Il pénétra dans la chambre de la mourante et regarda bravement ce visage où la mort, déjà, mettait son empreinte. Puis il reporta ses yeux sur la petite tête brune qui, de nouveau, s'appuyait contre son épaule. Alors, pieusement, comme avec vénération, il posa ses lèvres sur la masse sombre de la chevelure, les y laissa longtemps...

... Une minute plus tard, Thérèse arrivait, suivie de M^{me} et M^{lle} Villeroy. En apercevant ces dernières, Lucile ne put se défendre d'un mouvement instinctif de révolte au souvenir de tout le mal qu'elles avaient fait à sa mère lors d'une scène trop récente encore.

— Lucile, murmura Thérèse qui avait deviné sa pensée et s'était approchée d'elle rapidement, ta maman pardonnerait... Seras-tu moins indulgente ?

En même temps, elle poussait doucement la jeune fille dans les bras de M^{me} Villeroy, qui se tendaient spontanément vers elle. Car la mort, avec l'épouvante qu'elle met en nous, inclinait cette âme sèche à la bonté.

Lucile fut émue de ces témoignages spontanés. L'affection que lui témoignaient sa tante et sa cousine, la douleur qu'elles exhalaient en longs sanglots ne pouvaient être feintes. A l'heure où le chagrin venait la surprendre, elle retrouvait donc une famille. Dans le désarroi où elle était plongée, cette pensée lui était un précieux soutien.

M. Villeroy, qui se trouvait absent lorsque Thérèse avait apporté chez lui la triste nouvelle, n'arriva qu'un peu plus tard avec le médecin.

Celui-ci, constatant tout de suite l'inutilité de ses soins, resta un moment penché, cependant, sur le lit de la mourante.

Lucile, qui s'était réfugiée près de son oncle, dès l'arrivée de ce dernier, s'approcha soudain :

— Maman ! Sauvez maman, je vous en supplie ! s'écria-t-elle dans un déchirement de tout son être.

Le vieux docteur, alors, regardant cette enfant qui allait devenir orpheline, — pour laquelle sa science, comme sa sympathie, ne pouvait être d'aucun secours — hocha sa tête blanche. Lui, qui dans sa longue carrière avait côtoyé tant de douleurs, lui, dont le cœur aurait dû être blasé, se sentit tout à coup profondément troublé devant la détresse si grande et si vraie de cet être jeune qui faisait, avec l'apprentissage de la souffrance, l'apprentissage de la vie. Ses yeux s'embuèrent de larmes derrière leurs lunettes. Il fit un geste d'impuissance et tendit silencieusement à Lucile sa main tannée de vieillard.

Puis, ayant salué chacun, il s'éloigna, suivi de Thérèse qui le raccompagna jusqu'à la porte.

Dans la soirée, le prêtre vint à son tour prononcer les paroles rituelles.

M^{me} Nérel agonisa toute la nuit et s'éteignit à l'aube sans avoir repris connaissance.

X

Plus de deux mois s'étaient écoulés depuis que Lucile, un jour de novembre, était venue habiter chez les Villeroy. Ce jour-là, on venait d'enterrer sa mère. Le convoi funèbre avait suivi, dans la vaste nécropole de Montmartre où se trouvait le caveau de famille, une longue avenue bordée de tombes. Puis, il s'était arrêté à peu de distance d'une modeste chapelle. Et lorsque les croque-morts, s'emparant rudement du cercueil, l'avaient descendu, dans un bruit de cordes grinçantes, sur les autres cercueils, Lucile s'était affaissée dans les bras de son oncle.

On l'avait ramenée rue Gynemer. Elle y fut malade quelques jours, pendant lesquels les dames Villeroy la soignèrent avec dévouement. Quand elle eut la force d'envisager sa nouvelle existence, sa tante lui offrit de partager leur vie familiale. Elle était si désespérée qu'elle si accepta spontanément cette offre. Comment, d'ailleurs, eût-elle pu la refuser? La pension servie par l'État à sa mère, en qualité de veuve de fonctionnaire, s'éteignait avec elle. Lucile ne pouvait songer, pour l'instant, à payer un loyer et à subvenir à ses besoins avec le seul produit de ses menus travaux.

M. Villeroy était présent à l'entretien.

— Nous t'adoptons, conclut-il, tout heureux de constater combien la mort de sa belle-sœur avait modifié — à leur honneur — les sentiments de sa femme et de sa fille à l'égard de Lucile.

Celle-ci avait jeté sur son oncle un regard plein de reconnaissance.

M^{me} Villeroy ajouta avec vivacité :

— Tu seras pour nous une seconde fille.

— Que tu es bonne, ma tante, fit Lucile, très émue de cette affection qu'elle se reprochait d'avoir méconnue. Mais, ajouta-t-elle, je ne veux pas vous être tout à fait à charge. Je contribuerai à mon entretien par mon travail.

M^{me} Villeroy esquissa un geste de protestation :

— Ce n'est pas la peine, dit-elle. Nous avons assez de fortune pour suffire à toutes tes dépenses. Elles ne seront d'ailleurs pas excessives, j'en suis certaine. Ta pauvre mère t'a élevée si simplement...

M. Villeroy intervint avec douceur :

— Puisque Lucile est toute disposée à travailler, mieux vaut, peut-être, qu'elle continue de s'adonner aux occupations dont elle a l'habitude. Cela la distraira d'abord et... si elle pouvait mettre un peu d'argent de côté... Crois-le, ma petite Luce, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille, ce n'est nullement par avarice que je dis cela.

— Oh ! je le sais bien, fit-elle en levant sur lui un regard de muette compréhension.

M^{me} Villeroy fronça les sourcils. Ses lèvres s'avancèrent dans une moue significative.

— Non, trancha-t-elle, je ne veux pas qu'étant chez moi, ma nièce travaille dans un but lucratif.

Ce fut dit d'un ton si autoritaire que ni M. Villeroy ni Lucile ne répliquèrent rien.

La jeune fille s'installa donc chez les Villeroy, dans une chambre ayant vue sur la cour. Elle déménagea, aidée de Thérèse, le petit logis qu'elle habitait avec sa mère. La plupart des meubles vinrent s'entasser dans une mansarde vide. Elle garda seulement, dans sa chambre, comme de précieuses épaves, quelques-uns de ses plus chers souvenirs.

Combien, au début, elle se sentit dépaysée dans ce nouveau milieu ! M^{me} Villeroy et sa fille, pourtant, s'appliquaient avec beaucoup de bonne volonté à la distraire de son chagrin. Elle eût préféré la solitude à l'obligation d'écouter un verbiage qui bourdonnait si désagréablement autour d'elle. L'atmosphère surchauffée du salon, la banalité des propos de sa tante et de sa cousine, tout autant que l'inaction à laquelle elle était condamnée, lui semblaient intolérables. Elle eût voulu agir, s'absorber dans un travail qui intéressât son esprit en occupant ses doigts. Mais les dames Villeroy sortaient fort peu, le deuil leur interdisant les réceptions habituelles qui, seules, eussent fait violence à leur apathie, et les longues séances de désœuvrement

étaient fréquentes... Parfois, des visites venaient en rompre la monotonie. Lucile s'effarait de tant de visages nouveaux, de tant de noms jusqu'alors inconnus d'elle. A ses questions, presque toujours, ses parentes répondaient : « C'est un intime. » Elle s'étonnait, dans sa naïveté, qu'on pût avoir de si nombreuses amitiés. On lui adressait aimablement quelques paroles apitoyées, on évoquait un instant, avec une banalité polie, la mémoire de M^{me} Nérel, puis on parlait théâtre, mode, ou l'on discutait du dernier potin. Ces visites mettaient les nerfs de la jeune fille au supplice.

Seule, l'arrivée de M^{me} de Ferlane ou de son fils ne lui donnait point envie de fuir. La vieille dame trouvait, pour lui parler de sa mère, des paroles délicates, pleines de tact, qui allaient au cœur de Lucile.

M. de Ferlane accompagnait parfois sa mère. Parfois, il venait seul. Huguette s'empressait autour de lui, tandis que Lucile, se rappelant les scènes de *la Beuvrette*, se tenait à l'écart, timide et réservée. La présence du jeune homme, pourtant, lui était agréable. Il ne disait pas grand'chose, mais elle prenait plaisir à écouter ses moindres paroles. Elle le regardait souvent, à la dérobée, et, presque toujours, leurs regards se croisaient, comme attirés l'un par l'autre. Lorsqu'il partait, sa visite terminée, elle éprouvait le vide que laisse, derrière soi, le départ d'un ami.

Les repas et les soirées faisaient à sa tristesse une heureuse diversion. On ne voyait guère, dans la journée, M. Villeroy ni Alain. Celui-ci ayant fait part à son père de son désir de s'intéresser davantage à ses affaires, M. Villeroy avait accepté avec enthousiasme : « Je suis fatigué, lui avait-il dit, et ne demanderais pas mieux que de te confier au plus vite la direction de ma maison. » Tous deux sortaient du matin au soir ; l'heure des repas, seule, les ramenait chez eux. Lucile, qui les aimait d'une affection très profonde, éprouvait de la joie à les sentir près d'elle. Alain, pourtant, l'étonnait maintenant par la bizarrerie de ses attitudes. Il n'avait plus pour elle les tendres expansions d'autrefois, que rien ne rebutait. Plus encore que lorsqu'il ve-

LUCILE ET LE MARIAGE

naît la voir, à l'automne, dans l'appartement qu'elle occupait avec sa mère, il était gêné, contraint en sa présence, et il trouvait toujours un prétexte de fuite, dès que le hasard les laissait en tête à tête.

Un peu affectée de ce changement dont elle ne soupçonnait pas la cause, Lucile s'en ouvrit à Thérèse.

— Il t'aime... affirma celle-ci.

— Oh!... Tu crois?

— J'en suis sûre. Et toi? L'aimes-tu?

— Je ne sais... Je ne crois pas, pourtant, que j'aime Alain... autrement que j'aimerais un frère.

— C'est cela. Il se tait parce que, d'intuition, il ne croit pas son amour partagé. Pour mieux se taire, il fuit... Il redoute l'aveu parce qu'il n'a pas confiance dans l'accueil que tu ferais à cet aveu. Quand on a formé un rêve qui vous est cher, on s'y cramponne de toutes ses forces. On s'y cramponne dans la solitude, dans le silence, dans le travail...

Thérèse avait prononcé ces paroles si passionnément que Lucile s'en était étonnée. Elle les avait écoutées, le front dans ses mains, tout un monde de pensées s'agitant en elle. Lorsqu'elle releva la tête pour scruter, d'un regard, le regard de son amie, les yeux gris, qu'une flamme avait traversés un instant, étaient calmes comme une eau profonde.

Lucile murmura seulement :

— Pauvre Alain!

Et Thérèse, ce jour-là, n'en dit pas davantage.

Les deux amies se voyaient souvent. Non que M^{lle} Lefortin vint fréquemment rue Guynemer. Elle n'aimait point l'ambiance de ce luxueux appartement et n'éprouvait nulle sympathie pour les dames Villeroy. Mais Lucile allait chez elle chaque fois que cela lui était possible. Thérèse habitait, dans le quartier Montparnasse, un petit atelier perché tout en haut d'une maison bourgeoise. On y respirait une atmosphère de paix et de travail, de liberté aussi, qui était bienfaisante à Lucile.

— Il faut te remettre à la peinture, lui dit Thérèse un après-midi où la jeune fille semblait plus découragée que de coutume. Seule, une occupation intéressante te donnera le « goût de vivre » que le

chagrin détruit. Et puis, sait-on jamais ce qui peut se produire? M^{me} Villeroy et sa fille te comblent actuellement de gentilleses. Il suffira, peut-être, de bien peu de chose pour qu'elles changent du tout au tout...

— D'où te vient cette clairvoyance? Je crois que tu ne te trompes guère, hélas! Les « gentilleses » de ma tante et d'Huguette sont déjà parsemées de mille piqûres d'épingles dont je souffre...

— C'est la vie qui me rend clairvoyante, ma pauvre petite... Ni ta tante, ni ta cousine ne sont ce qu'on appelle... de belles natures! Tu es leur obligée... Leur bonté ne peut être qu'un caprice... Voistu, mon conseil est sage : travaille. Un jour, il est possible que tu sois bien heureuse d'être à même de te tirer d'affaire toute seule.

Lucile, après en avoir référé à son oncle, décida de reprendre ses travaux. Il fut convenu, afin de ne pas heurter M^{me} Villeroy dans ses idées préconçues, qu'elle s'occuperait à sa peinture, chaque matin, aux heures que ses parentes consacraient au repos et à la toilette. Thérèse écoulerait, en son nom, les ouvrages qu'elle aurait ainsi exécutés.

Ces heures devinrent bientôt, pour la jeune fille, les meilleures de la journée. Sa mère, en ces instants, revivait plus intensément dans son souvenir. Lorsqu'elle se retrouvait, comme autrefois, devant sa table de travail placée près de la fenêtre, il lui semblait que la pauvre femme était présente, invisible derrière elle. Le cher fantôme veillait, approbateur et tendre...

Le travail exerça vite sur Lucile sa bonne influence. Le temps, qui nivelle les chagrins comme l'eau polit les galets, l'aida dans son œuvre. Peu à peu, la jeune fille retrouva ce « goût de vivre » dont parlait Thérèse et qui était en elle, instinctif et puissant.

Un après-midi de fin janvier, clair et froid, Lucile, contre son habitude, arriva de bonne heure chez M^{lle} Lefortin.

Les dames Villeroy, lasses de la vie austère où le deuil les confinait, avaient élaboré tout un programme de courses, reconnues subitement indispen-

sables, et qui devaient occuper longuement leurs loisirs. Comme elles n'avaient point prié Lucile de les accompagner, cela donnait à la jeune fille une liberté nouvelle dont elle se hâta de profiter.

— Toi... déjà ! fit Thérèse avec une sorte de gêne, lorsqu'elle la vit sur le seuil de sa porte.

— Déjà ! Ce n'est pas un reproche, je pense ? répondit Lucile en l'embrassant. J'étais sûre, un jeudi, de te trouver chez toi...

Un grand paravent, placé devant l'entrée, dissimulait l'atelier. Lucile ne pouvait apercevoir le visiteur qui, assis sur une chaise basse, se chauffait les mains à la chaleur du poêle de fonte ronflant dans la pièce.

— Oh ! comme il fait bon ici, ajouta-t-elle, enyahie de bien-être à la tiédeur de l'atmosphère, car l'air, au dehors, était glacé.

En même temps, elle contournait le paravent et pénétrait dans la pièce où la lumière entraînait gaiement, à flots, par un large vitrail, éclairant un ensemble disparate de meubles et, sur les murs, des toiles de toutes dimensions évoquant des horizons variés.

Elle fut toute surprise de se trouver soudain devant M. de Ferlane. Thérèse expliquait aussitôt, avec simplicité, qu'il était venu la conseiller dans le choix des paysages destinés à une prochaine exposition. Et Lucile trouva sa présence, en ce lieu, toute naturelle. N'éprouvait-elle pas, d'ailleurs, une secrète satisfaction de le voir là, dans ce cadre où elle se sentait à l'aise, hors de toute contrainte ?

Il la regardait sans mot dire, tout au plaisir de la sentir si proche. Elle causait avec Thérèse sur le canapé. Le froid lui avait fait des joues vermeilles, des yeux brillants, ce qui seyait à l'expression un peu puérile de son visage. Elle parlait d'une voix enjouée. Ses attitudes, ses gestes étaient simples et gracieux. Parfois elle souriait et ce sourire qui éclairait ses yeux, ses dents, tout son ovale, semblait au jeune homme aussi frais qu'un matin de printemps. Guy de Ferlane se souvint tout à coup de la petite tête de plâtre qu'il avait eu, un soir, la fantaisie d'acheter...

M^{lle} Lefortin, que la fixité admirative de ce re-

gard troublait d'une obscure jalousie, dit, soucieuse de ramener sur elle l'attention du jeune homme :

— Vous m'aviez promis d'examiner mes toiles... Je ne vous en fais pas grâce. Peut-être vaut-il mieux ne pas attendre pour cela que le jour baisse.

Il se leva aussitôt, empressé, et se mit à examiner attentivement, un à un, les paysages dont il s'agissait. Il faisait quelques remarques judicieuses, quelques critiques pleines d'aménité, conseillait telle toile plutôt que telle autre.

— Dans l'ensemble, conclut-il, tout cela est bon et mérite d'être exposé. Vous avez le sentiment de la couleur. Il y a des oppositions remarquables, beaucoup de goût et de savoir-faire dans la conception. Et quelle puissance de travail !...

— N'exagérez rien...

— Non, non, c'est sincère. Je ne puis que vous féliciter et vous encourager à continuer. Vous arriverez...

— Je consacre à la peinture tous mes instants libres, affirma Thérèse visiblement satisfaite. J'aime passionnément mon art. Mais, à Paris, il est difficile de faire un travail suivi. Le paysage, d'ailleurs, en cette saison...

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas du portrait ?

— Oui... J'avais commencé par là, autrefois, fit Thérèse, songeuse. Je pourrais y revenir... C'est intéressant...

— Tu as fait de maman un si joli pastel, dit Lucile. Je suis bien heureuse de l'avoir aujourd'hui. C'est ce que je possède de plus précieux. Il est si vivant !

— Il me faudrait un bon modèle..., continua Thérèse qui suivait son idée.

— En voilà un tout désigné pour une première étude et il me paraît bien séduisant, fit Guy de Ferlane en désignant Lucile. Comment n'avez-vous pas déjà songé, vous qui êtes si finement artiste, à « croquer » ce joli visage... ces traits mobiles... ces yeux clairs... ce sourire... Excusez-moi, Mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille. J'ai l'air de vous faire un plat compliment. Je parle avec sincérité.



Lucile, toute rougissante, avait détourné la tête. Thérèse parut s'absorber soudain dans les réflexions que lui suggérait cette idée. En réalité, elle se sentait dominée par un sentiment d'instinctive jalousie — déjà éprouvé, mais cette fois plus intense — à l'égard de son amie et elle se faisait violence pour le vaincre. Lorsqu'elle releva son visage, ses joues étaient très pâles, ses lèvres décolorées, mais ses yeux impénétrables avaient repris leur serene gravité.

— J'essayerai, fit-elle, si Lucile consent à me servir de modèle.

— J'en serai ravie, dit Lucile, bien que je ne croie pas ma figure aussi intéressante que veut bien le dire M. de Ferlane. Cela me servira toujours de prétexte auprès de ma tante pour venir te voir un peu plus souvent.

Guy de Ferlane reprit :

— Avec votre talent et ce joli modèle, vous allez réaliser, j'en suis certain, quelque chose de fort intéressant et qui aura toutes les chances de succès pour le prochain Salon...

— Je compte sur vos bons conseils, alors, fit Thérèse, flattée. Vous savez que j'estime à leur valeur toutes vos critiques.

— Entendu ! dit le jeune homme en souriant.

Lorsque, quelques minutes plus tard, les deux amies se trouvèrent seules, Thérèse demanda :

— M. de Ferlane vient-il souvent chez les Villeroy ?

— Assez souvent, et ces visites ravissent Huguette. A la *Beuvrette* elle a cru, paraît-il, que tout son rêve allait s'écrouler. Lui, esquivait volontiers les invitations de ma tante. Puis, il est venu rue Guynemer peu après la mort de ma pauvre maman. Je me souviens bien de cette visite... Elle ravivait en moi tant de douloureux souvenirs que j'ai dû quitter le salon pour aller pleurer dans ma chambre. Ensuite il est venu fréquemment. Ces visites font la joie d'Huguette. Pourtant...

— Pourtant ? demanda Thérèse en se rapprochant de Lucile d'un mouvement nerveux.

Lucile parut hésiter un instant :

— A sa place, je ne courrais pas ainsi après ce mariage...

— Pourquoi? Il est... charmant — Thérèse esquissa un sourire contraint — celui que tu appelais « le beau châtelain ».

— Oui, avec toi et avec moi il est charmant. Mais si tu le voyais auprès d'Huguette : l'ennui s'inscrit sur sa figure quand il cause avec elle. Il regarde de tous côtés...

— Il te regarde, peut-être? interrogea vivement Thérèse.

— Quelquefois..., fit Lucile, troublée soudain de sentir fixés sur elle les yeux de son amie.

Le cœur de Thérèse battait à grands coups. Une pensée venait de lui traverser le cerveau : Guy... Lucile... Ces visites aux Villeroy, n'était-ce pas pour Lucile seule qu'il s'y condamnait? Et cette idée de portrait... Peut-être était-il en train de s'éprendre d'elle...

Cette pensée lui fut tout de suite une torture. Elle éprouva un désir subit d'être seule, seule pour réfléchir, pour laisser jaillir en pleurs la souffrance que cette supposition venait de mettre en elle. L'habitude de se maîtriser lui fit reprendre rapidement — pour un instant du moins — possession d'elle-même. Elle dit, s'efforçant de sourire :

— C'est qu'il paraît te trouver très séduisante, M. de Ferlane. Mon Dieu! ajouta-t-elle en jetant les yeux sur la montre-bracelet qui encerclait son poignet, j'oubliais l'heure. Excuse-moi de te renvoyer si vite. Il faut que je sorte.

— Aujourd'hui... un jeudi?

— Oui, une leçon particulière. Je ne te l'ai pas dit... un nouvel élève... Nous descendrons ensemble... c'est dans la maison... sur la cour...

Lorsqu'elles furent au bas de l'escalier, Lucile demanda :

— Quand te reverrai-je? Je suis à ta disposition, tu sais, pour ce portrait. Je suis très libre en ce moment, puisque ma tante et Huguette sortent beaucoup.

Thérèse réfléchit une seconde, essayant de combattre les sentiments mauvais qui l'agitaient. Elle

regarda son amie : Lucile souriait, juvénile, presque enfantine dans ses habits de deuil qui pâlissaient son teint et affinaient sa silhouette.

— Nous commencerons, demain, dit-elle d'une voix un peu sourde, en se penchant pour l'embrasser. Je suis libre de trois à cinq.

Elles se quittèrent sur le seuil de la porte cochère. Lorsque Lucile eut tourné l'angle de la rue, Thérèse remonta l'escalier qu'elle venait de descendre.

Dans l'atelier, elle s'affala en sanglotant sur les coussins du divan.

XI

Huguette entra dans le petit salon où se trouvait Lucile. Elle était habillée avec élégance d'un manteau de loutre et d'une toque de même fourrure, seyant à sa blondeur. Elle se dirigea vers la cheminée, déposa dans un vase la gerbe d'œillets qu'elle tenait à la main et, apercevant sa cousine qui feuilletait sur une table quelques revues :

— Tu vas rester là tout l'après-midi? demanda-t-elle sèchement. Je te croyais partie chez ton amie, pour ton portrait...

Lucile releva la tête, vit les sourcils froncés d'Huguette, son regard mécontent :

— Je n'ai rendez-vous avec Thérèse qu'à quatre heures, fit-elle doucement. Cela te gêne que je reste ici un instant encore?

Les traits d'Huguette se détendirent.

— Pas du tout, répondit-elle. — Elle ajouta, aimable : — Veux-tu que nous te déposions chez M^{lle} Lefortin avec l'auto? Nous devons faire quelques courses. Ensuite nous irons chez la couturière. Ce ne sera pas un grand détour.

— Merci. Tu es bien gentille. Je préfère y aller à pied.

Huguette jeta un coup d'œil autour d'elle, redressa les œillets trop inclinés à son gré, changea de place quelques bibelots, ferma le radiateur,

ajouta, dans la cheminée, deux bûches sur celle qui se consumait. Au moment de quitter la pièce, elle dit à sa cousine :

— Tu ne laisseras pas toutes ces revues en désordre, n'est-ce pas, quand tu t'en iras? Et tu recommanderas bien au domestique de veiller sur le feu. Je rentrerai vers cinq heures, pour le thé.

Lorsque M^{lle} Villeroy eut refermé la porte derrière elle, Lucile alla s'enfouir dans un vaste fauteuil auprès du feu. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à une paresse qu'elle n'essayait pas de vaincre. Elle savourait la joie d'être seule dans ce petit salon silencieux et confortable. Elle en aimait l'atmosphère intime, le luxe de bon goût qui contrastait avec l'étalage de tentures et de mobilier très modernes dont étaient garnies, comme à *la Beauvrette*, les autres pièces de l'appartement. M^{me} Villeroy avait mis là des meubles et des bibelots anciens, achetés beaucoup plus par snobisme que par goût personnel. L'ensemble, choisi d'ailleurs par son mari, en était harmonieux et plaisait à Lucile. Elle était là depuis un instant, lorsqu'un domestique entra, qui lui remit un pneumatique. Thérèse lui demandait de retarder jusqu'au lendemain sa séance de pose.

Au dehors, c'était la pluie, une pluie fine et froide qui tombait par bourrasques. Lucile songea qu'on était bien dans le silence de cette pièce où le feu de bois répandait une chaleur enveloppante. Elle soupira d'aise à la pensée de rester là plutôt que de sortir. D'ordinaire, pourtant, elle bravait volontiers les intempéries, surtout lorsqu'il s'agissait d'aller voir Thérèse. Pourquoi, depuis quelque temps, au lieu de la confiance habituelle, ressentait-elle en sa présence une sorte de malaise? En vain cherchait-elle à se l'expliquer. Elle n'y arrivait point, pas plus qu'elle n'arrivait à vaincre cette gêne indéfinissable qui se glissait maintenant entre elle et son amie, les faisant, par instants, comme étrangères l'une à l'autre.

Le portrait de Lucile était presque terminé. Ce n'était pas à proprement parler un portrait, mais plutôt, bien que les traits du modèle fussent fidèle-

ment reproduits, une interprétation de son visage. Selon une idée suggérée par Guy de Ferlane, elle avait la tête couronnée de fleurs des champs et le fond évoquait un riant paysage. L'ensemble formait une sorte de fraîche allégorie du printemps. L'effet obtenu était plein de charme et l'artiste avait résolu de n'y plus ajouter que quelques touches.

Mais pourquoi, à chaque séance de pose, Thérèse s'était-elle montrée si nerveuse, si singulière, faisant preuve d'une volubilité inaccoutumée? Chez cette nature taciturne, pour laquelle l'art était presque un sacerdoce, qui se livrait à lui avec une passion concentrée, cette volubilité détonnait. Thérèse, d'ailleurs, par ses paroles décousues autant que par ses attitudes et sa manière d'être nouvelles, déconcertait Lucile. Jamais elle ne l'avait vue ainsi. Ses gestes étaient fébriles, sa voix avait des éclats imprévus. On lisait sur ses traits altérés l'abattement causé par de longues heures d'insomnie. Lucile s'en était inquiétée. Thérèse avait ri, d'un rire nerveux :

— Je me porte à merveille. Ne sais-tu donc pas que je suis bâtie en fer?

Surmontant l'incompréhensible gêne qui s'emparait d'elle, tout à coup, Lucile avait encore demandé :

— Voyons, n'as-tu pas quelque contrariété? Tu es si... changée...

Avec un ricanement bizarre, Thérèse avait interrompu :

— Un peu de surmenage... Voilà qui explique cette nervosité qui t'étonne...

Puis, elle avait ajouté :

— Sais-tu que, tout en étudiant ton visage pour le fixer sur cette toile, je me faisais la même réflexion. Je te trouve... changée, toi aussi. Tes yeux, surtout... Ils ont une expression nouvelle... On dirait... qu'il y a... de l'amour en eux?

— De l'amour? Quelle idée!

Lucile avait senti ses joues s'empourprer sous le regard de son amie qui semblait vouloir scruter son regard... Puis, elle avait hoché la tête :

— Tu te trompes, je t'assure.

Et Thérèse, redevenue soudain taciturne, s'était remise à peindre fébrilement.

En se rappelant cette conversation, maintenant, dans le silence et la solitude du petit salon où elle se trouvait, Lucile se prit à sourire. Elle se répéta mentalement les paroles de Thérèse : « Tes yeux ont une expression nouvelle... Il y a... comme de l'amour... en eux. »

De l'amour?... Comment pouvait-on lire cela dans ses yeux?... Elle, amoureuse? Le nom de son cousin lui vint aux lèvres : « Alain... » Non, elle n'était point amoureuse d'Alain... Malgré son ingénuité, elle sentait que *l'amour*, cela devait troubler... tout l'être. Et elle n'était jamais troublée devant Alain, mais seulement gênée, contrariée de ne pouvoir répondre par un sentiment égal au sentiment qu'elle avait l'impression de lui inspirer. « Mais quoi! se dit-elle, n'est-ce pas mieux ainsi? Où nous mènerait cet amour, en admettant qu'il fût bien vrai, bien réel... et... partagé? Ma tante ne voudrait pas d'une belle-fille sans fortune, comme moi... je le crois, du moins... Et mon oncle — je le sais pour le lui avoir entendu dire — considère que les mariages entre cousins « ce n'est jamais bien fameux... » Alors? Peut-être même est-ce la raison pour laquelle Alain semble me fuir... Pauvre Alain!... »

Lucile se dit encore que l'affection qu'elle éprouvait pour son cousin n'avait rien de commun avec le sentiment qu'on devait éprouver pour se marier. Ce qu'elle rêvait dans le mariage, ce n'était point seulement cette bonne camaraderie, cette amitié fraternelle ressentie pour Alain, c'était un sentiment plus fort, plus troublant, qu'elle devinait d'instinct. Un souvenir, qu'elle s'efforça de repousser aussitôt, surgit en son esprit; une voix rédit à son oreille des paroles flatteuses... Ce n'était qu'un souvenir, mais il la fit rougir et une joie légère, reconfortante comme un renouveau, lui vint au cœur. Ces paroles, pourtant, étaient-elles sincères? M. de Ferlan la jugeait-il aussi séduisante qu'il l'avait dit, devant elle, à Thérèse? Elle était donc *jolie!*... Elle se leva d'un bond. La place, au-dessus de la chemi-

née, refléta son visage. Elle se pencha pour se mirer, interroger ses yeux...

A cet instant même, la porte s'ouvrit et Lucile aperçut dans la glace la silhouette d'un visiteur qu'introduisait le domestique. Elle se retourna, à la fois étonnée et ravie, mais plus émue encore que ravie, car ce visiteur n'était autre que Guy de Ferlane.

— Veuillez m'excuser, Mademoiselle, dit le jeune homme en s'inclinant. Je suis un peu en avance, je crois, pour le goûter auquel j'étais convié. Mais il paraît que ces dames ont donné l'ordre de m'introduire ici au cas où elles ne seraient pas encore rentrées. J'espère n'être pas indiscret ?

— Oh ! Monsieur... protesta Lucile rougissante.

— Je dois dire que le domestique, en me prévenant que M^{me} et M^{lle} Villeroy n'étaient pas encore de retour, a eu la bonne idée d'ajouter que vous étiez là. Cette présence ne pouvait que m'encourager à attendre plus patiemment.

Elle ne répondit pas. L'embarras et la confusion se lisaient sur son visage, mais M. de Ferlane distingua aussi la flamme qui brillait dans ses yeux. Elle restait debout devant lui, immobile, et il prit le parti de la mettre à l'aise rapidement :

— Vous me permettrez de m'asseoir, Mademoiselle ?

— Oh ! pardonnez-moi... je vous en prie...

Il s'assit sur le canapé qui se trouvait placé derrière lui, assez loin de la jeune fille. Elle se rassit à son tour :

— Je suis sûr que je vous fais l'effet d'un intrus, Mademoiselle. J'arrive là, tout à coup, je trouble votre solitude et votre rêverie...

Lucile protesta avec vivacité. Il continua :

— Oui, oui... ne protestez pas. Je sais que les jeunes filles rêvent volontiers. Et je les approuve, d'ailleurs, je les approuve d'autant mieux que moi-même je les imite souvent... Quoi de plus délicieux que la rêverie ! On s'évade un instant de la plate réalité. On rend la bride à son imagination... On embarque... on embarque sur un bateau aux voiles géantes que le moindre souffle de brise emporte

tout de suite vers des pays merveilleux... si merveilleux que personne n'en a jamais vu de pareils... Et vous voilà tout à coup le roi — pardon, la reine — de ces pays fantastiques...

Elle se mit à rire franchement :

— Je n'ai pas l'imagination si vive, Monsieur... Aujourd'hui, du moins... Non, je ne rêvais pas... Je pensais... Au fait, je ne sais plus à quoi je pensais...

De nouveau le rose envahit ses joues. Elle venait de se rappeler, soudain, certaines paroles élogieuses à son endroit, et le mouvement de coquetterie ingénue qui l'avait fait se dresser devant la glace pour s'y regarder avec complaisance. Quel curieux hasard avait amené devant elle, à cette même minute, celui auquel elle songeait !...

— C'est tout à fait anormal que je sois ici à cette heure, ajouta-t-elle pour se tirer d'embarras. Je devais aller poser chez Thérèse et, au moment de partir, j'ai reçu d'elle un pneumatique...

Elle montra le papier bleu qu'elle avait posé sur la cheminée.

— Rien de grave, j'espère ? demanda Guy de Ferlane.

— Oh ! je ne pense pas. Elle me dit seulement qu'elle n'est pas libre aujourd'hui. Son mot est écrit très vite...

Un petit silence succéda à ces paroles. Le jeune homme évoquait l'atelier de Thérèse et une muette comparaison s'établissait dans son esprit entre la jeune artiste taciturne, ardente au travail, un peu mûrie déjà par la vie, et la jeune fille qui était là, sous ses yeux. Certes, il appréciait la première à sa valeur. Mais quel charme frais, printanier, chez celle-ci ! « Il y a en elle, se dit-il, une force conquérante de jeunesse qui l'emportera toujours sur les qualités les plus rares de l'intelligence et du talent, ou même de la beauté. Il y a comme un fluide qui émane de ses yeux et de son sourire, un fluide irrésistible. C'est le charme de la lumière par un bleu matin ! Quelle expression de joie saine et riante dans ces yeux !... »

Lucile avait repris le fil interrompu de la conversation, autant pour se donner une contenance que

pour montrer, d'instinct, qu'elle n'était pas indifférente à la sympathie qu'on voulait bien lui témoigner. Elle parla de Thérèse et de l'admiration qu'elle éprouvait pour son caractère et son talent. Elle se garda, toutefois, par une discrétion bien naturelle, de faire la moindre allusion à la nervosité bizarre de son amie, lors des séances de pose. Guy de Ferlane l'écoutait distraitement. Il se rendait compte, tout à coup, par le plaisir qu'il éprouvait à se trouver en tête à tête avec elle, par la crainte, aussi, de voir ce plaisir bientôt interrompu, que l'attrait des visites qu'il faisait volontiers depuis quelque temps aux Villeroy résidait surtout dans sa joie d'apercevoir de temps à autre certaine petite ombre noire qui s'effaçait, discrète et silencieuse, dans un coin du salon, mais qu'il sentait en communication de pensée avec lui.

Tandis qu'elle parlait, le jeune homme suivait du regard l'expression charmante de son visage mobile. Il cherchait à lire en ses yeux limpides. Cela lui était très doux, car il découvrait au fond de ces prunelles bleues, parfois tendres et parfois malicieuses, le secret d'une nature belle et prodigue. En même temps, il comprenait que la jeune fille avait pris sur lui, sans rien tenter pour cela, par son charme naturel, par sa réserve modeste, un pouvoir dont la force était peut-être plus grande encore qu'il ne l'imaginait. L'idée le traversa soudain qu'elle réalisait à ses yeux la jeune fille dont il avait évoqué l'image, un soir, dans une conversation avec sa mère. L'intelligence, le sens artistique, les qualités sérieuses en même temps que la simplicité qui s'ignore, ne rivalisaient-ils pas en Lucile avec la distinction, la grâce, l'attrait physique? Il la compara mentalement, non plus avec Thérèse, mais avec M^{lle} Villeroy, la fiancée que M^{me} de Ferlane ambitionnait pour lui. Quelle différence, tout à l'avantage de Lucile!... Fallait-il, pour de vulgaires questions d'argent, étouffer le sentiment qu'il sentait grandir en lui pour cette dernière? Serait-il assez sot pour côtoyer le bonheur sans essayer de le saisir au passage?... Il l'avait souvent dit à sa mère : jamais il ne sacrifierait son cœur à

des questions d'intérêt. Son existence, il est vrai, s'il épousait une jeune fille sans fortune, devrait s'orienter différemment. Eh bien, il habiterait la campagne. Une jeune fille comme Lucile n'hésiterait pas, sans doute, à y vivre à ses côtés toute l'année. Mais, au fait, cela était-il bien sûr et n'y avait-il pas quelque fatuité à le croire? Que savait-il de ses goûts? Elle était Parisienne. L'existence un peu austère, dans la solitude d'un château ancestral, ne l'effrayerait-elle point? Et puis, et puis... la sympathie qu'il ressentait pour elle... plus que la sympathie, l'inclination déjà, l'amour naissant — oui, c'était bien l'amour qu'il sentait naître en lui pour cette délicieuse jeune fille — ces sentiments, en un mot, seraient-ils partagés?

Un désir lui vint, impérieux, de l'interroger discrètement, afin qu'elle dévoilât, s'il se pouvait, ses aspirations... Avec adresse, il fit dévier leur causerie. Il parla d'un voyage qu'il devait faire prochainement en sa province natale, rappela à Lucile sa visite à *Beauvallon*. Et comme elle lui vantait la beauté de sa demeure, il dit sa joie d'y revenir chaque année, pendant de longs mois, pour vivre librement sur les terres paternelles, en dehors de toutes obligations mondaines :

— Et vous, Mademoiselle, questionna-t-il en terminant, aimez-vous la campagne?

— C'était la joie de mes veillées, répondit Lucile pensivement, de faire avec maman un beau rêve champêtre : je bâtissais une maison rustique dans un coin de verdure. Toutes ses fenêtres s'ouvraient au soleil sur une riche campagne. Autour de nous flottait la bonne odeur des prés, des fleurs sauvages. Une rivière sinueuse coulait à peu de distance. On la devinait à travers de grands arbres. J'imaginai que nous vivions là, toutes deux, libres, heureuses, dans la paix, le repos...

Elle se tut. Il était suspendu à ses lèvres. Il aurait souhaité qu'elle parlât ainsi longtemps, comme en un songe. Il demanda :

— Auriez-vous aimé vivre ainsi... toujours?

— Avec maman que je chérissais et pour lui procurer le repos, je l'eusse fait avec joie. Et puis,

la campagne a pour moi tant d'attraits... J'aime marcher dans les sentiers fleuris d'aubépines où bruissent les abeilles. Chaque jour on découvre un chemin nouveau : celui-ci aboutit à une maison claire, celui-là à une source d'où l'eau s'égoutte avec un murmure léger; cet autre serpente à travers un bois rempli de chants d'oiseaux...

— Vous parlez de la campagne en citadine qui l'a contemplée seulement en ses beaux jours. L'hiver, elle prend un air revêche...

— Il me semble que je l'aimerais l'hiver aussi. Qu'importe si au dehors le gel mord au visage et si le vent gémit! On se sent heureux d'être à l'abri dans la chambre close, devant un grand feu qui flambe gaiement.

— Le contraste d'un intérieur agréable et chaud console aisément des rigueurs du dehors. On a, sous la main, les livres que l'on aime. On grappille, dans chacun, quelque belle pensée, dont on rêve à loisir...

— On fait, sans crainte d'être dérangé, de la peinture, de la musique.

— Il me semble entendre votre voix si pure s'élever dans une vaste maison solitaire...

— Moi, j'imagine les Noël's au village, avec la sonnerie des cloches, dans le silence de la nuit, le défilé des gens qui s'en vont à l'église, sous les étoiles ou sous la neige...

Le jour baissait. Ni l'un ni l'autre ne songeaient à faire de la lumière. Le peu de clarté qui entrait dans la pièce éclairait faiblement le visage de Lucile, ses yeux bleus pleins de rêve, de sérénité. Un sourire se dessinait sur ses lèvres. Sa gorge juvénile s'abaissait et se soulevait en un rythme égal. Il la regardait. Jamais, devant aucune jeune fille, il n'avait éprouvé si pure, si profonde émotion. Il sentit un aveu monter à ses lèvres. Il hésitait à le prononcer :

— Mademoiselle, commença-t-il.

Elle eut le pressentiment qu'il voulait lui confier quelque chose de plus intime. Un trouble vague l'envahit. Elle n'était pas sans éprouver elle-même, déjà, depuis un moment, la douceur de ce tête-à-tête. Mais elle éprouvait aussi de l'inquiétude. Elle

se demandait si elle avait bien le droit d'être là, seule avec lui (lui qui était presque, déjà, le fiancé de sa cousine) et d'écouter ses propos, d'y répondre avec complaisance. Pourtant, où était le mal?...

— Mademoiselle... Je bénis le destin qui nous a réunis seuls en face l'un de l'autre, aujourd'hui. On est parfois indécis, dans la vie. On se trouve comme devant un carrefour. On hésite sur la route à prendre. Tout chemin mène à Rome, dit-on. Ce n'est pas toujours vrai. Certains ne conduisent qu'à des précipices. Je viens d'avoir la notion précise de celui qu'il me faut éviter...

Elle ouvrit tout grands sur lui des yeux interrogateurs :

— Vous ne comprenez pas... Sans doute, vous ne pouvez pas comprendre... Je crois que je peux vous dire franchement ma pensée. Il faut même que je vous la dise. Car je suis fixé maintenant sur la route que je dois choisir. Mais il dépend de vous que je puisse m'y engager d'un pas ferme.

Lucile sentit son cœur battre dans sa poitrine. Que signifiaient ces paroles? Qu'allait-il lui dire? Elle attendit, un peu haletante et silencieuse :

— Vous savez, n'est-ce pas, Mademoiselle... Vous avez certainement entendu dire autour de vous qu'on serait disposé à m'accueillir dans votre famille... Peut-être même avez-vous reçu, de M^{lle} Huguette, des confidences...

Maîtrisant son émotion, Lucile répondit avec simplicité :

— Ma cousine ne me fait guère de confidences, Monsieur. Toutefois, je ne crois pas la trahir en disant qu'elle serait heureuse d'être choisie par vous...

— Oui, c'est cela... Je vous remercie d'avoir précisé d'un mot... Eh bien, je sens que je serais coupable... il serait vilain de ma part... de la laisser plus longtemps dans cette illusion... La réalisation de ce projet que votre tante, d'accord avec ma mère, d'ailleurs, avait formé, n'est pas possible.

— Pas possible? Pour...

— Pourquoi? Je vais vous le dire...

— Oh! pardon, Monsieur, je suis indiscreète...

— Non, non, pas du tout... Je ne peux pas épou-

ser M^{lle} Villeroy parce que je ne l'aime pas. Vous voyez, c'est très simple. Et si j'éprouve le besoin de vous faire cet aveu, à vous, c'est parce que je sens...

Il s'arrêta une seconde, hésitant, non qu'il reculé devant une déclaration, mais il voulait dire nettement sa pensée :

— Eh bien, oui, je sens que mon inclination va vers vous... Depuis la première fois que je vous ai vue, j'éprouve à votre égard une sympathie grandissante... Et quand je dis sympathie, inclination, c'est un mot plus fort, sans doute, que je devrais prononcer. Je m'interroge, mademoiselle Lucile, et je me rends bien compte que si je continue à venir dans cette maison, ce n'est pas pour M^{lle} Villeroy, mais pour vous... C'est toujours dans l'espoir que je rencontrerai, assise en un coin du salon et s'effaçant avec une modestie trop grande, l'exquise jeune fille que vous êtes... Mais... vous pleurez ?

L'émoi de Lucile avait été si vif, en entendant ces paroles, elle était si peu accoutumée à ouïr semblables choses que des larmes étaient venues à ses yeux. Elles coulaient, une à une, sur ses joues, lentes larmes d'un cœur que l'amour, pour la première fois, éveille et trouble. Pas une parole ne vint à ses lèvres. Elle mit seulement sa main gauche sur sa poitrine comme pour en comprimer les battements trop forts.

Guy de Ferlane sentit son émotion s'accroître à la vue de ces larmes innocentes. Il s'approcha, prit doucement la main restée libre et qui s'abandonnait, y posa ses lèvres, longuement :

— Pardonnez-moi, Mademoiselle. Je n'aurais peut-être pas dû vous dire cela... aujourd'hui... J'ai l'air d'un mauvais sujet qui profite d'un instant de solitude, en tête à tête avec une jeune fille qui lui plaît... Mais croyez-moi, je suis sincère... J'ai cédé à un mouvement spontané, à une impulsion de franchise... Je parlerai à votre oncle...

À ces derniers mots, Lucile sursauta :

— Que voulez-vous dire ?

— Mais c'est tout naturel. Mes intentions sont loyales. M. Villeroy est votre tuteur. J'aurai l'honneur de lui demander la main de sa nièce.

— Oh ! non, non, Monsieur, ne faites pas cela !...

Il la regarda, interloqué. S'était-il mépris ? Et les larmes qu'il venait de voir couler de ses yeux n'étaient-elles pas l'indice d'une inclination réciproque ?

Elle continua :

— Quelle situation va être la mienne ! Si vous saviez combien l'on m'en a voulu déjà... car on a senti que je vous plaisais... Et c'est mal de ma part, je m'en rends compte, c'est mal d'être là, entre ma cousine et vous... Je n'aurais pas dû vous écouter, je n'aurais pas dû rester seule avec vous... Pourtant, ce n'est pas ma faute ! Moi aussi, dès le premier jour, j'ai senti que quelque chose devait nous rapprocher... Ensuite, il me semblait qu'un lien mystérieux s'établissait entre nous... Mais Dieu m'est témoin que je n'aurais pas dit un mot, je n'aurais pas fait un geste pour détourner votre attention de ma cousine... Et aujourd'hui, voilà que... Mon Dieu, mon Dieu, suis-je coupable ? Que va-t-il m'arriver ?...

Elle s'était levée et s'agitait fébrilement. Le jeune homme eut un sourire. Il venait d'avoir, en même temps, la révélation spontanée des sentiments de la jeune fille à son égard et des scrupules bien naturels qui s'y mêlaient. Il s'efforça de se montrer tendre et convaincant pour la rassurer :

— Il ne vous arrivera rien de mauvais, Mademoiselle, je m'en porte garant... Rassurez-vous... Non, vous n'êtes pas coupable et vous n'avez rien à vous reprocher... C'est la Providence qui a tout fait... C'est elle qui vous a mise sur ma route... Ainsi, je ne vois suis pas indifférent ! Que je vous remercie de m'avoir dit ces choses ! Vous ne sauriez croire combien grand est mon bonheur ! N'avez aucun remords, mademoiselle Lucile... Je parlerai à votre oncle...

Il avait repris sa main, qu'il serrait doucement dans la sienne, et se laissait aller à l'émotion qui le pénétrait tout entier.

Lucile, de nouveau, pleurait. L'obscurité avait envahi presque complètement la pièce.

A ce moment, la porte qui donnait accès sur le

vestibule s'ouvrit, et M^{lle} Villeroy parut brusquement sur le seuil :

— Comment, pas de lumière!... s'exclama-t-elle en entrant.

Vivement elle tourna le commutateur et, aussitôt, demeura interdite. Elle venait d'apercevoir le groupe du jeune homme debout à côté de sa cousine en larmes. Celle-ci, prise soudain d'une indicible honte, s'enfuit sans mot dire par la porte opposée. M. de Ferlane ne perdit point contenance :

— Excusez-moi, Mademoiselle, je viens d'avoir avec M^{lle} Nérel une explication, une explication assez grave, mais qui était nécessaire...

— Une explication... Je ne comprends pas. Mais comment Lucile est-elle encore ici? Elle devait aller poser chez son amie Thérèse...

— Elle a reçu un pneumatique lui demandant de remettre cette séance. Je l'ai trouvée seule ici en entrant... Nous avons causé... A mon tour, il faudrait que je m'explique. M. votre père est-il là?

— Non, mon père est absent. Mais ma mère va venir. Nous rentrons à l'instant. Puis-je vous demander quel est ce mystère?

— Mademoiselle, je ne peux pas vous répondre. C'est trop délicat. Je suis un peu coupable envers vous. Je n'aurais pas dû... Enfin, je m'expliquerai avec M. Villeroy. Excusez-moi.

Il gagna la porte, salua avec courtoisie, puis, ayant revêtu à la hâte, dans l'antichambre, son pardessus, il s'en alla, laissant Huguette Villeroy tout abasourdie.

XII

Que signifiait ce brusque départ, à peine poli, après ces paroles énigmatiques? Huguette se le demanda un instant, pendant lequel ses beaux yeux noirs brillaient de colère et d'humiliation.

Par un mouvement assez naturel, elle s'empressa d'en rendre responsable sa cousine : « C'est trop fort! fit-elle rageusement. J'en aurai le cœur net! »

Aussitôt, elle arracha de sa tête la petite toque de loutre, fit glisser son manteau, les lança sur un fauteuil. Puis, ayant fait claquer la porte, elle courut vers la chambre de Lucile.

Celle-ci, la tête dans ses mains, pleurait silencieusement sur le bord de son lit.

— Ce n'est pas le moment de pleurnicher, fit Huguette durement, lorsqu'elle fut près de Lucile. Je te prie de me dire ce que tout cela signifie. Je t'ai trouvée tout à l'heure seule, dans l'obscurité, en tête à tête avec celui que je considère comme mon fiancé. Et je te croyais chez ton amie Thérèse... De plus, ton attitude, lorsque j'ai interrompu ce tête-à-tête, laisse à penser que tu n'as point la conscience tranquille. Que veut dire tout cela? M. de Ferlane est parti sans un mot d'explication, sans presque me dire adieu. Que signifie? J'ai le droit de savoir, je pense. Allons, parle.

Lucile s'était redressée, très pâle. Elle avait senti peser sur elle le regard plein d'orgueil et de haine d'Huguette. Elle s'épouvantait à l'idée de la lutte à soutenir. Car les armes n'étaient pas égales. N'était-elle pas l'obligée de sa cousine et de sa tante? N'avait-elle pas été recueillie chez elles par charité? Et voilà que le destin faisait d'elle une rivale de sa cousine! Elle leva vers cette dernière son visage tout en larmes, ses yeux suppliants :

— Ne te fâche pas ainsi, Huguette. Ecoute-moi. Je ne suis pas coupable...

— Pas coupable! ricana Huguette qui trépignait. C'est vite dit! Pas coupable! Ah! je vois clair, va, dans ton jeu. Voilà six mois que tu cherches à me prendre mon fiancé. Aujourd'hui, pour mieux arriver à tes fins — oh! tu as été fort adroite! — tu t'es ménagé avec lui une entrevue. Seuls à seuls... dans l'ombre... tu as pensé que tu serais à l'aise, n'est-ce pas, pour tenter de le séduire...

— Ce n'est pas vrai, murmura Lucile dans un sanglot.

— Ce n'est pas vrai, murmura Lucile dans un perçage pas à jour toutes tes ruses? Je les connais de longue date, tes regards innocents, tes sourires ingénus, tes attitudes enjôleuses... Tout cela, dans le

crépuscule qui descend... Ah! tu joues la comédie avec art, tu sais faire valoir tes charmes! Usurper ma place dans le cœur de Guy, c'était tentant, n'est-ce pas?

Lucile ne répondit pas. Les apparences étaient contre elle, et, de fait, elle avait le sentiment qu'elle n'aurait pas dû prêter l'oreille aux propos du jeune homme. Elle se reprochait cette complaisance. Et pourtant, pourtant... Était-elle vraiment coupable?

Humble et tête basse, des pleurs coulant le long de ses joues pâles, elle paraissait, tant elle était émue, avoir peine à se soutenir et, d'une main tremblante, s'appuyait sur le lit. Huguette, au contraire, se redressait, autoritaire, gonflée d'orgueil, le regard plein de flammes. Voyant que sa cousine ne répondait pas, elle reprit avec férocité :

— Voyons, parle. Aie le courage de dire la vérité. Tes efforts sont-ils couronnés de succès? As-tu quelque espoir?

Lucile avait incliné le front davantage. A quoi bon répondre? Huguette eût-elle daigné l'entendre? Des sanglots convulsifs, maintenant, la secouaient tout entière. Huguette, les lèvres serrées, un pli méchant aux coins de la bouche, la regarda un instant en silence. Elle eût voulu que Lucile répondît à sa colère par la colère, afin d'exhaler librement toute la haine qu'elle ressentait contre elle. Mais Lucile, le cœur oppressé, ne songeait pas à se défendre. Elle restait immobile, figée dans son attitude humiliée, accablée par l'émotion et par l'excès d'injustice qui croulait sur elle. Elle était si touchante, il y avait une telle grâce dans sa souffrance, il émanait, de toute sa personne éplorée, un tel charme de jeunesse que la rancœur de M^{lle} Villeroy s'en exaspéra davantage :

— Tu te tais... tu n'oses mentir...

Lucile étouffa un long sanglot et, à bout de forces, se laissa choir sur le lit contre lequel elle s'appuyait. Huguette la saisit violemment par l'épaule :

— Ce silence, mais... c'est un aveu! s'écria-t-elle au comble de la colère. Comment n'ai-je pas déjà compris? Son embarras, tout à l'heure... le tien... Ah! je te félicite, ma petite. Tu as bien mené ta

barque depuis la mort de ta mère. Étais-je assez bête de me laisser prendre à tes airs pitoyables ! Quelle hypocrisie !... La fortune de M. de Ferlane était tentante pour une pauvre recueillie par charité...

Lucile s'était redressée sous l'insulte comme sous une gifle cinglante. Instinctivement son regard éploré chercha autour d'elle un secours, une protection... Elle se sentit rassérénée soudain par une présence invisible. Il lui semblait que sa mère était là, prête à la soutenir. Elle joignit les mains dans un geste de supplication, fit quelques pas à travers la pièce et s'éroula à genoux devant la toile où Thérèse avait fixé les traits de M^{me} Nérel : « Maman », murmura-t-elle, la tête dans ses mains. Et une prière muette jaillit de son cœur vers celle qui ne pouvait manquer, elle n'en doutait pas, de la secourir. Puis, comme si elle avait puisé dans cet appel désespéré une force surhumaine, Lucile se releva d'un bond et sécha fiévreusement ses larmes.

M^{me} Villeroy, à ce moment même, ouvrit la porte de la chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Personne au salon, ici une dispute...

— Oh ! c'est bien simple, s'écria Huguette avec véhémence, Lucile n'a rien trouvé de mieux pour nous remercier de notre hospitalité que de me voler mon fiancé !

Et, avec un raffinement de méchanceté qu'elle s'efforçait de rendre plus venimeuse encore, elle répéta les accusations qu'elle venait de lancer à la tête de sa cousine.

Celle-ci ne pleurait plus. Elle restait debout au milieu de la pièce, pâle et rigide, les yeux fixés sur le portrait de sa mère.

Quand Huguette eut cessé de parler, M^{me} Villeroy se retourna brusquement du côté de Lucile :

— Eh bien, Lucile, tu ne réponds rien ? Tu n'essayes pas de te défendre ?

La jeune fille hochait doucement la tête en signe négatif.

— Tout ce que dit Huguette est donc vrai ? Cela ne m'étonne guère, du reste.

Lucile comprit qu'il lui fallait tenter de réagir

contre ce flot d'insinuations calomnieuses. Mais elle en devinait en même temps l'inutilité. Pouvait-elle redire les propos échangés tout à l'heure avec Guy de Ferlane? Le dépit d'Huguette serait tel que sa colère ne connaîtrait plus de bornes! Et quelle interprétation donnerait-on aussitôt au récit de cette entrevue? Elle ouvrit la bouche pour parler. Et pas un mot ne sortit de ses lèvres.

— Ah! mais, ton silence, vraiment, est inadmissible, reprit M^{me} Villeroy d'un ton dur. Je conçois qu'il est difficile de s'expliquer quand on n'a pas la conscience tranquille. Pourrais-tu au moins me dire comment il se fait que tu ne sois pas allée dans ta chambre dès l'arrivée de M. de Ferlane? Tu sais fort bien que je n'admets point chez moi qu'une jeune fille...

— J'ai eu tort, en effet, ma tante, répondit spontanément Lucile, et je le regrette. M. de Ferlane a paru... heureux de ma présence et j'ai cru être polie en restant...

Huguette ricana :

— Polie!... Elle a simplement voulu être polie!... Mais puisqu'elle daigne enfin te répondre, maman, demande-lui donc ce que lui contait Guy lorsque je suis arrivée. Cela l'émouvait jusqu'aux larmes...

— M. de Ferlane s'en expliquera lui-même avec mon oncle, dit fièrement Lucile.

— Ce qui signifie? interrogea durement M^{me} Villeroy. J'ai le droit, il me semble, d'être mise au courant...

Lucile parut troublée, un instant, comme hésitante. Allait-elle faire aux deux femmes l'aveu de l'amour dont elle était l'objet? Mais après tout, pourquoi pas? N'avait-elle point sa conscience pour elle? Cet amour, elle n'avait rien fait, en vérité, pour le conquérir. Et, divulguer le choix de M. de Ferlane, n'était-ce pas se venger, d'un mot, de toutes les rancœurs passées, de toutes les injures qu'elle venait d'entendre? Elle leva les yeux vers le portrait de sa mère, comme si, de la bouche immobile, allait tomber le conseil attendu. Et il lui sembla, en effet, que la morte lui conseillait de se taire. Lucile se mordit les lèvres pour se

contraindre au silence et soupira profondément.

M^{me} Villeroy et sa fille prirent ce silence pour un aveu.

— Tu vois bien que j'avais raison, maman! s'écria Huguette. Elle n'essaye même pas de se disculper... Son désir de se faire épouser par M. de Ferlane est né à *la Beauvette*. Elle a senti, tout de suite, qu'elle lui plaisait. Elle l'a revu ici, souvent. Elle a profité de la situation...

D'une voix faible, mais résolue, Lucile interrompit :

— Je n'ai pas besoin de me disculper, parce que je ne me sens pas coupable. Mais je suis lasse, Huguette, de tes insultes. Je jure, sur la mémoire de maman, que je n'ai rien à me reprocher.

— Les serments te sont faciles, ricana M^{me} Villeroy. Ta pauvre mère, si elle vivait, paierait cher aujourd'hui, par le chagrin qu'elle éprouverait à découvrir ta vilaine nature, les faiblesses qu'elle a eues envers toi... C'est égal, je te savais hypocrite, mais je ne croyais pas que tu le fusses à ce point. Ton adresse est digne de tout éloge. Si nous n'avions percé à jour, par hasard, tes plans si bien combinés, tu serais arrivée peu à peu, sans doute, à usurper le bonheur de ta cousine...

Huguette, à ces mots, s'éroula à son tour sur le lit, paraissant en proie à un violent chagrin. De longues plaintes s'exhalaient de ses lèvres et son corps était secoué de sanglots. M^{me} Villeroy la désigna d'un geste :

— Voilà comment on est récompensé de sa bonté, continua-t-elle. Il suffit de recueillir, par charité, une intrigante, pour voir le malheur de son enfant. Depuis que tu es au monde, Lucile, je t'entoure de ma tendresse, je te comble de mes bienfaits. J'ai aidé ta mère à t'élever. J'ai payé pour ton éducation. Il ne t'a jamais rien manqué parce que j'étais là pour te donner jusqu'au superflu. Tu as partagé toutes les joies de notre famille. Devenue grande, tu t'es révélée sournoise, jalouse, envieuse. Souviens-toi de la scène de *la Beauvette*... A la mort de ta mère nous avons eu pitié de toi. Nous t'avons recueillie ici. Et... pour nous remercier...

— Toutes les bontés qu'on a eues ici pour moi, ma tante, répondit Lucile frémissante, je les reconnais et je vous en ai, à tous, soyez-en sûrs, beaucoup de gratitude. Si j'avais agi en la circonstance comme vous vous obstinez à le croire, je serais en effet une créature bien répugnante. Mais, je le répète, ma conscience ne me reproche rien. Je compte m'en expliquer ce soir avec mon oncle. Il est juste et bon. Il comprendra que je suis sincère.

— Ah! tu prétends, maintenant, enjôler ton oncle, fit M^{me} Villeroy avec sarcasme. Décidément, tu as confiance en toi-même. Mais, sois tranquille, je me charge de le prévenir. En voilà assez. Viens, Huguette. Laissons-la.

M^{me} Villeroy, précédée de sa fille, partit en fermant violemment la porte. Lucile demeura un instant effondrée. Et sa situation lui apparut, tout à coup, impossible entre ces deux femmes. Quoi qu'il arrivât, désormais, elle serait toujours, à leurs yeux, une « surnoise », une « intrigante », une « envieuse », une rien-du-tout... Son oncle? Sans doute, il était bon... et juste. Mais elle savait trop l'empire qu'on avait sur lui! Alain? Que pouvait-il?

Partir, il lui fallait partir... Un besoin impérieux lui commandait de fuir cette maison dont l'air, maintenant, lui semblait irrespirable, dont les murs eux-mêmes lui devenaient hostiles...

Eh bien, elle partirait!

Elle ne s'attarda point aux conséquences de sa brusque décision. Une hâte fébrile s'était emparée d'elle. Elle consulta sa montre: six heures! Thérèse devait être rentrée. Elle irait vers Thérèse, parce que Thérèse lui semblait le seul refuge possible.

Lucile jeta un long regard autour de la pièce, prit dans un placard un sac de voyage où se trouvait son argent. Elle compta les quelques billets, soupira d'aise: il y avait là près de quatre cents francs, toute sa fortune... Elle rassembla quelques menus objets, des photographies, un peu de linge, mit le tout dans son sac. Ses nerfs étaient tendus à se rompre, mais elle agissait avec lucidité et ses gestes restaient précis, presque méthodiques. Une vive douleur, pourtant, lui martelait les tempes.

Elle se sentait incapable, absolument, de réfléchir.

Lorsqu'elle eut terminé, elle revêtit son manteau, enfonça sur ses nattes une toque de crêpe dont les voiles l'enveloppèrent toute, prit son sac et, sans bruit, quitta l'appartement des Villeroy.

XIII

Guy de Ferlane, après son brusque départ, n'était hanté que d'une idée : voir au plus vite le tuteur de Lucile. Très droit de caractère, le jeune homme comprenait l'importance que devaient avoir ses aveux auprès d'une âme ingénue et fière comme celle de la jeune fille. Il en acceptait allégrement la conséquence parce qu'il venait d'avoir la révélation qu'il l'aimait : « Oui, je l'aime, s'était-il dit, et je l'aime non seulement pour sa séduction physique, mais pour les qualités rares de son cœur et de son esprit. Quel merveilleux trésor, cette jeune fille ! Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir tant tardé à m'en apercevoir nettement. Jusqu'ici ce n'était qu'une impression confuse. Aujourd'hui, je vois clair en elle et en moi-même. »

Tout en monologuant ainsi, il avait hélé une auto qui passait, car la pluie tombait dru et il voulait faire vite. Le jeune homme pensait trouver M. Villeroy à son bureau. Il donna au chauffeur l'adresse de sa maison d'orfèvrerie qui se trouvait sur la rive droite, dans le vieux quartier du Marais.

Pendant que se déroulait sous ses yeux le spectacle familial des rues, Guy songeait : « Peut-être aurais-je dû, d'abord, prévenir ma mère. Évidemment, c'eût été plus régulier... Bah ! Il faut avant tout que M. Villeroy soit au courant... Il sera contrarié, mais il aime sa nièce... Quant à sa femme et sa fille, je vois d'ici leur tête !... Cette pauvre Lucile va être bien malmenée !... »

L'auto s'arrêta. Une minute après, M. de Ferlane était introduit auprès de M. Villeroy.

Le bureau du riche industriel était sans faste,

meublé sobrement. Quelques estampes japonaises, de même provenance, sans doute, que celles déjà vues par le jeune homme à *la Beauvette*, ornaient les murs. Mais Guy se souciait peu, ce jour-là, de les admirer. Tout de suite, il alla au but. Comme M. Villeroy lui faisait accueil en manifestant sa surprise :

— En effet, lui dit-il, j'étais invité aujourd'hui à goûter chez M^{me} Villeroy. Je m'y trouvais tout à l'heure. Une circonstance imprévue m'a obligé de partir brusquement et de venir vous trouver. Excusez-moi si je vous dérange..

— Vous ne me dérangez en rien, répondit M. Villeroy en fixant sur Guy un regard interrogateur. Mais me voilà fort étonné. De quoi donc s'agit-il ?

L'esprit de décision qui avait jusque-là guidé le jeune homme, presque sans qu'il eût conscience de la gravité de sa démarche, en face de M. Villeroy l'abandonna soudain. Il comprit tout à coup la situation délicate dans laquelle le mettait l'aveu qu'il avait à faire au père d'Huguette. Ce dernier, sans doute, était bien loin de pressentir un tel aveu. Qui sait, même, si cette visite inattendue ne faisait pas germer, à cet instant, en son esprit, un tout autre pressentiment. M. Villeroy, influencé par sa femme et sa fille, ne s'était-il pas illusionné comme elles sur les sentiments véritables du jeune homme ?

Il restait silencieux, plein de reproches envers lui-même, devant le regard interrogateur de M. Villeroy. Comme celui-ci attendait qu'il s'expliquât, Guy se décida brusquement. Avec autant de tact qu'il en était capable, il fit au vieil homme le récit de son aventure avec Lucile et dit comment il avait eu soudain la révélation que c'était cette dernière, et non sa cousine, pour laquelle il se sentait une inclination marquée.

Lorsqu'il se tut, M. Villeroy, qui l'avait écouté sans l'interrompre, parfois avec un sourire et parfois avec un froncement de sourcils, parut réfléchir quelques minutes. Le coude sur son bureau, il taquinait sa barbe de son geste machinal. En réalité, son étonnement n'était point si grand que le supposait, avec crainte, Guy de Ferlane. Bien souvent,

lorsque sa femme et sa fille s'étaient fait gloire, devant lui, des avances du jeune homme en faveur d'Huguette, il s'était demandé si toutes deux ne se leurraient pas vainement. Il avait l'intuition que ce grand garçon, très simple, d'esprit clair et droit, ne cherchait pas à satisfaire, dans le mariage, des désirs ambitieux et il avait, de plus, remarqué que l'assiduité de ses visites s'était surtout manifestée depuis l'arrivée de Lucile en sa demeure. Mais il s'était gardé de faire part à sa femme de ses réflexions, prévoyant l'accueil qu'elle y eût fait et cédant, en outre, à une sorte de nonchalance qui était un des côtés de son caractère volontiers bon-homme et philosophe.

— Je sais, Monsieur, reprit Guy que ce silence inquiétait un peu, toute l'affection qui vous unit à votre nièce. Je fais appel à cette affection pour solliciter, dès à présent, toute votre indulgence. Sans doute n'ai-je pas agi comme il convenait vis-à-vis de M^{lle} votre fille...

M. Villeroy sourit et, plantant droit ses yeux dans les yeux du jeune homme :

— Si je ne me trompe pas, dit-il, c'est la main de ma nièce que vous êtes venu solliciter ici aujourd'hui?...

Guy n'essaya pas de déguiser sa pensée :

— En effet, Monsieur, affirma-t-il.

— Voilà qui est sans ambages ! J'aime entendre ainsi parler net. N'empêche que je suis maintenant à la fois très heureux et bien ennuyé. Comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai une grande affection pour ma nièce et ce que vous venez de m'avouer, la concernant, ne peut donc que me rendre joyeux. J'ajouterai que je la crois très digne de votre choix, bien qu'elle soit, vous le savez, tout à fait dépourvue de fortune...

— Cela m'est égal, interrompit vivement Guy.

— Mais, en ce qui concerne ma femme et ma fille, j'éprouve quelque contrariété. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ma femme eût été heureuse de vous avoir pour gendre. Quant à Huguette...

— Je vous renouvelle, Monsieur, toutes mes excuses pour avoir peut-être, mais de manière bien

involontaire, manqué de délicatesse vis-à-vis de M^{lle} Huguette. Cependant, elle ne sera pas en peine de trouver un autre fiancé. Et cela vaudra mieux, je vous assure, monsieur Villeroy. Je n'étais pas du tout l'homme qu'il lui faut.

— Il est possible. Enfin, elle faisait montre, à votre égard, d'une grande prédilection. Et pour moi, j'aurais été — je le déclare sans phrases — on ne peut plus satisfait de vous considérer un jour comme mon fils.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur, et je vous remercie, reprit Guy dont l'esprit, peu à peu, se rassérénait. N'étaient les circonstances... un peu particulières, je vous affirmerais que je suis très heureux à la pensée que, en épousant votre nièce, j'entrerai dans votre famille.

— Sans doute, sans doute, fit M. Villeroy en continuant de taquiner sa barbe comme il avait coutume à ses moments de perplexité. Ah! ma nièce est une jeune fille exquise, j'en conviens, et qui mérite le bonheur... — Il sembla réfléchir une minute et ajouta, comme s'il se parlait à lui-même : — Mais avant que cela se réalise, elle va avoir la vie bien dure à la maison.

Guy ne put s'empêcher de sourire :

— Vous êtes là, heureusement.

— Mon cher ami, ce n'est pas le plus drôle!

— Je vous comprends et je vous demande pardon du tracas que cela va vous occasionner. Mais je dois dire que c'est en partie la raison pour laquelle je suis venu si vite vous trouver.

— Oui... oui..., fit machinalement M. Villeroy. A propos, ajouta-t-il, avez-vous songé à M^{me} votre mère?

— J'y ai songé. Ma mère va être un peu déçue tout d'abord, puis elle se rendra à mes raisons. Elle s'entendra fort bien ensuite avec sa belle-fille, j'en suis convaincu. Ce mariage changera un peu notre train de vie, voilà tout. Nous vivrons surtout à la campagne.

— J'admire votre esprit de décision, affirma M. Villeroy, et j'ai l'impression que vous voyez juste. Ah! fit-il ensuite avec un soupir qui semblait

contenir des regrets, si beaucoup de jeunes gens avaient votre perspicacité, au lieu de se laisser séduire par de trompeuses considérations, beaucoup de ménages, sans doute, n'en seraient que plus heureux.

Guy de Ferlane se leva pour prendre congé :

— Je peux donc compter dès aujourd'hui sur votre acquiescement ?

— C'est entendu. Reste à savoir si ma nièce...

— M^{lle} Lucile aura certainement des scrupules. Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, elle a conscience combien sa position est délicate vis-à-vis de sa cousine... Et si je n'avais aujourd'hui renforcé un peu, moi-même, le hasard qui a favorisé notre entrevue, j'aurais toujours pu croire que je lui étais parfaitement indifférent. J'insiste sur ce détail, n'est-ce pas, parce que c'est la vérité même. M^{lle} Huguette n'a pas le droit de lui en vouloir le moins du monde.

— Elle lui en voudra, pourtant, ce n'est pas douteux... Enfin, je ferai de mon mieux pour arranger les choses...

Les deux hommes se serrèrent la main et Guy se retira avec la double satisfaction d'avoir accompli ce qu'il devait et d'avoir posé le premier jalon de son bonheur futur.

Il était à peine sorti qu'Alain pénétra dans le bureau de son père.

— Je viens de rencontrer M. de Ferlane..., commença-t-il, l'air embarrassé.

— Et tu voudrais savoir ce qu'il est venu faire ici ? fit M. Villeroy avec un sourire.

Alain ne répondit pas.

— Eh bien...

M. Villeroy s'arrêta, hésitant, l'œil attentivement fixé sur son fils :

— Je crains, reprit-il, que la nouvelle ne te fasse pas plaisir... il est venu me demander la main de Lucile.

— De Lucile ? fit le jeune homme fébrilement, je ne comprends pas... N'est-ce pas Huguette qu'il courtisait ?

— Non, il faut être juste. Huguette et ta mère

lui ont fait de nombreuses avances. Il y répondait mollement, venant assez souvent chez nous, ces derniers temps... surtout depuis que Lucile est là. Jamais il n'a fait la cour à Huguctte. Mais... on dirait que cette nouvelle te bouleverse, continua M. Villeroy en s'approchant de son fils dont il lisait sur le visage la soudaine émotion.

Alain détourna la tête. Il était très pâle. Une de ses mains, enfoncée dans la poche de son veston, en froissait nerveusement la doublure. M. Villeroy l'observa un instant en silence. Certes, il n'ignorait pas le penchant qui attirait Alain vers sa cousine. Mais il avait jugé cela comme une bagatelle qu'il était inutile de prendre au sérieux :

— Voyons, fit-il, Lucile t'a toujours considéré comme son frère. Tu n'as pas imaginé autre chose, j'espère? — Et comme Alain se taisait encore : — Tu ne t'étais pas mis dans la tête de l'épouser? Les mariages entre cousins, tu sais...

Le jeune homme s'était laissé choir sur une chaise. Accoudé au bureau, cachant son visage dans sa main, il faisait de grands efforts pour contenir ses sanglots.

— Sacrebleu! c'est à ce point-là! s'exclama M. Villeroy qui se sentait lui-même gagné par l'émotion devant ce chagrin qu'il devinait sincère. Il comprit cependant qu'il lui fallait, dans l'intérêt de son fils, essayer de réagir au plus vite : — Ah! mais, continua-t-il, il faut guérir cela. Que dirais-tu d'un voyage... d'un voyage en Espagne? Je n'ai pas absolument besoin de toi ici en ce moment et je crois t'avoir entendu dire que tu serais heureux de connaître ce beau pays?...

Alain tendit en silence sa main à son père en signe de gratitude :

— J'espérais faire ce voyage avec elle, dit-il.

— Qui de nous n'a pas eu ainsi, dans sa jeunesse, de déception? Tu te consoleras, affirma M. Villeroy. Il le faut, pour le bonheur même de Lucile.

Le jeune homme hocha la tête. M. Villeroy s'était levé et lui tapotait paternellement l'épaule :

— Allons, mon garçon, sois un homme, fit-il. Je te ferai prendre ton billet. Tu boucleras

ta valise et tu partiras dès demain, n'est-ce pas ?

Alain esquissa un geste résigné. Il se leva et sortit.

Demeuré seul, M. Villeroy essuya une larme qui perlait au coin de son œil et murmura :

— Cette diablesse de Lucile ! Elle ensorcelle donc tous les cœurs?... Et elle ne fait rien pour cela... Quel dommage qu'il n'en soit pas de même d'Huguette !

XIV

Lucile monta d'un pas vif l'escalier qui menait chez Thérèse. Elle avait marché rapidement sous les rafales de pluie, dans les rues presque désertes. L'air du dehors avait apaisé sa migraine et elle éprouvait un étrange soulagement à se sentir éloignée du logis des Villeroy. Ce soulagement s'accroissait à mesure qu'elle se rapprochait de l'atelier de son amie. Aussi éprouva-t-elle une violente déception lorsque, malgré les appels réitérés de la sonnette, elle vit la porte demeurer close. Cette déception se changea vite en anxiété véritable. Lucile se laissa tomber sur les marches. Qu'allait-elle devenir si Thérèse ne rentrait pas ? Peut-être, ce soir-là, dînait-elle au dehors ? Allait-il lui falloir attendre des heures et des heures, dans cet escalier obscur et froid dont l'atmosphère l'oppressait ?

Des piétinements, des murmures confus de voix, des rires d'enfants bourdonnaient à ses oreilles, venant des étages inférieurs. Elle aspirait, par bouffées écoeurantes, des odeurs de cuisine. Partout, au-dessous d'elle, s'apprétaient le repas du soir, la veillée familiale, pendant lesquels on se repose des fatigues et des soucis du jour. « Et moi, songeait Lucile, je suis seule, seule... »

Elle était là, depuis un assez long moment, énerve par l'attente, lorsque résonna, dans l'escalier, un bruit de pas qu'elle crut reconnaître. Et, pour la vingtième fois, elle se pencha au-dessus de la rampe. Une onde de joie l'envahit : Thérèse, c'était Thérèse !..

— Toi, Lucile, toi, ici, à cette heure...

En même temps, comprenant que des événements graves devaient motiver cette présence insolite, la jeune artiste entraînait rapidement Lucile dans son atelier.

— Que t'arrive-t-il, ma chérie? demanda-t-elle avec douceur quand, débarrassées de leurs vêtements et la lampe allumée, elles se furent assises, toutes proches l'une de l'autre, sur le divan.

Lucile ne répondit pas. De grosses larmes perlaient au bord de ses paupières. Thérèse réfléchit un instant :

— Alain? demanda-t-elle. Tu as eu... avec lui... une explication pénible? Non? Ce n'est pas cela? Alors, une scène?... de nouvelles méchancetés d'Huguette approuvées par M^{me} Villeroy?

— Je ne veux plus les voir, tu sais, jamais!... s'écria Lucile avec un désespoir d'enfant.

Et aussitôt, elle s'abandonna à ses larmes. Thérèse comprit qu'il ne fallait pas tout de suite endiguer ce désespoir. Elle se mit à caresser d'un geste machinal la petite tête courbée sur les cousins. Mais que s'était-il passé?... Une scène? Qui sait... M. de Ferlane... peut-être... en était-il la cause? Elle repoussa vivement cette pensée. Jalouse? Encore?... Elle avait lutté, de toutes ses forces, les jours précédents, contre ce sentiment de jalousie à l'égard de Lucile. Elle était sortie de la lutte, fière, apaisée, se croyant victorieuse.

Elle se leva tout à coup :

— Ma petite Lucile, dit-elle avec fermeté, ne pleure plus. Tu es là, près de moi. Tu n'es, par conséquent, pas tout à fait abandonnée. Allons, un peu de courage. Je te laisse quelques minutes afin de préparer notre dîner. Nous causerons ensuite et tout s'arrangera.

Lorsqu'elle fut assise en face de son amie, devant la petite table sur laquelle était servi leur modeste repas, Lucile sentit son chagrin s'évanouir peu à peu. L'abat-jour de la lampe projetait sa clarté rose sur la nappe de couleur, sur les faïences rustiques, ensoleillait les houppes d'or d'une branche de mimosa baignant dans un vase de cris-

tal. Une atmosphère d'intimité régnait dans la pièce où le poêle ronflait gaïement. On entendait la pluie crépiter avec rage sur les vitres et le contraste était saisissant entre les rafales du dehors et la paix de cet intérieur.

— Si ce n'était mon oncle et Alain, fit Lucile sincère, je ne regretterais nullement d'avoir quitté le luxueux appartement de la rue Guynemer. — Elle ajouta en savourant — comme un mets rare — un œuf à la coque : — On est si bien ici. Je comprends, ce soir, plus que jamais, la satisfaction que tu éprouves de cette vie indépendante...

— Mais, interrompit Thérèse en la regardant fixement, tu n'as pas... j'imagine... rompu définitivement avec ta famille?

— Si, répondit Lucile en inclinant le front.

— Comment! Ce n'est pas possible? Tu oublies, ma petite Lucile, que tu n'es pas encore libre de tes actes. Tu as un tuteur. J'ignore, il est vrai, ce qui s'est passé. Mais je serais surprise si on ne venait pas bientôt te chercher ici. Il t'est bien difficile, d'ailleurs, il me semble, de te passer de la protection des Villeroy...

Lucile redressa fièrement la tête :

— J'arriverai bien, à force de travail, à me créer — comme toi — une vie indépendante.

— Comme moi! fit Thérèse avec mélancolie. Je crains que tu ne te leures beaucoup, ma chérie, sur les charmes de mon existence! Je te l'ai déjà dit : la liberté, l'indépendance, ce sont de grands mots, assez creux, avec lesquels on se grise facilement quand on est très jeune. Ils ne suffisent pas, crois-moi, à emplir tous les désirs du cœur...

Elle se tut. Ses yeux fixés sur les fleurs de mimosa semblaient poursuivre un rêve... Une soudaine gravité avait envahi le visage de Lucile. Elle parut réfléchir quelques minutes, puis, à brûle-pourpoint :

— Alors, si on te donnait le choix entre ta vie de travailleuse et d'artiste, cette belle vie libre de toute contrainte, et... le mariage, tu n'hésiterais pas?

Surprise, Thérèse interrogea :

— Pourquoi me demandes-tu cela? Il n'est pas question... que je sache...

— Ecoute, interrompit Lucile émue, je vais causer avec toi en toute confiance comme je l'eusse fait avec maman. Ensuite... tu me conseilleras... et je suivrai ton conseil.

Le cœur de Thérèse se mit à battre avec violence. Un pressentiment obscur et douloureux revenait l'assaillir. Elle se leva lentement, alla s'asseoir, dans l'ombre, sur un siège bas.

— Parle, dit-elle avec effort.

Lucile baissa la tête comme pour se recueillir. Puis à mi-voix, simplement, sans rien omettre, fit le récit des événements qui s'étaient déroulés dans l'après-midi.

Thérèse, dès les premiers mots, avait tressailli. Ainsi, elle ne s'était pas trompée : Guy de Ferlane aimait Lucile. Et ce n'était point — comme elle l'espérait — simple fantaisie, puisque, tout à l'heure, il avait demandé à la jeune fille d'unir sa vie à la sienne. Lucile, la femme de Guy!... Thérèse, maintenant, écoutait à peine son amie lui narrer la scène violente qui avait déterminé sa fuite, Lucile... sa femme... Cette pensée l'obsédait. Elle lui devint bientôt intolérable :

— Tu ne peux songer à ce mariage, fit-elle, lorsque Lucile eut fini de parler. Ce serait bien mal reconnaître...

Elle s'efforçait de rester calme, mais sa voix avait des intonations dures qui frappèrent Lucile. Elle pensa que Thérèse désapprouvait sa conduite et dit avec simplicité :

— Je l'ai pensé tout de suite. Je ne peux pas accepter un bonheur que j'ai l'air d'avoir volé à ma cousine. J'ai d'ailleurs dit à M. de Ferlane de renoncer à ce projet... Mais, quoi qu'il fasse, je ne veux pas de ce mariage. — Elle soupira et ajouta : — La pauvre Lucile, épouser le « beau châtelain », c'eût été aussi merveilleux qu'un conte de fées!...

Thérèse ne répondit pas. Un combat se livrait en elle. L'instinct égoïste de l'amour lui conseillait d'ancrer davantage Lucile dans ces dispositions d'esprit. Et peut-être alors, Guy de Ferlane, déçu, dépité, viendrait-il davantage à elle, Thérèse, elle, la plus intime amie de Lucile. Mais la voix de sa

conscience lui criait qu'il serait affreux de sa part de jouer ce rôle hypocrite. Affreux? Pire que cela : criminel, peut-être. Car détourner Lucile de ce mariage qui s'offrait, n'était-ce pas éloigner d'elle, peut-être à tout jamais, le bonheur?

Elle passa ses doigts crispés sur son front et, se levant :

— Tu as besoin de repos, Lucile... Et puis, comme on dit, la nuit porte conseil... Je vais t'arranger un petit lit sur ce divan. Demain, on avisera.

Un coup de sonnette les fit sursauter :

— Oh! fit Lucile, saisie de frayeur à la pensée qu'on venait sans doute la chercher.

Thérèse, consciente de sa responsabilité, avait retrouvé tout son calme :

— Ne te tourmente pas, murmura-t-elle en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Derrière le paravent, Lucile entendit la voix anxieuse de M. Villeroy. Elle fut aussitôt rassurée et, spontanément, s'élança vers son oncle.

Celui-ci, les sourcils froncés, essayait en vain de prendre un air sévère. Un bon sourire perçait sur son visage, illuminant ses yeux, ses yeux bleus dont Lucile connaissait bien la tendre expression.

— C'est égal, dit-il, tu m'en fais voir de belles!... Pour un homme qui aime la tranquillité...

Il entendait encore résonner à ses oreilles les criailleries et les reproches de sa femme et de sa fille exaspérées. N'avait-il pas toujours « protégé cette petite peste »? Prévenu par M. de Perlane, il s'attendait à cette scène et, d'avance, s'y était résigné. Mais il n'avait point prévu le départ de Lucile et ce départ compliquait les choses. Au fait, les compliquait-il ou les arrangeait-il? M. Villeroy se l'était un instant demandé. Sans doute Lucile avait-elle cherché refuge chez son amie. Le brave homme appréciait le caractère méritoire de Thérèse et se disait que sa nièce, auprès d'elle, pouvait en toute sécurité attendre les événements. Encore fallait-il s'assurer qu'elle fût là. Et, malgré les protestations de sa femme et de sa fille, il était parti tout de suite à sa recherche.

Lucile, debout devant son oncle, avait appuyé

d'un geste câlin sa tête contre son épaule et restait ainsi, silencieuse et immobile. Thérèse, discrètement, s'était éloignée.

— Allons, embrasse-moi, fit tout à coup M. Villeroy d'un ton bourru.

Lucile s'élança à son cou :

— Pardonne-moi, oncle Paul, fit-elle simplement, de t'avoir fait de la peine. Mais je n'en pouvais plus... Et puis, vois-tu, quoi qu'on ait pu te dire... eh bien... je te le jure... je ne suis pas... très coupable.

— Je le sais, reprit M. Villeroy en se dégageant doucement de l'étreinte qui l'enserrait. — Et, regardant la jeune fille dans les yeux : — On est venu plaider ta cause... Tu as un bon avocat...

— On?... interrogea-t-elle avec embarras.

— Parbleu... M. de Ferlane...

Lucile baissa la tête, toute rougissante. M. Villeroy l'entraîna vers le divan :

— Viens t'asseoir. Il faut que nous causions. Excusez-moi, Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Thérèse, je suis sans doute bien indiscret d'envahir votre atelier à cette heure tardive...

Thérèse protesta du bout des lèvres. Assise à l'écart, se chauffant machinalement les doigts à la chaleur du poêle, elle semblait s'abstraire de leur présence. Pourtant, une flamme luisait en ses yeux gris et les traits de son visage étaient douloureusement crispés. Une souffrance montait en elle. Ce mariage allait-il se réaliser, malgré les scrupules de Lucile? Alors, elle, comme par le passé, continuerait sa vie solitaire, cette vie de devoir et de travail, que sa jeunesse ardente avait idéalisée, mais qui lui apparaîtrait désormais morne et désespérée parce que l'amour n'y serait plus qu'un beau souvenir défunt...

Tout à coup, elle prêta l'oreille.

— Oncle Paul, disait Lucile, je n'épouserai pas Guy de Ferlane.

— Et pourquoi? s'étonna M. Villeroy.

La jeune fille dit à son oncle les scrupules qu'elle éprouvait à l'égard de sa cousine. « Et puis, ajouta-t-elle, M^{me} de Ferlane me considérerait sans doute,

elle aussi, comme une intrigante dont le seul but était de conquérir une fortune... »

M. Villeroy s'empessa de rassurer sa nièce :

— M^{re} de Ferlane est bonne, assura-t-il, et tu lui es très sympathique. En ce qui concerne Huguette, j'estime que... tu es libre. L'amour, la chanson le dit, est un oiseau rebelle. Guy de Ferlane n'aime pas Huguette. Il t'aime... Il n'y a rien à faire à cela... Je crois même de mon devoir de te conseiller ce mariage ; je suis persuadé que vous êtes, Guy et toi, faits pour vous comprendre et que vous serez heureux ensemble... Pour ma part, tu le vois, ma petite Luce, je ne t'en voudrais nullement...

Lucile écoutait, attentive, les paroles de son oncle. Elle évoquait, dans sa pensée, le visage de Guy, ce visage balafré, sévère, si doux pourtant lorsqu'il se penchait vers elle et que les beaux yeux bruns du jeune homme se fixaient sur les siens... Soudain, elle secoua la tête, comme pour chasser cette vision.

— Tu es très bon, mon oncle, dit-elle d'une voix émue. Peut-être aurais-je accepté avec gratitude, si je n'avais peur qu'un jour... M. de Ferlane n'ait des regrets... Tout cela, c'est... si brusque...

M. Villeroy fut frappé de cette réponse. Il regarda sa nièce en réfléchissant. N'avait-elle pas quelque peu raison ? Sa remarque, en tout cas, n'était pas dénuée de justesse. Guy de Ferlane passait pour être un peu fantasque. N'avait-il pas obéi, dans la circonstance, à un caprice éphémère ? Peut-être serait-il sage, en effet, de ne point trop précipiter les événements. Et il admira, à part lui, que ce fût de cette jeune tête de dix-neuf ans, nullement hypnotisée par le bonheur qui s'offrait à elle, que sortit ce conseil de sagesse.

— Que comptes-tu faire, demanda-t-il, si tu refuses ce mariage ?

— Essayer de me créer, comme Thérèse, une existence indépendante.

— Encore faut-il que ce soit réalisable. Où vas-tu loger puisque tu ne veux plus — et je le comprends — demeurer avec nous ? Et puis... tes travaux de peinture...

— Je pensais, peut-être, si tu y consentais, oncle Paul, chercher... une place... auprès d'une enfant dont il faudrait commencer l'instruction, par exemple...

— Toi, institutrice? fit M. Villeroy en l'enveloppant d'un long regard affectueux.

Thérèse avait quitté sa chaise et était venue s'asseoir, sur le divan, près de Lucile :

— Lucile, demanda-t-elle d'une voix qui tremblait un peu, tu es... vraiment résolue... à refuser ce mariage?

— Oui, murmura Lucile en baissant les yeux.

— Et tu veux... gagner ta vie... chez les autres? C'est dur, parfois, pour une jeune fille qui a ton éducation, ta délicatesse d'âme.

— Je m'y oppose, fit M. Villeroy.

— Cet après-midi, reprit Thérèse qui parlait lentement, d'une voix basse, légèrement voilée, je suis allée chez mon amie, M^{me} de Luze, qui donnait à goûter à quelques jeunes filles. Elle s'intéresse beaucoup à la jeunesse féminine qui travaille. Elle nous a parlé — comme d'une chose exceptionnelle — d'une situation de... demoiselle de compagnie auprès d'une infirme, une pauvre petite paralysée d'une vingtaine d'années, très attachante, paraît-il, que sa famille emmène au soleil, dans le Midi... Cette proposition n'a pas eu l'air de séduire beaucoup...

— Il me semble, interrompit Lucile avec vivacité, que j'aimerais une situation comme celle-là.

M. Villeroy, sans mot dire, observait sa nièce : ses yeux brillaient et son visage mobile reflétait une volonté joyeuse : « Avec sa nature enthousiaste, songeait-il, elle est bien capable d'éprouver une satisfaction réelle à remplir ce rôle de dévouement. »

Thérèse, cependant, continuait :

— Si tu le veux, il m'est facile de te présenter, dès demain matin, à M^{me} de Luze qui te mettra en rapport avec ces personnes. Et si, comme je le pense, la place n'est pas prise, tu seras certainement agréée.

Lucile mit sa main dans la main de M. Villeroy :

— Mon oncle, dit-elle, je n'agirai point sans ton approbation.

M. Villeroy resta perplexe un instant. Il lui en

coûtait de livrer ainsi sa nièce, qu'il aimait et protégeait depuis son enfance, à la vie de servitude qu'on lui offrait. Le refus de ce mariage, pour une jeune fille dans la situation de Lucile, apparaissait en outre comme une chose déraisonnable entre toutes. Mais M. Villeroy n'était pas seulement un homme plein de bonté. Il était doué aussi d'une grande finesse. « Les choses qui semblent les plus raisonnables, se dit-il, n'aboutissent souvent, en pratique, qu'à de désolantes déceptions. Une toquade chez un Guy de Ferlane ne serait, pour ma pauvre Lucile, qu'une bien médiocre garantie de bonheur. Et je serais le premier, alors, à regretter qu'elle ait accepté si vite. Mieux vaut qu'il réfléchisse mûrement. S'il l'aime comme il l'a dit, s'il reste convaincu que ce mariage fera leur bonheur à tous deux, il saura bien la retrouver, lui montrer qu'il n'éprouvait pas seulement pour elle un caprice passager, et la convaincre. S'il renonce, je serai toujours là pour prêter appui à Lucile, quand elle sera lasse de son métier ingrat. Et il ne saurait être mauvais qu'elle tâte un peu de cette nouvelle existence. Pendant ce temps, le calme reviendra chez moi. J'en ai vraiment besoin. »

Cette dernière considération acheva de décider M. Villeroy à ne pas influencer sa nièce. Il jouissait à l'avance de la stupéfaction de sa femme et de sa fille quand il pourrait leur dire : « Lucile a refusé ce mariage. » Et ce fut avec un sourire où la bonté se mélangeait d'une pointe de malice qu'il répondit en se levant :

— Ma chère Lucile, je ne veux t'influencer en rien. Fais donc le nécessaire pour essayer d'obtenir cette situation si demain tu persistes encore dans la même idée. Tu me feras connaître au plus tôt, n'est-ce pas, le résultat de ta démarche.

Se tournant ensuite vers Thérèse, il lui adressa quelques paroles aimables et, ayant embrassé sa nièce, se retira.

Les deux jeunes filles, restées seules, procédèrent à leurs arrangements de nuit, en silence. Il y avait un peu plus de gravité sur le visage de Lucile, de l'inquiétude et de la gêne sur celui de Thérèse.

XV

— Alors, tu persistes dans ton désir de solliciter cette place?

— Mais oui, répondit Lucile d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre gai. Je t'avouerai même que la perspective de voyager un peu, d'aller voir ce pays tant vanté de l'azur et du soleil, me sourit agréablement...

— Voyager dans ces conditions, tu sais, ce n'est pas encore le rêve!

— N'importe! Cela me fera du bien de changer d'air. Et puis?... J'accepterais n'importe quoi, plutôt que de retourner chez ma tante. Mon oncle l'a bien compris... De solution meilleure, je n'en vois pas, pour le moment du moins... Je ne puis rester longtemps chez toi, je te gênerais...

— Tu peux y rester quelque temps, si tu veux.

— Non, à quoi bon! Une occasion semblable ne doit pas se présenter tous les jours. Je la chercherais longtemps, peut-être, sans la trouver. Saisissons-la! Tu vois, au lieu de changer d'idée, j'ai fait provision de courage, cette nuit!

— Voyons, Lucile, s'efforça de sermonner Thérèse, refuser ce mariage... réfléchis bien... N'est-ce pas vraiment trop déraisonnable?

— Ne me parle plus de cela, je t'en prie, s'exclama Lucile. J'ai encore dans les oreilles les insultes de ma tante et d'Huguette!...

Les deux amies achevaient leur petit déjeuner du matin que Thérèse avait improvisé à la hâte, comme elle avait improvisé la veille leur dîner. Mais, tandis que Lucile faisait honneur aux tartines largement beurrées par son amie, cette dernière buvait son thé du bout des lèvres et grignotait à peine. Son visage impassible, ses yeux calmes masquaient une ardente lutte intérieure. La nuit avait été mauvaise pour elle. Tantôt, dans un sommeil trouble, lui était apparue une face grimaçante

et bizarre, qui lui criait : « Ne songe qu'à toi, Thérèse, ne songe qu'à toi ! Que t'importe cette petite... » Tantôt, en proie à l'insomnie, elle s'était reproché de n'être pour Lucile qu'une fausse amie, préoccupée seulement de sauver les apparences de son amitié, nullement de la défendre contre des scrupules excessifs qui la menaient à l'encontre de son bonheur. Et le fantôme de M^{me} Nérel aussi l'avait hantée. Le visage de la défunte était triste. Son regard chargé de reproches semblait vouloir percer à jour le cœur de Thérèse. Sa voix — une voix d'outre-tombe — semblait répéter à son oreille, avec une insistance cruelle, les suprêmes paroles de son agonie, celles où elle lui faisait jurer de veiller sur Lucile...

Thérèse se leva :

— Soit, fit-elle, je vais te conduire chez M^{me} de Luze tout de suite.

Et, à part, elle songea : « Après tout, puisqu'elle s'obstine... C'est elle qui l'aura voulu. »

Quelques heures plus tard, leurs démarches étaient terminées et Lucile se trouvait engagée par une famille Garnier pour servir de compagne à la jeune fille malade.

Geneviève Garnier était, ainsi que l'avait dit Thérèse, « attachante » avec sa figure de vierge, régulière et pâle, encadrée de lourdes nattes brunes, ses yeux profonds, son sourire résigné. Terrassée à l'âge de seize ans, en pleine santé, par une de ces maladies terribles qui imposent tout à coup à un être jeune et en apparence vigoureux une immobilité absolue, elle était, depuis trois ans, clouée sur une chaise longue, endurant sans se plaindre un véritable martyre. Dans cette famille d'industriels fortunés, enrichis encore par la guerre, le plaisir faisait loi. Aussi, la maladie de Geneviève s'éternisant, son entourage s'était laissé reprendre par la vie mondaine. M^{me} Garnier et ses filles aînées — car Geneviève avait deux sœurs — aimaient trop le monde pour le délaisser longtemps. C'est alors que, soucieuses de pouvoir, de leur villa de Cannes où elles passaient quelques mois d'hiver, participer aux fêtes habituelles, elles avaient décidé

de confier Geneviève à la garde d'une demoiselle de compagnie.

Lucile séduisit aussitôt chacun par sa bonne grâce, son visage avenant et fut agréée sur-le-champ. De son côté, elle fut conquise dès l'abord par la jeune malade et accepta sans hésiter ce qu'on lui offrait.

Le départ avait lieu le soir même et il ne restait à Lucile que le temps de prévenir son oncle et de le prier d'envoyer ses vêtements et son linge restés chez les Villeroy. Quant à ses objets les plus chers, comme le portrait de sa mère, il fut entendu que M. Villeroy les garderait provisoirement.

Le succès de ces démarches et la rapidité avec laquelle s'était conclue la chose avaient quelque peu ahuri Lucile. Elle n'eut pas le loisir de se demander si elle était joyeuse ou triste de s'engager dans cette voie nouvelle. Quand son oncle, un peu mélancolique, lui demanda : « Eh bien, tu n'as aucun regret ? » elle demeura sans réponse. A la vérité, qu'en pouvait-elle savoir ? Les jours qui devaient suivre lui apprendraient si elle avait eu tort ou raison. Mais des larmes perlèrent au coin de ses paupières et ce fut d'ailleurs avec un attendrissement égal, de part et d'autre, que l'oncle et la nièce s'em brassèrent. Avant de s'en aller, Lucile demanda :

— Et Alain ? J'aurais bien voulu l'embrasser aussi avant mon départ.

— Ah ! fit M. Villeroy, j'oubliais de te dire : Alain est parti ce matin pour l'Espagne.

— Pour l'Espagne ?

— Oui, ce voyage, depuis longtemps, le tentait. Il ne t'en avait jamais parlé ?

— Il m'en avait parlé souvent. Mais...

M. Villeroy vit bien que la coïncidence du départ de son fils avec la fuite de Lucile étonnait cette dernière. Il ne put s'empêcher d'ajouter :

— Il a été chagriné aussi que tu nous quittes. Alors, tu comprends, pour le distraire...

Lucile regarda son oncle fixement, et, soudain, elle se précipita dans ses bras en sanglotant :

— Ah ! mon oncle, vraiment, je n'ai pas de chance ! Je n'ai apporté chez toi que du tracas

et de l'ennui ! Pourtant, ce n'est pas ma faute...

— Mais non, petite, ce n'est pas ta faute et tu n'as rien à te reprocher, je te le répète. Tout cela n'est pas grave. Rassure-toi. Fais vaillamment ton devoir et tout s'arrangera.

L'oncle et la nièce se quittèrent sur ces mots.

Peu de temps après, Lucile prenait place aux côtés de la famille Garnier dans un compartiment de luxe retenu à l'avance.

Sur le quai, Thérèse lui adressait de la main et du regard un adieu ému. Son amitié, à cette minute, dominait tous les sentiments complexes qui l'agitaient. Thérèse n'était pas de celles qui peuvent se réjouir sans trouble d'avoir aidé à l'éloignement d'une rivale quand celle-ci est en même temps une amie véritable.

XVI

Lorsque Thérèse, revenue de la gare, se trouva seule dans son atelier, une grande lassitude, tout à coup, l'accabla.

Elle qui, jamais, ne restait plus de quelques minutes inactive, se laissa aller sans force sur le divan. Elle y demeura prostrée un long moment, mécontente d'elle-même et de son destin : « J'avais une amie, songeait-elle, et j'avais un amour au cœur. Le sort a voulu, précisément, que cette amie vint se placer, comme une barrière infranchissable, devant l'objet de mon amour. En m'efforçant d'éloigner mon amie, je trahis le serment fait à sa mère. Et pour quel profit... puisque celui que j'aime ne m'aime pas !... » Elle se sentait coupable d'avoir aidé au départ de Lucile. Mais l'obstination de cette dernière n'atténuait-elle pas la responsabilité de Thérèse ? Là n'était pas, d'ailleurs, son tourment le plus aigu. La pensée que le cœur de Guy de Ferlane était pris la torturait bien plus cruellement...

Elle évoqua le jour où le jeune homme, pour la première fois, était venu dans son atelier.

C'était... oh! Thérèse se souvenait bien... un jour d'hiver comme celui-ci. Le ciel terne et maussade faisait mieux apprécier le charme gai de cette pièce tout enjolivée de toiles peintes, de croquis aux couleurs vives, qui faisaient rêver de campagnes au soleil. Thérèse avait bien un peu hésité avant de l'inviter à venir. Mais la réputation de correction du jeune homme était si nette... Et, de fait, nul geste, nulle attitude, nul langage qui ne fussent d'un parfait gentleman... Mais il y avait en même temps dans son regard, dans ses intonations, dans les choses même qu'il exprimait, dans ses louanges discrètes ou ses critiques franches et polies un tel pouvoir de séduction... Oui, Thérèse avait été conquise, bien plus qu'elle ne l'eût été par une avalanche de compliments, par une évidente intention de plaire, de conquérir l'artiste. Et ensuite?... Ensuite, elle l'avait revu, il était revenu, maintes fois... Ses attitudes, sa manière d'être n'avaient point varié. C'était toujours l'homme aimable, intelligent, spirituel et « qui s'intéresse ». Nullement l'homme froid et indifférent. Pas davantage celui qui fait montre d'un apparent désir de conquête. Il était resté, à vrai dire, pour elle Thérèse, pour elle, la femme et non l'artiste, bien énigmatique. Comment avait-elle pu penser, alors, qu'il pourrait l'aimer... l'aimer au point de l'épouser un jour, peut-être? Comment? Ah! comment naissent les chimères?

Thérèse n'était plus une jeune fille naïve, pourtant. La vie et les épreuves l'avaient mûrie. Bah! Que sert l'expérience, quand l'amour vous tend ses pièges? Les illusions sont de tout âge et de toute cervelle. Thérèse avait tablé sur le caractère original du jeune homme, sur son goût pour les arts, sur l'admiration maintes fois exprimée à l'égard de son talent. Elle avait senti qu'une telle nature ne serait pas arrêtée par des considérations de fortune. La preuve en était qu'il venait de solliciter la main de Lucile qui était pauvre. Lucile... « N'y pensons plus », se dit Thérèse. Elle se leva avec effort, prit dans le bahut quelques restes du déjeuner qu'elle mangea sans goût. — « Il

faut bien manger », se disait-elle, — puis se coucha.

Et, tout de suite, elle s'endormit, d'un sommeil lourd.

La matinée du lendemain s'écoula presque entière au dehors. Les leçons, qu'elle donnait d'ordinaire avec assez d'entrain, lui parurent fastidieuses et interminables. La diversion qu'elles imposaient à son esprit ne suffisait pas à le dégager complètement des pensées qui l'obsédaient.

Quand elle se retrouva chez elle, son déjeuner expédié, elle s'avisa que rien n'était en ordre dans l'atelier et que la poussière trainait partout. Elle saisit un chiffon en maugréant contre la concierge chargée de son ménage et « qui s'en acquittait si mal ». Avec une vivacité extrême elle se mit à frotter, bouseulant les meubles, déplaçant ses toiles, dépensant d'instinct à cette gymnastique toute la fébrilité qui était en elle. Au bout de quelques minutes, elle se laissa tomber sur une chaise tout essoufflée. Presque aussitôt, elle se releva, jeta dans un placard son chiffon, saisit un peigne sur sa toilette et arrangea devant la glace ses cheveux châtains et légers qui ne frisaient pas à son gré, sans doute, sur ses tempes. Elle se jugeait laide et pourtant ses yeux gris, cernés de bistre, ce jour-là surtout, suffisaient pour donner à son visage pâle une beauté réelle, un peu troublante. En même temps elle murmurait : « Il va venir, j'en suis sûre, aujourd'hui, il va venir... »

Il vint, en effet.

Comme Thérèse, quelques instants plus tard, essayait vainement de se mettre au travail, on sonna à la porte. C'était Guy de Ferlane. Il entra, le visage soucieux, et son regard scruta la pièce, comme s'il y cherchait une autre présence que celle de Thérèse. Ce regard n'échappa point à cette dernière : « Il est déçu, se dit-elle, il espérait rencontrer Lucile. »

Le jeune homme s'excusa, avec son amabilité habituelle, de déranger l'artiste dans son travail. Après quelques phrases banales échangées, il demanda :

— Et votre étude d'après M^{lle} Nérel, cela avance-t-il ?

Thérèse se leva, alla prendre le pastel posé sur le plancher, contre le mur, et le mit en évidence :

— Voici, dit-elle.

Tout de suite les yeux du jeune homme furent captés par ce visage qui semblait lui sourire. Thérèse avait fait ressortir, avec une rare adresse, l'éclat de jeunesse et de fraîcheur du modèle. Cette peinture était comme un symbole humain du printemps, une sorte d'allégorie de la lumière joyeuse du matin. On y respirait à pleins traits la fleur qui vient d'éclore et qui semble projeter dans l'air le triomphe de son parfum et de sa couleur.

Guy de Ferlane n'eut qu'un mot pour caractériser son admiration :

— Je crois que vous n'avez jamais rien fait de mieux, dit-il.

Il regardait le tableau, comme s'il eût voulu l'absorber avec ses yeux.

Thérèse le regardait, lui, à la dérobée, un pli amer au coin de la bouche.

Certes, elle était flattée de son admiration, mais elle n'était pas dupe au point de ne pas voir que celle-ci allait au modèle beaucoup plus encore qu'à l'artiste.

Froidement, elle replaça le pastel où elle l'avait pris.

Le jeune homme en conservait la vision dans ses yeux et il continua béatement de lui sourire. Il avait la sensation que quelque chose du ravissement qu'il venait d'éprouver subsisterait à tout jamais en lui.

Un instant, ils restèrent sans parler. Puis, soudain :

— Savez-vous, dit-il, que ce visage me rappelle étonnamment l'œuvre d'un sculpteur célèbre...

— Quoi donc ?

— *La Riense*, de Carpeaux.

Thérèse réfléchit une minute :

— En effet... il y a quelque ressemblance.

— Oh ! beaucoup, beaucoup... C'est le même sourire, le même retroussis adorable des lèvres, la même délicatesse des traits menus, la même jeunesse candide... A ce propos, il faut que je vous

raconte... Je peux bien vous confier cela, à vous qui êtes son amie intime...

En quelques mots, il lui narra l'histoire de la petite *Rienne* de plâtre qu'il avait achetée un soir — le soir, précisément, où il avait rencontré Thérèse si émue devant la demeure des Villeroy, le soir où se mourait la mère de Lucile. Il lui dit aussi comment l'objet avait glissé de son bras et s'était brisé à ses pieds, un instant plus tard...

Thérèse écoutait en silence, le regard fixe. Chaque phrase de ce récit était une pointe aiguë qui lui entraît dans la chair : « Il l'aimait déjà, se disait-elle, il l'aime... » Cette certitude la faisait souffrir et l'irritait à la fois : « Pourquoi Lucile plutôt que moi ? Est-ce que je ne lui suis pas supérieure par l'intelligence et le talent ?... Sa jeunesse, sa jeunesse !... Ne suis-je pas jeune, moi aussi ? J'ai vingt-six ans... »

Elle ne se rendait pas compte qu'elle pechait par orgueil et que toute révolte est bien inutile contre la loi mystérieuse qui régit les cœurs. Un besoin de faire souffrir à son tour s'empara d'elle. Brusquement, elle déclara :

— Vous savez qu'elle est partie ?

Il répéta, interloqué :

— Partie ?

— Oui. Excédée des reproches que lui adressaient sa tante et sa cousine, elle a fui leur domicile... Elle est venue se réfugier chez moi, et hier, avec l'assentiment de son oncle, elle est partie comme demoiselle de compagnie auprès d'une jeune malade que sa mère emmène dans le Midi.

Guy de Ferlane ouvrait de grands yeux. Le ton un peu âpre, surtout, avec lequel lui était annoncée cette nouvelle l'étonna profondément. Il devinait trop bien, en outre, la part qui lui incombait dans cet événement pour n'en pas ressentir une vive émotion.

— De grâce, Mademoiselle, dit-il, donnez-moi quelques détails. Je vois que vous êtes au courant. Quant à moi, je n'ai pas vu M. Villeroy depuis avant hier...

Thérèse hésita une seconde. Des détails... Allait-

il aussi lui falloir débiter des paroles consolantes? Pourtant, Lucile était son amie et n'avait nullement réclamé d'elle le silence. Quand Thérèse lui avait posé la question : « Que lui dirai-je lorsqu'il viendra? » Elle avait répondu simplement : « La vérité. »

S'efforçant d'être brève, glissant sur les confidences trop directes, elle fit à Guy de Ferlane le récit de ce qui s'était passé. Elle précisa le refus de Lucile d'accepter le mariage qui lui était offert, mais elle n'insista pas sur le mobile véritable. Elle voulait laisser croire au jeune homme que Lucile ne méritait pas son amour, puisqu'elle s'en allait ainsi. Un secret instinct de jalousie amoureuse lui soufflait encore cette égoïste pensée que peut-être, par dépit, Guy de Ferlane oublierait Lucile et se rapprocherait d'elle. Piètre astuce féminine, indigne de Thérèse, d'ailleurs, et que la perspicacité du jeune homme ne devait pas tarder à déjouer.

Il l'écoutait, le regard tendu vers les yeux gris qui se dérobaient : « Absurde, absurde! » murmura-t-il à plusieurs reprises en haussant les épaules avec brusquerie.

Quand elle eut terminé, il se leva, arpenta la pièce d'un pas saccadé pendant quelques secondes, puis, venant se placer devant la jeune fille :

— Mademoiselle, puisque vous savez tout, permettez-moi de vous dire... J'ai le droit de vous dire cela : Vous n'avez pas bien agi.

Le pâle visage de Thérèse devint plus pâle encore. Elle bredouilla :

— Que voulez-vous dire?

— Vous n'auriez pas dû laisser partir votre amie. Vous n'auriez pas dû, surtout, aider à ce départ, un départ aussi subit... avec des gens que ni vous, ni elle ne connaissez! C'est absurde, absurde!...

— Mais c'est elle qui l'a voulu!

— Elle... Oui, je prévois que la vie impossible que lui faisaient sa tante et sa cousine l'a poussée à bout. Mais ne pouviez-vous lui accorder l'hospitalité chez vous quelque temps? Tout se serait arrangé...

— Je lui ai proposé de la garder chez moi... Elle n'a pas consenti... Elle a obstinément déclaré vou-

loir profiter de cette situation inopinée et réserver son indépendance!

— Belle situation, en vérité, et belle indépendance! Garde-malade... alors que je lui offrais le bonheur!...

Guy de Ferlane s'était rapproché et regardait la jeune fille qui baissait les yeux sous son regard.

— ... Car j'ai la certitude, Mademoiselle, que je pourrai rendre votre amie heureuse. Voyez-vous, il y a des mots jaillis du cœur, des mouvements spontanés qui ne trompent pas. Dans la conversation que nous avons eue ensemble, l'autre jour, elle et moi, où me furent pleinement révélés mes propres sentiments à son égard, le peu qu'elle m'a dit m'a suffi pour me convaincre que ces sentiments sont déjà partagés et ne demandent qu'à s'épanouir. Je sens bien que, désormais, il existe entre nous un lien mystérieux contre lequel les événements ou les volontés adverses ne pourront rien, et qu'un jour proche nous réunira...

A mesure qu'il prononçait ces paroles, le visage de Thérèse laissait apparaître son bouleversement intérieur. La netteté ferme et claire avec laquelle il affirmait son amour pour Lucile, sa conviction que cet amour était réciproque avaient amené un revirement dans le cœur de la jeune fille. En même temps qu'elle avait tout à coup l'intuition de l'inutilité de la lutte, elle éprouvait un désarroi moral intense.

Le jeune homme s'aperçut du changement qui s'opérait sur ses traits. Il s'interrompit pour s'écrier :

— Mais qu'avez-vous, Mademoiselle, qu'avez-vous donc?

Thérèse ne répondit pas. Elle se sentait incapable d'articuler un mot. Ses nerfs crispés ne lui permettaient pas de rester plus longtemps maîtresse d'elle-même. Comme il arrive souvent chez les natures passionnées qui se composent une façade d'impassibilité à force de vouloir, le ressort venait de se rompre, il ne lui était plus possible de dissimuler. Un long tressaillement la secoua. Cachant son visage dans ses mains, elle se mit à sangloter.

Lui demeura un instant muet, décontenancé de-

vant ce chagrin violent dont la cause lui était inconnue. A tout hasard, il murmura des paroles apaisantes où se mêlaient des questions discrètes. Mais la jeune fille s'obstinait dans son mutisme. Subitement, elle se leva du siège où elle était assise, alla se jeter, le dos tourné, sur le divan et continua de sangloter, le visage dans les coussins.

Le jeune homme la contempla un instant en silence. En même temps qu'il ressentait un généreux apitoiement pour cette créature en pleurs, émouvante et jolie, mille pensées saugrenues se succédaient dans son esprit pour percer ce mystère. Que signifiaient ces larmes? Qu'avait-il dit qui pût à ce point bouleverser la jeune fille calme et forte qu'était habituellement Thérèse? Ses reproches à l'égard de son amie? Non, il y avait autre chose.

Guy de Ferlane se passa la main sur le front en faisant appel à toutes ses facultés. Et, soudain, une gêne extrême l'envahit. Certains indices, des regards qui, parfois, l'avaient laissé rêveur, quelques gestes, des attitudes qu'autrefois il ne cherchait pas à s'expliquer parce qu'elles le laissaient à demi indifférent, la brusque explosion, enfin, de ce désespoir, au moment même où il affirmait nettement son amour pour une autre...

Il devina, il comprit...

Alors, à pas légers, il alla prendre son chapeau, son pardessus et se dirigea vers la porte. Comme il s'apprêtait à en franchir le seuil, un moment d'hésitation le tint immobile : « Non, se dit-il, que ferais-je là, maintenant? » Et il referma la porte sans bruit.

Thérèse n'avait pas fait un mouvement pour le retenir.

XVII

Le lendemain, après le déjeuner, Guy de Ferlane causait avec sa mère dans leur petit salon. Depuis deux jours déjà, la vieille dame était au courant

du projet de mariage de son fils, projet qu'elle avait, tout d'abord, assez fraîchement accueilli, car il envoyait à vau-l'eau tous ses espoirs concernant la dot d'Huguette Villeroy. Lucile Nérel était charmante, il est vrai, et probablement douée de toutes les qualités morales qui manquaient à sa cousine, mais elle avait un défaut grave : elle était sans fortune.

Le jeune homme sut convaincre sa mère. Il lui démontra sans peine que, tous calculs faits et en s'y prenant comme il convient pour administrer leur avoir, ce mariage ne serait nullement une folie. Il leur resterait encore bien suffisamment pour mener un train de vie honorable, et M^{me} de Ferlane y gagnerait une belle-fille qui, au lieu de ne songer qu'aux plaisirs mondains, serait une garantie à la fois de bonheur et de sécurité. Après bien des discussions sur le mode aimable et courtois qui leur était accoutumé, la vieille dame avait fini par dire à son fils que, puisqu' « il avait répondu à tout, elle n'avait plus d'objection à faire et que ce serait comme il voudrait ».

Ainsi l'avait prévu Guy de Ferlane.

Or, ce jour-là, le jeune homme, ayant achevé sa tasse de café, dit à sa mère :

— Maintenant que nous sommes bien tranquilles ici tous deux, je vais vous annoncer quelque chose qui va vous surprendre.

M^{me} de Ferlane leva sur son fils un œil quelque peu malicieux.

— Qu'est-ce encore ? Tu renonces à ton mariage ?

— Non, non, fit-il en riant. Vous savez, quand j'ai pris une décision... Mais il y a des difficultés.

— Ah bah ! Et quoi donc ?

— M^{lle} Nérel repousse ma demande en mariage.

— Ai-je bien entendu ? — M^{me} de Ferlane parut soudain extrêmement intéressée : — Tu dis, mon enfant ?...

Guy raconta alors ce qu'il avait appris, la veille, de la bouche de Thérèse, ce que lui avait confirmé ce matin même M. Villeroy qu'il était allé voir à son bureau. Il dit le départ de Lucile, son refus de se marier et la raison qu'elle avait donnée de ce refus. Cette raison que Thérèse avait négligée

à dessein dans son récit, M. Villeroy, lui, avait eu soin de la préciser. Lucile était partie parce que les reproches injustes de sa tante et de sa cousine l'avaient blessée au vif. D'autre part, en refusant d'accepter l'offre de Guy de Ferlane elle avait eu certainement à cœur de prouver combien elle avait, par-dessus tout, le souci de ne point entrer en rivalité avec Huguette et de réduire à néant les accusations de cette dernière. Cette délicatesse de sentiment ne faisait-elle pas honneur à la jeune fille?

Le jeune homme avait relaté ces faits sans les commenter, curieux de voir l'impression qu'ils produiraient sur sa mère. Or, celle-ci n'en manifesta aucune surprise. Sans doute approuvait-elle, intérieurement, la manière d'agir de M^{lle} Nérel, tout en espérant malgré elle qu'une modification s'en suivrait dans les projets de son fils. Quand il eut terminé :

— Et que comptes-tu faire, maintenant? demanda-t-elle.

— Je vous avoue, ma mère, que j'ai été fortement tenté, tout d'abord, de prendre le premier train pour la Côte d'Azur et d'aller convaincre moi-même M^{lle} Nérel. Je l'ai dit à M. Villeroy, qui m'en a dissuadé. Cet homme est bon et, en même temps, il est sage. Il veut que tout s'arrange sans violence ni brusquerie. Il veut aussi que je lui montre, en patientant, qu'il ne s'agit point, de ma part, d'un caprice passager. Il veut que sa nièce réfléchisse à loisir par ailleurs et il estime qu'il n'est pas mauvais pour elle de traverser une épreuve du genre de celle qu'elle a choisie. Bref, il m'a demandé un répit de quelques semaines et j'ai accepté. Qu'en dites-vous?

La vieille dame hocha la tête :

— Je souscris entièrement, fit-elle, et même, à la place de M. Villeroy, j'aurais proposé un délai plus long... quelques mois...

— Ah! mère, répliqua le jeune homme en riant, pourquoi pas quelques années! Non, il ne faut abuser de rien, pas même de la sagesse...

Leur causerie prit fin sur ces mots et M^{me} de Ferlane quitta son fils peu d'instant après pour

aller faire ses visites. Resté seul, Guy prit un livre sur l'étagère à portée de sa main. C'était un recueil des *Maximes et Pensées* d'Epictète. Les pages lui en étaient familières. Il ouvrit le volume au hasard et tomba sur cette phrase : « *Quiconque sait bien se conformer à la nécessité est sage selon nous et connaît les choses divines.* »

On frappait à la porte. Un domestique entra, porteur d'un paquet de larges dimensions, accompagné d'une lettre. Le tout était adressé à M. Guy de Ferlane. Il prit la lettre et l'examina un instant. L'adresse paraissait avoir été écrite par une main de femme, mais il ne reconnaissait pas cette écriture. Il rompit l'enveloppe et lut :

Ce pastel n'aurait jamais été fait sans vous. Acceptez-le.

Maintenant, je vous demande l'oubli et le silence.

J'ai puisé, jusqu'ici, dans mon art, l'énergie utile pour vivre ma vie solitaire. Je m'efforcerai de continuer.

Pour vous, j'ai confiance dans le destin et je souhaite que vous soyez heureux... avec elle... Et, plus tard, quand l'amitié qui me lie à Lucile nous réunira de nouveau, j'espère que je pourrai redevenir, sans trop de souffrance, votre camarade et amie.

Thérèse LEFORTIS.

Le jeune homme eut un haut-le-corps, piqué au vif par cet acte de générosité et de grandeur d'âme. Il éprouvait à la fois un sentiment de gêne et d'admiration. Tout en songeant, il débarrassait de son papier le pastel, qui avait été mis hâtivement sous verre le matin même, et il s'absorba longtemps dans sa contemplation. Il ne savait pas, toutefois, ce qu'il devait le plus admirer, ou le caractère de l'artiste, ou son talent, ou la délicieuse figure qui lui souriait sous la vitre.

XVIII

Lucile, accoudée à la fenêtre de sa chambre, s'attachait à respirer les parfums d'eucalyptus et de mimosas qui montaient du jardin comme d'une

riche cassolette. En même temps, elle contemplait le paysage enchanteur qui s'étalait sous ses yeux : la mer bleue, dont l'horizon se confondait avec l'azur du ciel, la mer nonchalante au milieu de laquelle l'île Sainte-Marguerite allongeait mollement la masse sombre de ses pins.

Quelle sérénité sur ce paysage inondé de soleil matinal ! Qu'il eût fait bon vivre là avec de la joie au cœur ! Mais le contraste de ce décor avec les pensées qui obsédaient la jeune fille ne faisait qu'accentuer sa mélancolie et la rendre plus douloureuse.

Insensible au charme épandu autour d'elle, Lucile laissa tomber avec lassitude sa tête entre ses mains et se prit à songer : Cinq semaines s'étaient écoulées depuis son départ de Paris, depuis qu'elle remplissait, à Cannes, auprès de Geneviève Garnier, le rôle de demoiselle de compagnie. Certes, la tâche quotidienne auprès de cette infirme avait sa beauté. Lucile ressentait de plus en plus pour Geneviève une profonde pitié, une grande sympathie. Pourtant, une tristesse morbide s'emparait d'elle à contempler trop longtemps ce visage exsangue et douloureux, à frayer de trop près avec la souffrance. Pour réagir, elle se répétait les paroles de sa mère, cette créature de tendresse et d'abnégation, qui affirmait qu'« un être normal doit toujours être heureux de faire le bien ». Et, en effet, un contentement intérieur résultait parfois pour elle de ses efforts. Mais, le plus souvent, elle sentait l'envahir un malaise qui abattait tout son courage. La tâche était trop ingrate pour cette nature pleine de vie.

C'étaient, pour l'infirmes et sa compagne, de longues, d'interminables heures de tête-à-tête sur une vaste terrasse ombragée de mimosas. Lectures à haute voix, causeries amicales, silences entrecoupés de plaintes... Cela durait ainsi tout l'après-midi et se prolongeait parfois fort avant dans la soirée, la jeune infirmes redoutant les insomnies cruelles dont elle était la proie et reculant, avec l'égoïsme inconscient des malades, l'heure de son illusoire repos...

Ce matin-là, Lucile sentait se diluer toute son énergie. Elle se disait, une fois encore, qu'elle avait brisé, par sa faute — et sans doute à tout jamais — ses espoirs de bonheur. Que n'avait-elle accepté l'offre si généreuse, si loyale, si sincère, que Guy de Ferlane lui avait faite de partager son existence dans le château familial? Pourquoi, sans prendre le temps de réfléchir, d'interroger son cœur, n'écoutant que de vains scrupules et elle ne savait quel effarouchement stupide, pourquoi était-elle partie?

Ces n'était, certes, ni la fortune, ni les titres de noblesse de Guy de Ferlane qu'elle regrettait, mais simplement son amour. Son amour! Une fois de plus, le mâle visage du jeune homme surgit en l'esprit de Lucile. Elle le vit, penché vers elle, l'enveloppant d'un regard attendri, tel qu'il lui était apparu, dans la pénombre, le soir de l'aveu... « Oui, je l'aime », se dit-elle, et, soupirant profondément : « Il est trop tard... trop tard, maintenant... »

Quelques jours après son arrivée à Cannes, elle avait reçu de Thérèse une lettre où son amie lui disait de revenir sur sa décision, de ne pas « faire fi » de cette proposition de mariage : « Ta mère, affirmait la jeune fille, t'aurait conseillé de l'accepter et c'est en son nom que je viens aujourd'hui te donner le même conseil. J'ai mûrement réfléchi et ce n'est pas d'un cœur léger, crois-moi, que je t'écris cela. Tes scrupules vis-à-vis d'Huguette sont excessifs. Elle se consolera facilement puisque, chez elle, le cœur n'est pas en jeu. Guy de Ferlane t'aime. Suis ton destin, sans te soucier du reste... »

A cette lettre, Lucile avait répondu par de vagues objections, toujours les mêmes. Un peu plus tard, sa manière de voir et de sentir se modifiant, elle avait été sur le point d'en avertir Thérèse, mais une lettre de M. Villeroy était arrivée qui lui disait négligemment : « J'ai communiqué ta décision à M. de Ferlane. Que pouvait-il faire, sinon l'accepter? » Cette phrase avait plongé Lucile dans le désespoir. Elle y voyait la renonciation définitive du jeune homme.

Or, c'était à dessein que M. Villeroy laissait sa

nièce se débattre quelque temps dans les déboires de sa nouvelle existence. Chez lui, à mesure que s'écoulaient les jours, le calme renaissait. Sa femme et sa fille, ainsi qu'il l'avait prévu, avaient manifesté une sorte de stupeur en apprenant la résolution de Lucile, son refus obstiné. M. Villeroy, qui, depuis, observait à la dérobée le visage d'Huguette, lisait sur ses traits une confusion sincère chaque fois qu'il évoquait le souvenir de Lucile. Et cette constatation le remplissait de joie. Il avait bien quelques remords envers sa nièce qu'il devenait malheureuse, mais il se disait que le bonheur a plus de prix quand on l'acquiert dans la peine. Et puis, un poète n'a-t-il pas écrit : « Ce que l'absence ne détruit pas, elle l'éternise. »

Dans l'après-midi de ce même jour, tandis que les deux jeunes filles, selon leur habitude, causaient amicalement, seules sur la terrasse, on apporta un télégramme au nom de M^{lle} Nérel.

Lucile, aussitôt, pressentit un malheur. Elle n'avait rien reçu de M. Villeroy depuis plusieurs jours, rien non plus de Thérèse : fébrilement, elle ouvrit le message. Geneviève, qui la regardait, vit ses traits s'altérer et l'interrogea avec douceur :

— Une mauvaise nouvelle, Lucile ?

Pour toute réponse, celle-ci lui tendit le papier bleu. Il contenait ces mots :

Huguette gravement malade. Viens aussi vite que possible. Tristement,

Paul VILLEROY.

Bien souvent, au cours de leurs longues causeries, Lucile avait parlé à la jeune infirme de sa famille — sans rien lui dire, toutefois, des rivalités qui avaient fait d'elle le souffre-douleur de sa cousine. Ce fut donc tout naturellement que Geneviève s'apitoya sur la tristesse que devait, en cet instant, ressentir Lucile, « tristesse que je partage, assurément-elle, et qui m'est doublement sensible puisqu'il va falloir nous séparer ».

— Nous séparer?... fit Lucile comme au sortir d'un rêve.

Tant de pensées l'assaillaient, si diverses, si contradictoires, qu'elles lui torturaient le cerveau et les nerfs, lui enlevant toute faculté de vouloir et de réfléchir.

— Mais..., insista gentiment Geneviève, il me semble que vous ne pouvez avoir nulle hésitation. Votre famille est dans la peine... et M. Villeroy, que vous aimez beaucoup, vous appelle... Il faut partir ce soir même...

Ces paroles semblèrent tirer soudain Lucile de sa torpeur. « Huguette gravement malade », disait le télégramme. Cette raison, sans doute, expliquait mal la nécessité que Lucile accourût. Mais, pour que son oncle exprimât le désir de sa venue immédiate, il devait y avoir, cependant, un puissant motif. Quelque appréhension qu'elle eût à l'idée de revoir sa cousine, son devoir était de se rendre à cet appel sans hésiter. En un temps qui n'était pas si lointain, Huguette et sa mère n'avaient-elles pas elles-mêmes abdiqué leurs griefs auprès du lit où agonisait M^{me} Nérel? Lucile n'avait pas oublié...

Une soudaine tristesse, pourtant, l'envahit à l'idée de s'éloigner de cette jeune infirme qui venait de faire abstraction d'elle-même au point de conseiller à sa compagne de la quitter pour accomplir ce qu'elle jugeait être un devoir. Elle s'approcha de Geneviève, dans un mouvement spontané :

— Partir? Vous laisser ainsi, toute seule? dit-elle affectueusement.

— Que voulez-vous, puisqu'il le faut...

Lucile leva sur elle ses yeux clairs, tout remplis de douceur compatissante :

— Vous êtes bonne, murmura-t-elle. J'espère, néanmoins, que cette... séparation ne durera que peu de jours. Je reviendrai bientôt...

La jeune infirme enveloppa sa compagne d'un long regard triste :

— Quelque chose me dit que vous ne reviendrez pas. D'ailleurs cela vaut mieux ainsi... Il me semble que le destin agit à contresens lorsqu'il met une créature telle que vous, si jeune, si pleine d'ardeur et de vie, auprès d'un pauvre être qui se consume dans la souffrance...

Elle se tut. Un sanglot secouait sa frêle poitrine. Lucile se pencha et toutes deux restèrent un moment enlacées.

Ce fut l'infirmes qui se ressaisit la première :

— Il ne faut pas perdre de temps, dit-elle. Faites vos apprêts et prévenez ma mère qui doit être encore là... Elle ne sera pas contente de vous voir partir si brusquement. Dites-lui que c'est moi-même qui vous l'ai conseillé...

L'entretien de Lucile avec M^{me} Garnier fut bref. Cette dernière ne lui cacha pas sa contrariété de ce départ subit. Mais il fallait bien s'incliner devant le cas de force majeure. M. Villeroy était le tuteur de la jeune fille et sa dépêche assez significative.

Quelques instants plus tard, Lucile faisait ses adieux à l'infirmes. Ce fut avec les marques de l'affection la plus vraie qu'elles se séparèrent, Lucile promettant encore de revenir.

Dans le train qui l'emportait, le soir, vers Paris, ce n'est pas sans regret qu'elle songeait à cette nouvelle séparation. Elle avait senti battre, d'une amitié sincère, le cœur de Geneviève à côté du sien. Et ce souvenir lui faisait oublier les heures pénibles de son existence de garde-malade. Puis, là-bas, quelles nouvelles tristesses, quelles déceptions amères, peut-être, l'attendaient? Au lieu de la joie du retour, c'était bien plus la mélancolie des départs qu'on lisait dans son regard, perdu au loin sur l'horizon bleu.

XIX

Lucile entr'ouvrit doucement la porte qui, du *salon de la Bentrette*, conduisait à la bibliothèque où se trouvait son oncle et, s'adressant à celui-ci :

— Hugnette s'est endormie, dit-elle en souriant. Alors, je viens un instant près de toi.

M. Villeroy l'enveloppa d'un regard affectueux. Quand elle eut refermé la porte, il la fit asseoir près de lui :

— Comment te remercier, Lucile? Pendant cette fièvre typhoïde, tu as été pour nous tous le rayon de soleil qui vivifie et qui console. Ta tante et moi ne l'oublierons jamais. Quant à Huguette... Elle te réclamait avec tant d'insistance! Elle avait des remords de t'avoir mal jugée. Dans son cerveau de malade, l'idée bizarre s'était formée que de ta présence dût dépendre sa guérison... Quand je t'ai envoyé ma dépêche, j'étais bien anxieux... Enfin, tu es venue, Huguette a été sauvée grâce à toi. Oui, oui, ne proteste pas... Grâce à ta présence et à tes soins qui lui ont fait un bien miraculeux...

M. Villeroy n'en put dire davantage. Sa gorge s'était contractée, les mots s'arrêtaient sur ses lèvres et des larmes humectaient ses paupières.

Lucile, du geste spontané qui lui était familier avec le vieil homme, passa son bras autour de son cou et l'embrassa avec effusion.

— Oncle Paul, dit-elle, nous avons laissé à Paris tous ces mauvais souvenirs. Il n'y faut plus penser.

— Tu as raison, fit M. Villeroy. *A la Beauverette*, tout ne sera que joie maintenant, je l'espère...

Et, ce disant, il s'était mis à sourire, d'un sourire malicieux, en regardant sa nièce dont le visage venait soudain de se rembrunir.

Lucile, en effet, avait l'esprit hanté par mille pensées dont elle eût voulu confier le secret à son oncle. M. Villeroy ne lui avait-il pas confirmé, dès son retour de Cannes, la demande en mariage de Guy de Ferlane et le désir du jeune homme de l'épouser dès que la chose serait possible : « Huguette est si malade! avait dit alors Lucile en essayant de refouler les sentiments qui emplissaient son cœur de joie. Nous reparlerons de cela quand elle sera guérie. » Maintenant, sa cousine était hors de danger, mieux que cela, convalescente. Et M. Villeroy ne parlait plus de Guy de Ferlane. Lucile savait seulement, pour l'avoir entendu dire au village, que le jeune homme et sa mère étaient arrivés à *Beauvallon*...

Cependant, elle restait silencieuse près de son oncle, intimidée et rougissante, sans que M. Villeroy essayât de la tirer d'embarras.

Tout à coup, la voix d'Huguette se fit entendre. Elle appelait son père.

Celui-ci s'empressa de passer au salon. Lorsqu'il fut tout près de la chaise longue sur laquelle reposait sa fille, Huguette chuchota :

— As-tu fait ma commission ?

— Oui, sois tranquille... dans un instant...

Huguette mit un doigt sur sa bouche : « Chut ! » fit-elle en désignant Lucile qui se rapprochait à son tour. Et, s'adressant à sa cousine tandis que M. Villeroy retournait à la bibliothèque :

— Veux-tu avoir la gentillesse d'ouvrir la fenêtre, demanda-t-elle d'une voix douce. Je serais heureuse d'apercevoir un peu, d'ici, — puisqu'on me défend encore de sortir — le parc, ses pelouses, ses arbres, la rivière...

Lucile ouvrit la grande baie vitrée. Un instant, immobile et comme pénétrée d'une soudaine mélancolie, elle regarda le parc. Des pâquerettes et des boutons d'or émaillaient la prairie. Sur le marronnier proche, des bourgeons se dressaient et, de leurs coques vernies, surgissaient des feuilles naissantes. L'air à la fois tiède et un peu aigre vint lui caresser le visage avec les rayons du soleil d'avril. Des odeurs végétales, un suave parfum de printemps flattèrent ses narines. Elle les aspira vivement. Le désir la traversa, tout à coup, d'aller, comme autrefois, se griser d'air pur au dehors, retrouver sous bois, au bord de l'eau, ses amis les oiseaux et les insectes. Elle se rappelait ses fugues matinales et toute la douceur de leur enivrement. Oh ! elle récidiverait bientôt. Comme la rivière devait être ensoreclante, au matin, sous ses mousselines aériennes tout imprégnées de clarté ! Quel charme frais devaient avoir les jeunes feuillages des saules penchés sur l'onde !...

Cependant le soleil avait envahi la pièce. Lucile se retourna :

— Cette lumière ne va-t-elle pas te gêner ? demanda-t-elle.

Huguette sourit :

— Non, rassure-toi : la lumière, le soleil, tout cela m'enchantent maintenant. J'ai été si malade...

Il me semble renaître à une vie nouvelle... Et c'est si bon de vivre quand on a cru mourir... — Elle ajouta, soudain pensive : — J'ai bien souffert. Pourtant, je remercie le Ciel de cette maladie. Grâce à elle, j'ai compris tant de choses...

Lucile était venue s'asseoir auprès de sa cousine et regardait avec émotion son visage pâli, dont l'ovale s'était affiné, et au milieu duquel les yeux noirs brillaient avec une douceur alanguie. Elle aussi aurait volontiers remercié le Ciel des événements qui avaient ainsi modifié le caractère d'Huguette. Car il semblait vraiment que la maladie l'avait transformée. Lucile, pourtant, s'étonnait d'un changement si total et redoutait, pour l'avoir trop souvent expérimenté par le passé, l'imprévu qui, sans doute, anéantirait tout cela. Une chose, d'ailleurs, surprenait étrangement Lucile : pas une fois, au cours de sa maladie, Huguette n'avait prononcé le nom de Guy de Ferlane. Se pouvait-il qu'elle eût ainsi perdu le souvenir de la rivalité que le jeune homme avait fait naître entre les deux cousines ? Un jour, pourtant, il le fallait, les choses se préciseraient de nouveau et, ce jour-là, qu'arriverait-il ? Lucile se le demandait souvent, avec angoisse...

Huguette, cependant, continuait d'une voix un peu tremblante :

— Ah ! la maladie fait réfléchir, je t'assure... — Elle ajouta, très bas : — Pardonne-moi, Lucile, je ne te ferai jamais plus souffrir, je te le promets.

Elle se tut et sursauta avec un émoi subit :

— On a marché, fit-elle.

— Non, tu te trompes, répondit Lucile.

Mais aussitôt elle rougit violemment et son cœur se mit à battre si fort dans sa poitrine qu'elle resta quelques secondes comme figée dans une attitude de muet étonnement. Huguette, alors, regarda sa cousine et un sourire — où se mêlaient de la tristesse et de la joie — éclaira ses yeux sombres.

M. Villeroy entra dans la pièce, précédant M. de Ferlane, et tous deux paraissaient fort troublés.

Le jeune homme s'inclina devant les jeunes filles :

— Mademoiselle..., murmura-t-il, s'adressant à Huguette.

— Je vous remercie, Monsieur, d'être venu, dit-elle avec simplicité. J'avais prié mon père de faire l'impossible pour vous convaincre de bien vouloir céder au caprice d'une malade... Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à vous dire...

Elle n'acheva pas sa phrase. Se tournant vers Lucile qui, debout, dans la pose où l'avait surprise cette arrivée inopinée, restait immobile, le regard baissé, tout envahie d'un trouble étrange, elle lui prit la main d'un geste affectueux :

— Cette petite main, continua-t-elle, j'ai voulu la mettre moi-même dans la vôtre.

Un sanglot s'échappa des lèvres de Lucile. M. Villeroy et M. de Ferlane, le buste raidi, s'efforçaient de maîtriser leur émotion. Huguette souriait, enfouie dans ses coussins, et ses yeux s'irisaient de douces larmes!...

FIN

*Le prochain roman (n° 247) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

SYLVIA

par

E. VESCO DE KÉRÉVEN

I

Le fort de Joux s'élève dans une admirable situation, à deux cents mètres environ au-dessus de la rivière du Doubs, qui coule au pied du rocher sur lequel il est assis. De hautes montagnes, couvertes de sapins à la sombre verdure, l'environnent; mais pendant six mois de l'année, la neige règne en maîtresse dans ces régions glaciales. Le fort, d'ailleurs, est, en tout temps, d'un accès difficile, presque périlleux, une route étroite, entaillée dans le roc, permettant seule l'approche des bâtiments. Aux alentours, ce ne sont que rochers à pic, escarpements sablonneux où croissent, par-ci, par-là, de maigres buissons.

La route de Besançon, qui passe au fond de la vallée, se partage en deux branches, pour entrer en Suisse par deux endroits différents. Elle commandait une des communications les plus importantes entre la Gaule et l'Helvétie, aussi les Romains avaient-ils eu le soin de la défendre par des ouvrages de fortification. Pendant tout le moyen âge, les seigneurs bourguignons, posses-

SYLVIA

seurs de ce formidable nid d'aigle qu'est le rocher de Joux, ajoutèrent, aux constructions romaines, tout ce que la massive architecture militaire de ce temps leur fournissait de ressources. Donjon, tourelles, murailles crénelées, fossés profonds creusés en plein roc remplirent cinq enceintes étagées l'une sur l'autre.

En 1473, Nicolas de Joux, seigneur d'Arban, gouverneur de la place pour Charles le Téméraire, la vendit à Louis XI pour quatorze mille écus. Prise et reprise plusieurs fois, elle ne fut acquise définitivement à la France qu'après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. Dès lors, le fort devint une prison d'État, où furent enfermés plusieurs prisonniers célèbres, entre autres Mirabeau et Toussaint Louverture.

C'est dans ce redoutable séjour que nous prions le lecteur de nous suivre.

On était en 1803. L'empire de Napoléon, dans tout l'éclat de son invraisemblable fortune, allait asservir le monde entier.

Paris, riche, enfiévré, se ruait au plaisir, exultait d'orgueil et, de plus en plus, élevait sur un autel le grand homme, l'idole, qui avait dompté la Révolution et fait trembler l'Europe.

L'industrie, le commerce, les arts, les sciences renaissaient sous l'impulsion énergique de ce soldat, dont la forte main savait tout embrasser, tout soutenir, tout relever. La France se sentait de nouveau reine du monde, et dans le fracas des trompettes de la renommée les faibles plaintes des victimes se perdaient ignorées.

Ils étaient, au fort de Joux, toute une petite troupe de malheureux, poussés là par les tempêtes politiques. Il y avait des nobles, compromis dans l'insurrection de l'Ouest, de pauvres paysans bretons, ne sachant pas un mot de français, et même des nègres, venus de Saint-Domingue avec l'infortuné Toussaint Louverture, celui que Chateaubriand appelait le « Bonaparte Noir ».

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 ½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, seroiettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et la Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27 ½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 ½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 ½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

Chaque album : 8 fr ; franco France : 8 fr 75.

La collection des 11 albums : 76 fr ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 246. ★ Collection STELLA ★ 10 juin 1930

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

